

ARDOUIN-DUMAZET

BANLIEUE PARISIENNE

VOYAGE
EN
FRANCE

SUD-EST ET EST

Juvisy

Choisy-le-Roi

Ivry-sur-Seine

Villeneuve-S-Georges

Boissy-S-Léger

Charenton

Créteil

Champigny

Joinville-le-Pont

Le Raincy

Vincennes

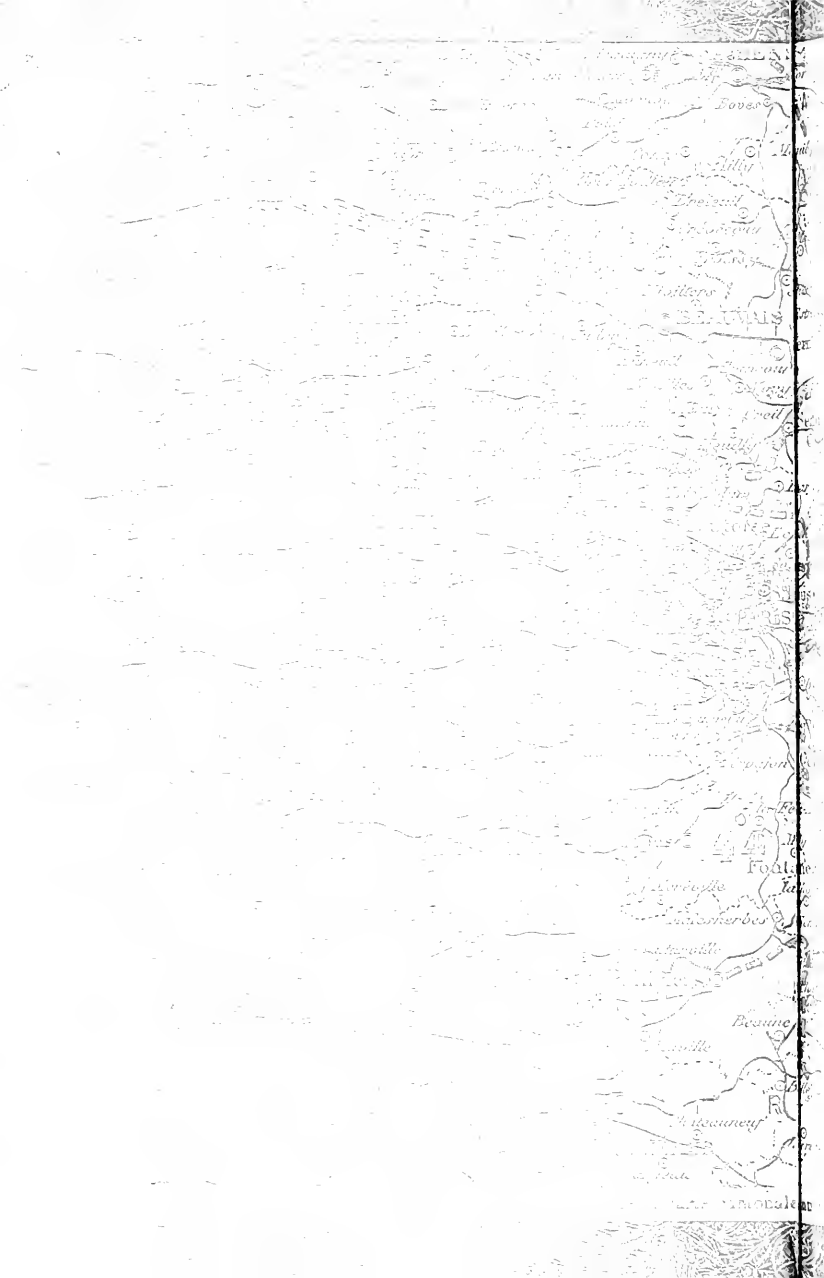
Montrouil

Romainville

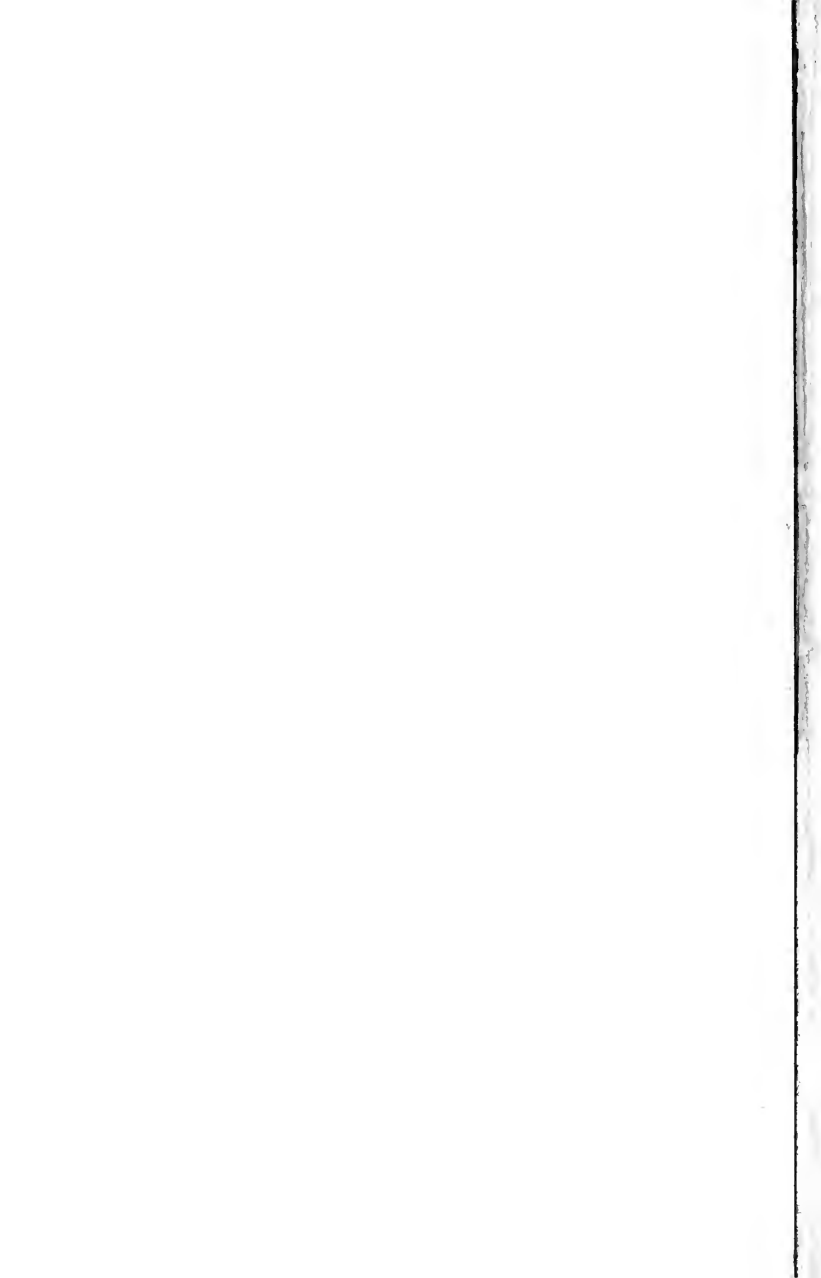


PARIS

BERGER-LEVRAULT









BANLIEUE PARISIENNE

I

RÉGION SUD-EST ET EST

1^{re} PARTIE

Vallées de l'Orge
de l'Yères, de la Marne — Brie parisienne
Pays d'Aunay

Avec 15 cartes ou croquis et 1 carte hors texte

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

NANCY - PARIS - STRASBOURG

Tous droits réservés

Vo

e

Voyage en France

RS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- L'Europe centrale et ses réseaux d'État (Voyage en Belgique, Hollande, Allemagne et Danemark). — Un volume in-12. 3 fr. 50. (Berger-Levrault.)
- L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — *La Défense de la Corse.* — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault.)
- L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul LÉONNEC, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault.)
- L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — In-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault.)
- Au régiment — En Escadre. — Préface de M. MEZIÈRES, de l'Académie Française. 1894. Grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul GERS. 16 fr. (Berger-Levrault.)
- Le Colonel Bourras. Suivi du Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges du colonel BOURRAS. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 c. (Berger-Levrault.)
- Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)
- La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)
- Une Armée dans les neiges. — Journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)
- Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)
- Les Grandes manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)
- Les Petites industries rurales. — Un volume in-12. (Lecoffre.)
- Album de la guerre. — Texte de deux volumes de la section photographique de l'armée. (Armand Colin.)
-

VOYAGE EN FRANCE

75 volumes, dont 66 parus, les autres en préparation ou sous presse.

(Les rééditions accrues envisagées et les volumes sur Paris, porteront à plus de 85 le nombre des volumes.)

Pour le titre et le sommaire de chacun de ces volumes consulter le catalogue sur papier de couleur à la fin du volume.

Voyage en France

BANLIEUE PARISIENNE

I

RÉGION SUD-EST ET EST

(64^e Volume du VOYAGE EN FRANCE)

PREMIÈRE PARTIE

VALLÉES DE L'ORGE
DE L'YÈRES, DE LA MARNE — BRIE PARISIENNE
PAYS D'AULNAYE

Avec 15 cartes ou croquis et 1 carte hors texte



214504
25-1-27

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

NANCY-PARIS-STRASBOURG

1921

Tous droits réservés

CARTE D'ENSEMBLE DU 64^e VOLUME



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume
sont extraits de la carte d'État-major au 1/80000.

VOYAGE EN FRANCE

I

LA SEINE ENTRE L'ORGE ET LA MARNE

Au confluent de l'Orge. — Les Belles-Fontaines. — Juvisy et sa gare. — La Cour de France. — Napoléon avant l'île d'Elbe. — L'observatoire de Juvisy. — Athis-Mons. — Ville-neuve-le-Roi. — Choisy-le-Roi et son industrie d'art. — Thiais.

(*Carte de l'État-major* : feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000^e.)

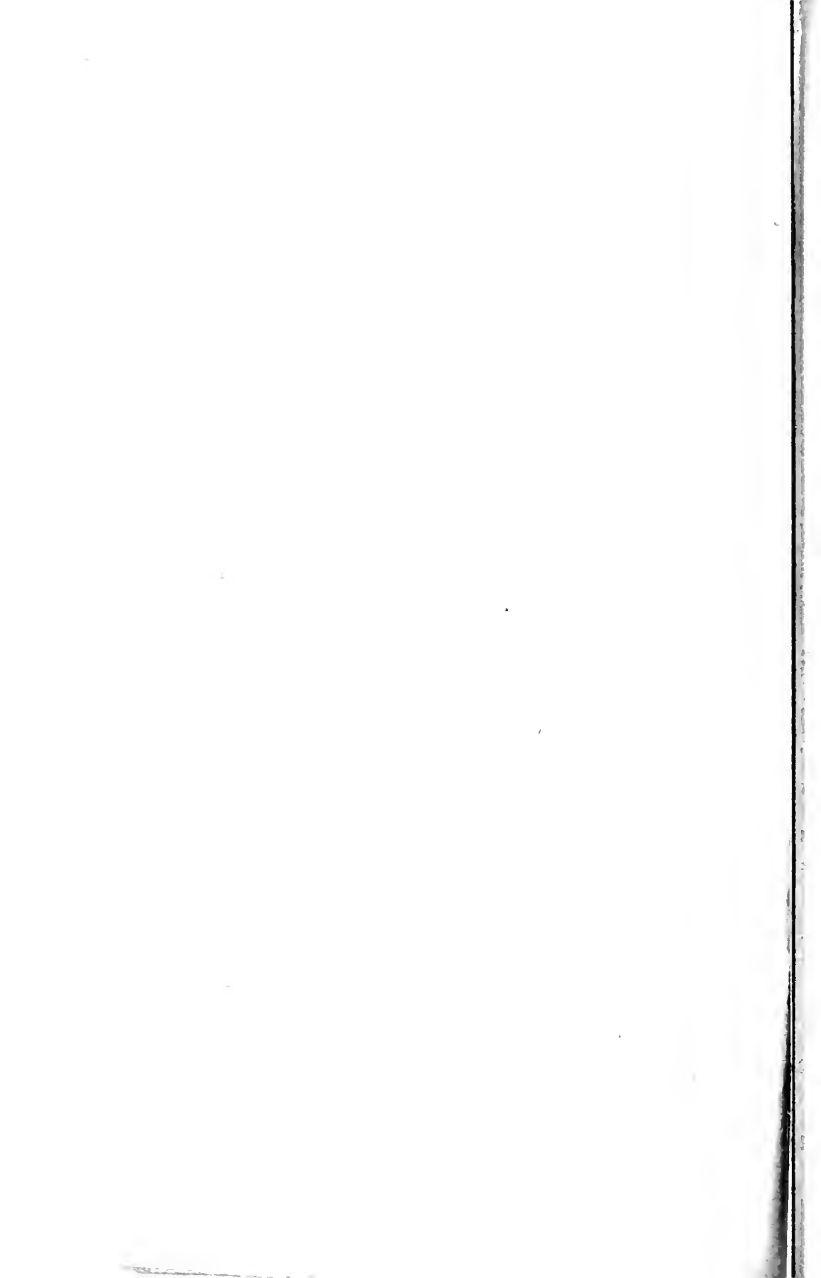
Thiais. Juin.

En amont de Paris, la Seine garde longtemps un peu de sa tranquillité ; elle n'est pas bordée, comme à sa sortie, par d'anciens villages devenus par la population, sinon par l'aspect, des villes en qui l'on verrait partout ailleurs de grandes cités. Les grosses communes ne se groupent qu'aux abords immédiats des fortifi-

cations, autour du confluent de la Marne. Les centres de population, plus au sud, s'accroissent relativement avec lenteur, sauf Juvisy et Ville-neuve Saint-Georges où les chemins de fer ont établi d'immenses faisceaux de rails pour la formation et la répartition des trains, et Choisy-le-Roi grâce à l'industrie. Encore aucun de ces centres n'atteint-il au degré de développement des grands faubourgs de l'ouest et de l'est. Les bords du fleuve conservent donc ici quelque grâce rustique et possèdent de vastes campagnes, encore vouées à la grande culture. Les vallées qui s'ouvrent sur le fleuve : Orge, Bièvre, Yères, renferment toujours d'heureux et calmes paysages.

L'Orge débouche dans la grande vallée au-dessous de l'aimable village de Savigny ⁽¹⁾, mais, pendant une lieue, elle prolonge son cours indolent, au pied de la berge qui porte le plateau de Paray. La petite rivière projette un bras, dit la Rivière Morte, vers Châtillon; l'autre fait une entrée à la fois triomphale et pimpante dans le bassin de Juvisy en passant sous une de ces œuvres architecturales que les ingénieurs des

(1) Sur Savigny et la vallée de l'Orge, voir le 45^e volume du *Voyage en France*.

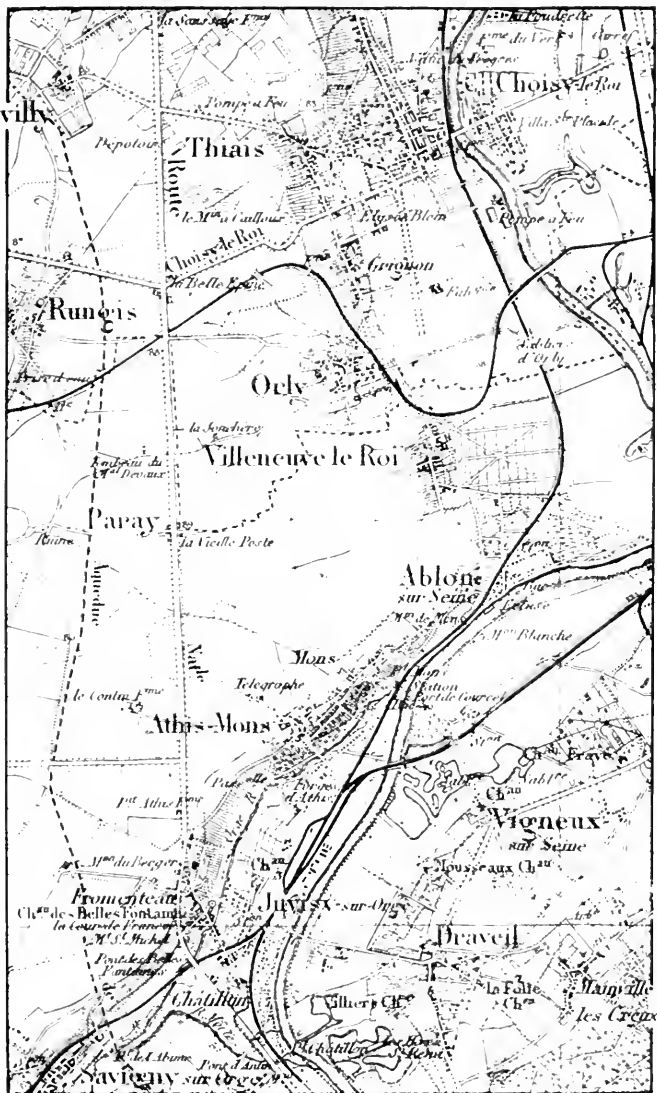


Ponts et Chaussées, sous l'ancien régime, établissaient avec autant de goût que de science. Il s'agissait de franchir très haut la rivière en portant la route d'une berge élevée au remblai descendant en pente douce jusqu'à la Seine. Aujourd'hui on projetterait une arche enjambant le ravin, les ingénieurs du roi ou le grand architecte Gabriel, à qui l'on a attribué l'œuvre, eurent recours à une combinaison dont il est peu d'autres exemples. Sept arceaux jumeaux s'opposant à la poussée des terres s'arrondirent au-dessus du petit cours d'eau, supportant quatre autres arceaux accolés recouverts par la chaussée. L'ouvrage fut bordé à son sommet d'élégants parapets au milieu desquels furent érigés, se faisant vis-à-vis, deux édicules élégants sculptés par Coustou, d'où jaillit l'eau de sources découvertes pendant les travaux de construction de la route et que les mauvais plaisants, à cause de l'Orge, appelèrent l'Orgeat de Juvisy. L'ensemble est d'une majesté pimpante. L'œuvre alors passa pour une grande entreprise, célébrée comme un triomphe de Louis XV, roi très chrétien, sur la nature. Une inscription latine exalte le souverain qui fit « fendre et briser les rochers, aplanir la colline, construire un pont et des chaussées » et « transforma cette voie difficile,

escarpée et impraticable, en une route unie, carrossable et agréable ». Les édicules, rongés par le temps, gardent encore de la grâce, si les sculptures de Coustou ont grandement souffert. L'ensemble mérite bien le nom de les Belles-Fontaines donné au pont qui porte le « pavé de Fontainebleau ».

Au-dessous du pont, l'Orge frôle la haute berge du plateau de Paray. Ces eaux, souillées par les égouts et les usines, reflètent les ombres de parcs superbes ayant échappé au lotissement, sort inéluctable des domaines de grands seigneurs et de financiers, qui se suivaient jusqu'à Paris. Juvisy, jadis menu village, s'étend, en ville, sur l'emplacement de jardins et de mails. Les usines y sont peu nombreuses, mais là se réunissent un moment les grandes lignes de la Compagnie d'Orléans, celle du Bourbonnais, de la compagnie de Lyon, et les voies de la Grande Ceinture. Les services électriques de banlieue pour l'Orléans y possèdent leurs terminus. La gare est donc active; de vastes voies de garage, de triage et d'échange ont été établies entre l'Orge et la Seine. Les habitants de Juvisy sont très fiers de ces installations; les cartes postales appellent l'ensemble : la plus grande gare du monde, simplement. Il en est

Chevilly



cependant beaucoup d'autrement considérables, même en France.

Le vieux village s'étend vers la colline, qu'il escalade en partie, sur les deux rives de l'Orge. Un quartier manufacturier s'est créé autour de la gare, sur les bords de la Seine où est établi un port actif (1); des avenues parallèles au fleuve sont peuplées de villas modestes. L'accroissement de Juvisy n'est pas en proportion des facilités de communication avec Paris : on n'y compte pas 5.000 âmes. Mais c'est la commune la plus peuplée du canton de Longjumeau.

Un quartier considérable, constitué par la route de Fontainebleau, depuis le pont des Belles-Fontaines jusqu'au sommet du plateau, était le plus vivant de Juvisy au temps des diligences; il a retrouvé son animation avec le développement de l'automobilisme. C'est un lieu historique, sous les deux noms de Fromenteau et de Cour de France. Là se trouvait la maison de poste où relayaient les diligences. Quand Napoléon, après sa merveilleuse campagne de France, se dirigeait vers Paris, il s'arrêta à la

(1) Mouvement en 1912 : marchandises débarquées (houille, briquettes, pétrole), 41.248 tonnes. Embarquées (fûts, pétrole), 12.451 tonnes.

maison de poste, le 30 mars 1814, et y rencontra les premières troupes abandonnant Paris après la capitulation. Le général de Caulaincourt, duc de Vicence, et le général Belliard vinrent lui annoncer la douloureuse nouvelle. Il repartait le lendemain pour Fontainebleau, d'où il devait se diriger sur l'île d'Elbe, son royaume lilliputien.

Le logis, devenu soudainement historique, fut ensuite une sorte de château dont le dernier propriétaire fit don à l'astronome Camille Flammarion, pour y installer un observatoire. Le célèbre vulgarisateur a fait élever deux tours dont l'une porte la coupole tournante. La porte monumentale borde la route. Elle a au fronton cette devise : *Ad veritatem per scientiam*. Du beau jardin couvrant la terrasse et les pentes de la colline, on jouit d'une vue immense sur la vallée de la Seine et les vastes étendues sombres de la Brie forestière.

Fromenteau, qui se nomme plutôt la Cour de France, comme en font foi les enseignes et les voies publiques, a gardé son aspect du temps des chaises de poste et du roulage ; les auberges paraissent attendre encore leur bruyante clientèle ; les boutiques du charron et du maréchal subsistent à côté des magasins où l'on trouve l'essence

pour les automobiles. Des sources captées au rebord du plateau sont exploitées par un industriel qui met en bouteilles cette eau des fontaines de Juvisy et la vend comme boisson de table.

La route, plantée de grands ormes, cesse d'être rue à la jonction du chemin conduisant à Athis-Mons et s'en va droite, inflexiblement, vers le nord, pendant près de trois lieues. Le carrefour est indiqué par une pyramide de pierre érigée en souvenir des belles opérations géodésiques auxquelles Cassini a attaché son nom. C'est l'extrémité de la base dont l'autre point est à Villejuif. Une inscription rappelle le nom des savants qui ont concouru à l'œuvre : Picard en 1670, Cassini et Lacaille en 1740. Le monument, propriété de l'Académie des sciences, est déshonoré par les affiches qui souillent le piédestal.

La pyramide marque le centre d'un carrefour. Tandis que la route de Paris se dirige à travers la plaine monotone, un chemin suit le rebord du plateau jusqu'à Athis en dominant un vaste paysage. Au pied de la raide pente, l'Orge se dissimule entre les arbres; des habitations neuves couvrent la plaine jusqu'au faisceau immense des voies de garage de Juvisy. La Seine étin-

celle, large et calme, bordée, sur l'autre rive, par les vastes nappes dues à l'extraction du gravier et du sable. Puis ce sont les petites collines de Draveil et de Vigneux, la masse sombre de la forêt de Sénart, le promontoire hardi de Ville-neuve-Saint-Georges, son fort et les antennes du poste de télégraphie sans fil, ses cités de maisonnettes neuves, toutes blanches sous leurs toits d'un rouge éclatant.

Du côté du plateau, le paysage est morne. Un grand espace a été alloué, des rues et des avenues vaguement indiquées encore, se bordent de petits enclos, de palissades. Des huttes ont été édifiées faisant présager une ville nouvelle qui se soudera sans s'y mêler à Athis, village demeuré très rustique, où châteaux et villas sont eux-mêmes d'une remarquable simplicité. Sur une petite place ouvre l'église, maussade édifice qui a remplacé un monument de l'époque romane dont le clocher seul a survécu. C'est un précieux spécimen de l'architecture du onzième siècle dont il reste peu d'exemples dans la banlieue immédiate de Paris. La haute flèche pyramidale, flanquée de pyramidions, est moins ancienne, mais sa robuste élégance s'allie bien aux lignes sobres du monument.

Ce vieux village et le hameau de Mons, qui le

continue au sommet de la côte, constituent une commune en voie d'accroissement par la création d'un quartier de cottages pimpants et de chalets, étalé sur les pentes au-dessus de la gare, dominant la Seine retenue par le barrage éclusé d'Ablon d'où s'échappent ses eaux frémissantes. Le fleuve, sans cesse parcouru par les convois de bateaux, descend avec lenteur pour aller border Ablon, jadis très petit village, accru lui aussi par des constructions rappelant les stations balnéaires et qui formeront bientôt une seule ville avec Villeneuve-le-Roi. Entre les deux communes, la plaine de la Faisanderie, allotie, découpée par des rues régulières, se couvre d'habitations contrastant avec les vieux centres revêtant les pentes du plateau de Paray : Villeneuve-le-Roi dont saint Louis affranchit les paysans, Orly dont l'église, édifice intéressant avec chœur de la Renaissance, conserve une tour où, pendant les guerres du Moyen Age contre les Anglais, luttèrent, jusqu'à la mort 200 Français.

Malgré ces créations de villes nouvelles sur le terrain d'anciens domaines seigneuriaux, ces parages demeurent rustiques jusqu'aux abords de Choisy-le-Roi. Mais cette ville, si menue au temps où elle remplaçait Versailles pour

Louis XV qui avait fait agrandir et transformer le château, est devenue populeuse, grâce à l'industrie. Par une bonne fortune bien rare, elle a échappé à l'enlaidissement, malgré l'invasion de l'industrie (1). Bien peu de centres populeux des environs de Paris ont une physionomie aussi citadine : rues larges et régulières bordées de beaux magasins, grandiose avenue centrale formée par la route de Paris ; les maisons et les villas sont séparées des trottoirs ombragés de grands arbres par des sauts de loup et des jardins rappelant les villes anglaises. Au point où la rue venue du pont et de la gare rejoint cette avenue monumentale, se dresse la statue de Rouget de l'Isle. L'auteur de la *Marseillaise* mourut obscurément à Choisy, d'où ses cendres ont été extraites en 1915 pour être amenées solennellement au Panthéon le 14 juillet.

Les rues et les avenues s'ouvrant sur ce carrefour rappellent Versailles. Rien n'a l'aspect industriel, et cependant Choisy-le-Roi doit sa prospérité à de grandes manufactures dont les plus considérables sont consacrées à la céramique, faïence d'art, porcelaine, tuilerie. La ville possède aussi une importante cristallerie.

(1) 15.908 habitants au recensement de 1911.

D'autres usines ou ateliers fondent l'aluminium, préparent le maroquin, font des boutons de porte.

De ces établissements, le plus considérable est la faïencerie établie en 1804 sur l'emplacement du Château royal. Plus de 1.000 ouvriers y sont employés à la fabrication de produits très variés : services de table et de toilette, carreaux de dallage et de revêtement, cazettes ou filtres, faïence sanitaire. L'usine, qui appartient à MM. Boulenger, s'est fait une belle place dans l'art industriel, par ses procédés de décor et d'émaillage. Des panneaux dus aux artistes de Choisy ont été admirés dans les expositions. Le sol de Choisy ne recèle pas d'argile assez fine pour la fabrication de ces faïences, la matière première est extraite de carrières ouvertes à Cessoy, village du canton de Dannemarie-en-Montois, en Seine-et-Marne. Le kaolin est tiré des carrières de l'Allier et de la Bretagne (1).

A côté de cette vaste manufacture, deux usines produisent la porcelaine. L'une d'elles a été créée par un artiste céramiste habile, M. Ernest Châplet, auquel cette industrie doit des découvertes

(1) Les gisements de kaolin de l'Allier (à Echassières) sont décrits dans le 27^e volume du *Voyage en France*, ceux de Bretagne dans le 5^e volume (Vaublanc) et le 53^e (Saint-Urbain).

et des perfectionnements remarquables, notamment dans les *couvertes* de teintes superbes et variées, dues à l'emploi d'oxydes et à la variation dans l'atmosphère du four. A l'exposition de 1900, on admirait ses « colorations les plus inattendues..., ses effets originaux et surprenants ». M. Chaplet fut, en 1872, le créateur de la faïence sous couverte, dite barbotine.

La cristallerie de Choisy-le-Roi a succédé à une verrerie créée en 1820 pour la fabrication du verre à vitres, puis de la gobeletterie. Consacrée ensuite aux services de table en cristal et articles de fantaisie, elle s'est adjoint la production des ampoules pour lampe à incandescence, qui a pris un grand développement. Les diverses applications de l'éclairage électrique ont donné à Choisy-le-Roi une extension nouvelle. Mais c'est surtout par ses cristaux gravés, taillés et colorés que la manufacture s'est fait connaître.

Les œuvres délicates de la faïencerie, de la porcelaine et du cristal ne sont pas le seul produit artistique de Choisy-le-Roi. La grande tuilerie et briqueterie Gilardoni, qui occupe plus de 500 ouvriers, livre à la construction des pièces décoratives remarquables, telles que balustres, chapiteaux, lucarnes, cheminées monumentales, vases de jardins, statues; les orne-

ments de terre cuite provenant des fours de Choisy-le-Roi trouvent un grand débouché dans les villes qui surgissent autour de Paris, sur l'emplacement des parcs de châteaux.

Le groupe industriel de Choisy se complète par une des rares usines françaises de linoléum, établie sur le territoire d'Orly. Cette très puissante manufacture, couvrant 2 hectares et employant une force motrice de 1.800 chevaux dès l'année 1900, huit ans après sa création, est la filiale d'une des fabriques d'Angleterre, pays où la fabrication de ce produit a pris un développement énorme. Il n'existe, je crois, d'autre manufacture en France qu'à Houlme (Seine-Inférieure) et à Pierrefitte. Encore celle-ci (1) est-elle consacrée à un article particulier : le Lincrusta-Walton.

Il est d'autant plus singulier que l'industrie du linoléum soit plutôt étrangère que deux des matières premières, le liège et l'ocre, abondent en France, tandis que l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis, qui produisent ces tapis et ces tentures en immenses quantités, ont multiplié les fabriques, ne possèdent pas de chênes-lièges ; ils sont tributaires de la France, de l'Algérie,

1) 65^e volume du *Voyage en France*.

de l'Espagne et du Portugal, contrées les plus riches en arbres de cette essence (1).

Le linoléum est une toile cirée merveilleusement perfectionnée. La toile cirée ordinaire est obtenue par un mélange d'huile de lin et de blanc de Meudon étendu sur une étoffe légère. Le nouveau produit est également à base d'huile de lin, comme le dit son nom, mais au lieu de blanc de craie, on mélange à l'huile — préalablement oxydée et rendue solide par un traitement qui a demandé de longues recherches — de la poudre de liège moulue en poudre impalpable, et des ocres ou des oxydes de fer de diverses nuances. L'huile oxydée a été elle-même amalgamée avec une résine fossile dite kauri ; l'amalgame donne un *ciment* broyé avec les autres éléments. On obtient une pâte que des appareils réduisent en grains minuscules répartis et *calandrés* sur une toile de jute. Le linoléum est achevé, il lui reste à recevoir un enduit jaune ou rouge, à être imprimé pour la bordure et les dessins. L'impression, d'ailleurs, cède vite à l'usure ; aussi est-elle abandonnée — sauf pour le linoléum à bon marché. On l'a remplacée par

(1) Sur l'exploitation des chênes-lièges et des industries qui en dérivent, voir les volumes 30, 31 et 55 du *Voyage en France* ; sur l'ocre, les volumes 25 et 57.

des incrustations de pâtes colorées qui ont permis d'obtenir des produits d'un caractère parfois très artistique.

Cette fabrication a un grand avenir devant elle, le linoléum ayant pris une importance capitale dans l'ameublement, dans la marine où son emploi s'est généralisé, dans les habitations où il constitue un tapis imperméable résistant à merveille à l'usure, facile à laver et à entretenir.

La découverte, due à l'Anglais Galloway et qui avait appelé Kamptulicon son produit où les déchets de caoutchouc tenaient une place importante, a été amenée à l'état actuel par un autre inventeur britannique Walton. Elle a été pour nos producteurs de liège une source d'affaires inespérée, les débris de l'exploitation du liège et de la fabrication des bouchons, que l'on devait brûler jadis, ayant soudain trouvé de grands débouchés dans la fabrication nouvelle (1).

Choisy tient donc une place bien à part et fort intéressante dans l'industrie parisienne, car ces manufactures dépendent étroitement de Paris où sont d'ailleurs leurs maisons de vente.

(1) Ces renseignements sont résumés d'après une notice consacrée au linoléum dans les rapports de l'exposition universelle de 1900.

Cette activité de la jolie ville se traduit par celle de son port, un des plus animés de la Seine; le mouvement des marchandises atteint environ 120.000 tonnes par année (1).

Une large avenue partant du grand carrefour où se dresse la statue de Rouget de l'Isle, se dirige vers la ride de colline couverte de maisons et de parcs qui barre l'horizon à l'ouest. Elle se prolonge par une autre avenue montueuse appartenant à la commune de Thiais, qui constitue avec Choisy une seule agglomération de près de 20.000 âmes, car Thiais a plus de 4.000 habitants (2). C'est un très vieux bourg, déjà centre important alors que Choisy était un infime hameau peuplé de bateliers et de pêcheurs. Le clocher de l'église, construit du douzième au treizième siècle, rappelle l'antique origine du lieu. Thiais a échappé à l'industrie, il conserve ses rues anciennes, irrégulières, bordées de beaux parcs et de villas auxquelles la municipalité, heureusement inspirée, a su garder leurs noms d'autrefois : voie de la Falaise, chemin de la Laitière, rue Pierre-Bigle, chemin Herbu,

(1) En 1912, le port de Choisy embarqua 26.847 tonnes, surtout de la faïence et du plâtre et en débarqua 90.300, principalement de la houille et de la terre.

(2) 4.036 en 1911.

rue des Saules. La commune est un pays de petits rentiers, à demi rustique encore. L'industrie n'est représentée que par une fabrique de chaises en bois courbé. Au sommet de la pente douce dominant le village, s'étend le plateau de Chevilly, voué à la grande culture et aux pépinières (1).

(1) Décrit dans le 66^e volume du *Voyage en France*.

II

LES LILAS DE VITRY

Champs de lilas. — Les pépinières de Vitry-aux-Arbres. — Forceries de lilas et de viornes boules-le-neige. — Lilas d'hiver et lilas d'août. — Ivry-sur-Seine. — La métallurgie et la céramique. — A Ivry-Port. — L'ancien Ivry et ses souvenirs rustiques.

(*Carte de l'État-major*: feuille spéciale des environs de Paris au 1/800000.)

Port-à-l'Anglais, Juin.

Entre la pente couverte de vergers dont la route de Paris longe la base jusqu'à Vitry et la Seine, s'étend une plaine traversée par le chemin de fer d'Orléans. Campagne tranquille mais étrange par la multitude de bosquets réguliers formés d'arbustes bas soigneusement alignés. Si l'on pénètre dans ces cultures on reconnaît avec surprise des plantations de lilas et de viornes boules-de-neige. Nous sommes ici au sein d'une des plus curieuses exploitations horticoles de cette région parisienne où tant de communes ont quelque spécialité caractéris-

tique. Cette plaine est consacrée à fournir les pieds de lilas et de viornes qui, forcés en terre, donneront des fleurs toute l'année, sauf au moment de la floraison en plein air.

Les lilas blancs et les boules-de-neige représentent la flore naturelle de Paris dans les somptueuses boutiques, joie et charme du regard pendant la saison morose. Flore naturelle en tant que le lilas, venu d'Asie, mais si bien acclimaté chez nous, et la viorne boule-de-neige, fille de la viorne obier, indigène de notre Europe, sont naturels au printemps! Mais flore artificielle, si l'on considère la saison pendant laquelle ces fleurs deviennent articles de luxe.

Lilas et boules-de-neige sont fleurs forcées, leur production est une des grandes richesses florales de Paris et de sa banlieue; on s'y livre sur nombre de points, mais, comme la plupart des autres cultures parisiennes, celle de ces arbustes a un centre où presque tout leur est consacré : ce sont les bords de la Seine entre l'embouchure de l'Orge et les fortifications et le plateau entre Seine et Bièvre. Pour définir plus précisément encore le terroir aux lilas, il faudrait citer les communes de Vitry, Gentilly, l'Hay, Villejuif, Clamart et le Plessis-Piquet.

Vitry surtout, ce village que la proximité de



Les pépinières sont indiquées par de petits rectangles pointillés entre Thiais, Chevilly et Villejuif.

Paris a fait ville faubourienne, est la capitale du lilas. De tous temps il fut célèbre par ses pépinières; déjà sous l'ancien régime, on le nommait Vitry-aux-Arbres. Il mériterait encore ce nom, car les pépinières y sont vastes et célèbres, si le lilas n'avait pris une extension aussi grande. Mais le goût des fleurs s'est si bien propagé, la mode a si bien adopté les blanches grappes de lilas, les boules blanches de la viorne, surtout pour les bouquets de fiançailles et de mariage, que le terroir de Vitry a été presque entièrement consacré à ces plantes, au lilas surtout.

C'est par millions que Vitry et les communes limitrophes cultivent aujourd'hui ces arbustes. Les plantations constituent une des caractéristiques les plus curieuses de cette campagne parisienne, si variée. Le plus singulier, c'est que, sur ces immenses espaces consacrés au lilas, où celui-ci aligne sans fin ses tiges droites, on ne voit jamais de fleurs, sinon dans les champs qu'une infortune n'a pas permis de cultiver. La fleur ne viendra que hors saison, d'une façon absolument artificielle, par la forcerie.

Il n'est pas un voyageur qui, passant en wagon sur la ligne de Bordeaux, n'ait été intrigué par la vue de ces champs soigneusement tenus, où les arbustes qu'il a peine à identifier forment

un véritable tapis de velours, variant d'aspect et de couleur selon la saison. En hiver, les feuilles sont tombées, la plaine de Vitry est une nappe d'un gris roussâtre séparée par des allées qui sont les chemins d'exploitation. Pas d'autre animation que les petits groupes d'ouvriers arrachant les arbustes pour les transporter dans les serres à forcer de la ville ou les expédier aux forceurs de Paris, de province et de l'étranger.

En février, les champs se peuplent pour la taille du lilas ; à travers les rangées rousses, des ouvriers vêtus de velours roux, coiffés de casquettes de même teinte, vont au sein de ce paysage de couleur neutre, pour abattre les rameaux et les sommités inutiles. Depuis les confins d'Ivry la manufacturière, jusque bien au delà de Choisy-le-Roi, on trouvera le même tableau.

Avec la sève changera le spectacle. Les pousses violettes mettront un peu de splendeur, les grands rectangles de lilas sembleront de teinte d'autant plus vive qu'ils se détacheront entre de petits champs de blé d'une verdure infiniment douce.

Dominateur dans la plaine, le lilas partage fraternellement le terrain sur les pentes étendues au-dessus d'Ivry, de Vitry, de Choisy-le-Roi et

de Thiais, avec les arbres fruitiers des pépinières, arbres « en bonne marchandise marchande » auxquels horticulteurs et jardiniers donneront une forme définitive en sujets déjà dressés et formés. Beaucoup de ces jeunes plants, hauts sur tige, ont la tête greffée, protégée du hâle et des gelées printanières par des sacs de papier ligaturés au tronc. De loin, on croirait voir de géantes tulipes blanches.

La terrasse qui porte le plateau de Chevilly doit à ces cultures une incomparable richesse. Peut-être faut-il attribuer à la cherté du sol ainsi consacré aux plantations de lilas et d'arbres fruitiers, le petit nombre de villas. Cependant il y aurait là une belle exposition pour des résidences estivales. La vue est vaste et belle ; on découvre la Seine, les villes sans cesse grandissantes de Maisons-Alfort, d'Alfortville, de Charenton et leurs voisines, le bois de Vincennes en entier, la boucle de Marne, où tant de toits se montrent entre les arbres, la terrasse de Brie, véritable forêt jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges.

Au pied du coteau, sur plus d'une lieue, ce ne sont que champs de lilas ; ils remplissent la plaine autour de laquelle la Seine décrit un arc lumineux, jusqu'à Port-à-l'Anglais. Cette zone,

à travers laquelle le chemin de fer de Bordeaux montre ses huit files de rails, sans cesse parcourues par les trains, est celle où les plantations de lilas sont plus continues.

Sur le plateau, on trouve encore, très loin, ces champs singuliers, mais les cultures sont moins bien tenues; j'y traversai souvent de grands espaces de lilas fleuris, chose rare dans la plaine.

La plus grande partie de la production est utilisée à Vitry même. La commune compte une vingtaine de forceries où le lilas d'abord, puis la boule-de-neige et, ensuite, le rosier, sont mis en serre pour donner la fleur d'hiver. Les forceurs n'obtiennent pas seulement des grappes blanches, ils sont parvenus aussi à fournir des fleurs roses ou rosées, d'une carnation admirable. Pour ces différentes variétés il faut des installations spéciales, « serre à rouge », « serre à blanc », disent les producteurs.

Le forçage commence à la Toussaint, ou plutôt la production, car les plants sont mis en serre trois semaines avant la fête, de façon à fournir leurs grappes pour cette époque, et l'on continue jusqu'à fin avril, c'est-à-dire au moment où le lilas de plein air donne des fleurs en abondance telle qu'il serait ridicule de vouloir lutter contre lui.

Pendant l'été, le lilas retrouve faveur ; c'est pour le 15 août, la Sainte-Marie. A cette époque on recherche beaucoup les grappes virginales, Vitry a trouvé le moyen d'en obtenir à ce moment. Les plants choisis ont été martyrisés, on les a privés de fraîcheur, réduits à l'état de squelette en leur laissant subir, hors de la pépinière, une véritable dessiccation. Puis, brusquement, on leur restitue l'humidité, on les pousse à donner des feuilles et des bourgeons. Les plants se reprennent à la vie, bientôt des grappes s'allongent, de merveilleuses fleurs apparaissent, merveilleuses parce qu'elles sont hors de saison, et l'on peut ravir bien des Marie en leur apportant des bouquets de lilas, alors que trois mois déjà ont passé depuis que les bosquets sont dégarnis.

La division du travail est intervenue à Vitry. Il y a deux branches bien distinctes : la plante est produite en plein champ par le cultivateur et celui-ci la vend aux forceurs. Les trois variétés adoptées sont le *Charles X*, le *Trianon*, rouges tous deux, et le blanc.

La forcerie demande des soins et de l'habileté ; elle représente un capital assez considérable en constructions, entretien et chauffage qui explique, autant que la rareté du produit,

la valeur des fleurs. Au moment de grande rarefaction, une grappe de lilas blanc se vend jusqu'à 3 francs ; le rouge, plus difficile à obtenir, monte à 4 et même à 8 francs. Mais à mesure que d'autres fleurs apparaissent sur le marché, soit par le forçage, soit naturellement par les envois de Nice, la valeur décroît. A la fin de la saison artificielle, quand le lilas des jardins se préparera à éclore, surtout lorsque la Frette ⁽¹⁾, grand producteur de lilas en botte, sera à la veille de sa production, on verra tomber à un franc la botte de douze grappes.

La vente de ces fleurs n'est guère possible que dans les très grands centres ; peut-être bien qu'en dehors de Paris aucune ville française ne pourrait offrir un débouché suffisant à de nombreux forceurs. Pourtant il est des serres à forcer dans quelques villes de province, mais toutes ou presque toutes achètent le plant dans la région de Vitry. Celle-ci envoie beaucoup à l'étranger, bien que l'on ait adopté au dehors les méthodes de culture du lilas. Ainsi l'Allemagne, jadis cliente fidèle, a, dès avant la guerre, cessé à peu près ses demandes ; elle produit elle-

(1) Sur la Frette et ses lilas, voir le 46^e volume du *Voyage en France*.

même les plants nécessaires à ses forceurs, infiniment moins nombreux d'ailleurs que ne le sont ceux de Paris et de sa banlieue.

Mais si l'on imite Vitry au dehors, on ne trouverait nulle part quelque chose de comparable aux champs de lilas étalés de Choisy-le-Roi à Port-à-l'Anglais. Ces nappes d'arbustes destinés à fleurir en dehors de la saison coutumière sont véritablement une chose unique.

Le bourg de Vitry n'est qu'un quartier d'une grosse commune ⁽¹⁾ qui s'accroît surtout aux abords de la gare et en bordure de la Seine où Port-à-l'Anglais devient une véritable ville navale. Officiellement cette partie de l'agglomération se nomme Vitry-Port, le village primitif, Vitry-Centre, conserve le tracé ancien contrastant avec les avenues régulières allant du chemin de fer au fleuve jusqu'au groupe de guinguettes et de logis de plaisance qui fut longtemps le hameau de Port-à-l'Anglais. Le vieux Vitry conserve dans son église un des édifices les plus intéressants des environs de Paris. Construite au treizième siècle sur un plan d'une élégante régularité, elle a de cette époque trois nefs; le chœur, dont les lignes s'allient

(1) 14.969 habitants en 1911.

harmonieusement avec le vaisseau principal, est du quatorzième siècle, son déambulatoire, ses chapelles rayonnantes ont été respectés par le temps. L'église de Vitry est vénérée par les archéologues à cause de cette unité qui n'a pas été troublée.

Près de ce monument précieux le château, situé à l'entrée d'un vaste parc, est une belle construction du dix-septième siècle qui fut le théâtre d'un drame sur lequel la lumière n'a pas été faite. Son propriétaire, un financier du nom de Du Petit Val, y fut assassiné en 1796 avec quatre des siens et neuf domestiques. Les assassins dérobèrent des papiers sans toucher à l'argent. Les partisans d'un roi Louis XVII qui se serait échappé du Temple dirent que l'on voulait faire disparaître le petit dauphin.

L'artère principale de Vitry-Centre est constituée par la route de Choisy qui longe un beau parc devenu jardin public et entourant une élégante villa dont la commune a fait sa mairie.

Si la prospérité du terroir est dû à l'industrie de la fleur forcée, quelques manufactures participent à l'activité de la commune, elles ont été attirées par les facilités de transport, le chemin de fer et la Seine étant voisins. Port-à-

l'Anglais, qui dessert il est vrai une grande partie du puissant groupe industriel d'Ivry, a vu embarquer sur ses quais, en 1912, 158.367 tonnes où pyrites et scories dominaient, il a reçu 164.087 tonnes, principalement des houilles et des phosphates. Le commerce local possède une branche que j'ai signalée ailleurs ⁽¹⁾, la vente à Paris des volailles et des fromages de la Creuse.

Les fabriques de Vitry se rattachent un peu à la préparation du celluloid à Orly. L'une d'elles produit un cuir factice pour tenture dit *Loreid*; deux autres agglomèrent les déchets de liège pour en faire des briques, des carreaux, des revêtements de tuyaux. Une grande usine produit les cartons ondulés devenus d'un si grand usage pour l'emballage. Mais Vitry ne saurait se comparer à sa voisine Ivry pour le nombre et l'importance des établissements de travail.

Les deux communes sont séparées par le coteau bas, percé de carrières, portant sur une sorte d'éperon le fort de Vitry en face duquel, à l'ouest, entre Vitry et Villejuif, est la hauteur du Moulin Saquet qui reçut, en 1870, une redoute, objet d'âpres luttes entre Français et Allemands.

(1) 27^e volume du *Voyage en France*, chapitre intitulé « Entrée dans la Marche ».

Ceux-ci l'enlevèrent le 19 septembre, elle fut reprise par nous trois jours après. L'histoire de cet ouvrage de campagne finit le 4 mai 1871, l'armée de Versailles en chassa les fédérés de la Commune.

Ivry, qui a donné son nom au fort, est une des plus peuplées communes de la Seine. Elle compte près de 40.000 habitants (1) mais est loin d'offrir un caractère aussi citadin que Choisy-le-Roi. L'antique village a transformé en rues ses chemins ruraux pendant qu'au bord de la Seine, qui décrit ici une grande courbe présentant sa convexité à l'embouchure de la Marne, un quartier régulier s'est formé, longues et larges voies bordées de fabriques et d'habitations faubouriennes rayonnent autour de ronds-points dont le plus important s'appelle la Bosse-de-Marne, nom donné à l'intérieur de la boucle de la Seine parce que la Marne lui fait face.

L'ancien Ivry est à l'ouest, de l'autre côté du chemin de fer, il s'allonge sur plus de deux kilomètres au pied du coteau portant le fort. Il ne faut pas chercher là de détails pittoresques, ni de monuments intéressants, bien que l'église conserve un chœur du treizième siècle et de

(1) 38.307 au recensement de 1911.

belles fenêtres de la Renaissance. L'édifice est à mi-côte en vue d'un paysage jadis riant, maintenant hérissé de cheminées d'usines et embrumé comme Vitry et de nombreuses communes des environs de Paris. Ivry avait pour hôtel de ville une ancienne et ample villa dont le parc devint jardin public. Elle l'a remplacée par un vaste édifice de style Renaissance inspiré du Louvre des Valois.

Autour de ce palais municipal la ville a perdu de son allure faubourienne, elle s'efforce de se transformer, beaucoup de belles maisons et de magasins. Un peu à l'écart, dans la rue de Seine qui conduit au pont, un élégant hôtel édifié par la Banque de France ⁽¹⁾ contraste par la blancheur de sa façade avec les constructions grises et les terres vagues du voisinage. Dans cette ville morose et enfumée la construction la plus monumentale, par les dimensions du moins, est l'asile des incurables, situé sous le fort, à la limite de Vitry, où sont hospitalisés plus de 2.000 indigents des deux sexes.

Il n'est guère de communes aussi travailleuses,

(1) Le bureau auxiliaire de la Banque de France est un des plus importants. En 1913, il venait au 7^e rang sur 71 après Tourcoing, Charenton, Levallois-Perret, Pantin et Lens, son chiffre d'affaires s'élevait à 62.579.700 francs.

possédant des industries aussi variées que celle d'Ivry; soit au bord du fleuve à Ivry-Port, soit au Petit-Ivry, près des fortifications de Paris, soit à Ivry-Centre, aux abords de la gare du Chevaleret, partout se dressent les hautes cheminées, retentissent les bruits des machines, se répandent les odeurs parfois odieuses des fabriques de produits chimiques. Il serait fastidieux d'énumérer toutes les usines nées depuis moins de cinquante ans sur ce site, jadis séjour champêtre pour les Parisiens. J'en relève une centaine dans les colonnes du Bottin et beaucoup d'entre elles sont de première importance.

La construction mécanique, le matériel de chemins de fer et autres branches de la métallurgie occupent des milliers d'ouvriers, aussi la ville a-t-elle érigé un monument au travail du fer; sur la place Gambetta se dresse la statue d'un forgeron adossé à un arc métallique. Les produits chimiques et les industries qui s'y rattachent, la chocolaterie, les pâtes alimentaires, emploient également un nombreux personnel. Si l'on voulait chercher quelles productions sont particulières à Ivry, la céramique paraîtrait la plus considérable, on y prépare les briques, les cornues à gaz et les creusets. D'importants établissements livrent la faïence de table, d'autres

la faïence architecturale, on y fait de la porcelaine, plusieurs maisons se consacrent aux produits réfractaires. Fabriques de colle, de bougies, de couleurs, de vernis, d'encre d'imprimerie, d'engrais, de graisse, d'huile, contribuent par leurs fumées et leurs odeurs à donner à Ivry sa physionomie morose. Une usine, la seule de ce genre autour de Paris, fabrique des plumes et des porte-plumes.

Le voisinage de Bercy a amené les commerçants en vins qui, au nombre d'une trentaine, occupent le quai et les rues d'Ivry-Port. Ce commerce a fait naître celui des futailles pour la vente et la location et le traitement des lies. Plusieurs presseurs de lies ont leurs ateliers aux abords du quai. Des maisons d'Algérie ont installé de vastes chais qui reçoivent les vins venus par Rouen et la Seine.

Aussi chercherait-on vainement trace de l'Ivry réputé jadis pour ses paysages gracieux, ses jardins, ses belles demeures. Les manufactures ont fait disparaître cette campagne fleurie. Du passé rustique il ne reste comme traditions que de beaux établissements d'horticulture pour le forçage du lilas et des roses, mais leur nombre est bien moins considérable qu'à Vitry.

III

AUX BORDS DE L'YÈRES

Alfortville. — Rues moroses, noms bucoliques. — Voies dédiées aux pêcheurs. — La plaine de Maisons-Alfort. — Les sablières et leurs étangs. — Les gares de Villeneuve-Saint-Georges. — Au bord de la Seine. Impressions d'Arthur Young. — Les accroissements de Villeneuve-Saint-Georges. — L'Yères et sa vallée. — Montgeron et la forêt de Sénart. — Les sablières de Vigneux et de Draveil. — Le troisième port de la Seine. — Crosnes et Boileau. — Yerres et son abbaye — Les Camalules de Villecresnes. — Boissy-Saint-Léger. — Brévannes et Madame de Sévigné.

(*Carte de l'État-major* : feuille spéciale des environs de Paris au 1/80.000.)

Lineil-Brévannes. Juin.

La presqu'île allongée entre la Seine et la Marne n'avait, au milieu du dix-neuvième siècle, qu'un rustique village, Maisons, séparé par des cultures du grand fort destiné à protéger l'accès de Paris par le pont de Charenton. Un peu en amont du confluent existait un hameau, Alfort, devenu célèbre par son école vétérinaire (1).

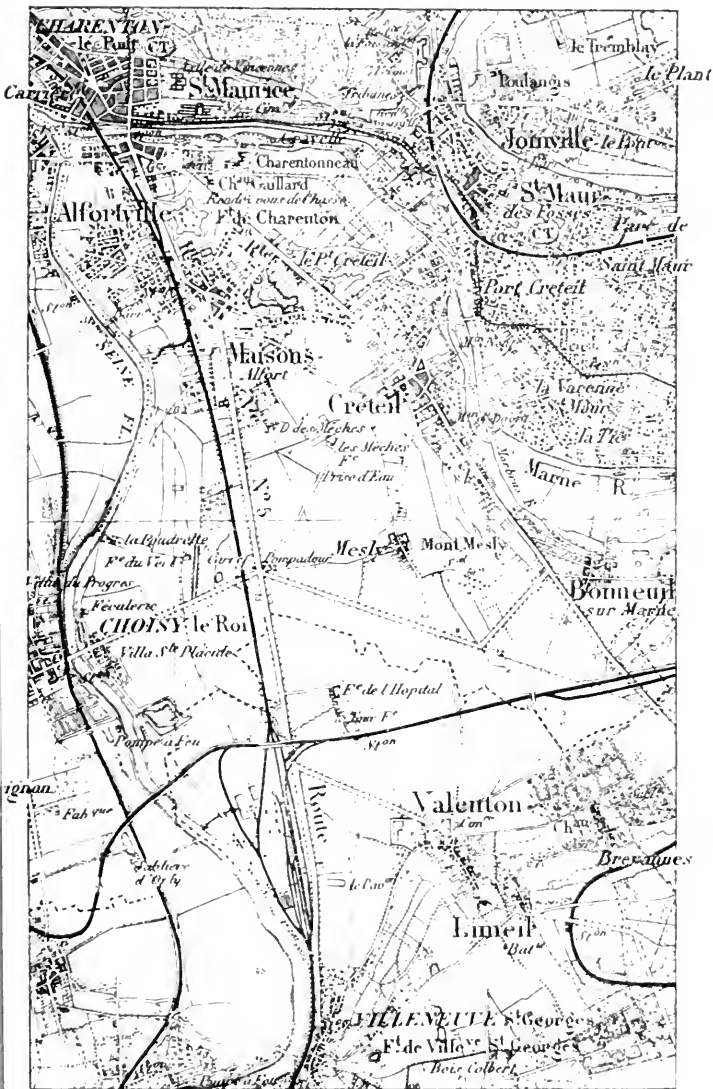
(1) Voir le chapitre V.

Le reste de la péninsule était divisé en champs qui avaient été longtemps terroir de chasse. La carte d'État-major en garde le souvenir par cette mention, étonnante au milieu des faubourgs industriels qui couvrent maintenant la plaine : Rendez-vous de chasse. Depuis longtemps il n'est plus de gibier ici que les effrontés pierrots parisiens.

Maisons est devenu ville sous le nom de Maisons-Alfort. Entre le chemin de fer de Lyon et la Seine une autre ville est née, Alfortville, elle remplit tout l'espace jadis uniquement occupé par des jardins maraîchers. Ce quartier s'est séparé de Maisons et d'Alfort pour obtenir son autonomie municipale. Mais il a tenu à garder trace de son origine en prenant le nom d'Alfortville. La population est rapidement venue, près de 20.000 habitants peuplent aujourd'hui les longues rues, régulièrement tracées en face d'Ivry et de Vitry (1).

Il ne faut donc chercher ici ni souvenirs du passé, ni monument moderne intéressant. La jeune cité est assez morose encore, les constructions n'ont rien de monumental, la population se compose d'employés et de travailleurs pari-

(1) 18.267 habitants au recensement de 1911.



siens que le chemin de fer, les tramways, les bateaux-omnibus amènent chaque jour au comptoir ou à l'atelier. Quelques usines sont nées dans cette agglomération, notamment des forges, l'espace fait défaut pour édifier des établissements nombreux.

En se séparant de Maisons-Alfort, Alfortville n'en est pas moins restée étroitement reliée à l'ancienne commune-mère qu'elle a dépassée pour le nombre d'habitants. La gare est à la limite séparative ; tout en portant toujours le nom de Maisons-Alfort elle dessert directement l'agglomération voisine.

Les abords de la station, pour qui s'égaré dans Alfortville, évoquent des idées bucoliques, non par l'aspect des rues, plutôt moroses, mais par leurs noms. Toute la flore semble évoquée : rue des Camélias, des Bleuets, des Acacias, des Pensées, des Pâquerettes, des Œillets, des Violettes, des Myosotis, etc. Le même sentiment a présidé au choix de noms pour des rues voisines de la Seine, tous les éléments de la matelote y figurent : de la rue des Ablettes à la rue de la Tanche. Anguilles, barbillons, brêmes, brochets, carpes et bien d'autres poissons encore ont eu l'honneur inattendu de baptiser les voies.

Au sud d'Alfortville et de Maisons, des deux côtés de la route et du chemin de fer, la multitude de jardins maraîchers explique un peu les noms empruntés à l'horticulture florale. La plaine est couverte de ces cultures qui étonnent prodigieusement les méridionaux venant à Paris, car les précautions prises pour assurer la végétation leur sont inconnues. Ces damiers de cloches de verre, ces châssis sans nombre, ces serres, l'abondance des fumiers conduits sur les carrés d'une terre légère et noire ne correspondent à rien de ce qui est la culture dans la vallée du Rhône et en Provence.

Je laisse pour une autre excursion Maisons-Alfort et Créteil et retourne à la gare prendre le train de Villeneuve-Saint-Georges. Le compartiment où je monte est rempli d'ouvriers belges, reconnaissables au sac de toile rayé de blanc et de bleu qui contient leurs nippes, à la faucille enveloppée d'étoffes et dont la pointe est protégée par un bouchon. Ces travailleurs venus des Flandres se rendent dans les campagnes briardes des environs de Melun pour participer à la moisson.

Le pays que traverse la voie est une plaine dont la solitude étonne après les énormes faubourgs parisiens qui avoisinent la Marne. Ce

serait déjà la Brie par l'aspect des amples cultures si l'on ne rencontrait les vastes fouilles des ballastières et des sablières qui forment de petits lacs réguliers d'une eau vive et calme.

Le domaine de la culture se rétrécit chaque jour. Si les grandes usines ne se sont pas créées encore sur ce territoire où la Seine et la voie ferrée semblent inciter l'industrie à s'installer, les chemins de fer de Lyon ont couvert d'immenses espaces de voies de garage, de rotondes à locomotives, de hangars à wagons et d'ateliers. Le chemin de fer de grande ceinture se relie aux voies de Melun et de Corbeil. Pendant près de trois kilomètres se prolongent les faisceaux de rails et les constructions. Ils se resserrent peu à peu pour venir s'aiguiller à l'entrée d'une vaste gare établie entre la Seine et un coteau verdoyant qu'escalade une petite ville : Villeneuve-Saint-Georges.

Malgré les chemins de fer qui la bordent, la Seine est ici fort belle, très large, décrivant un contour harmonieux, franchie par un pont suspendu; elle doit à la solitude de sa rive gauche d'avoir gardé un peu de sa majesté d'autrefois, lorsque Villeneuve était un humble village. Quand, en 1787, Arthur Young passait là, il notait que la Seine à Villeneuve dépasse la

Loire en beauté. Les changements n'ont pas été en faveur du site qu'ils ont bien dénaturé. A cette époque, ce paysage, si peuplé aujourd'hui, était la campagne solitaire et giboyeuse. Young notait qu'à Montgeron, village voisin, les champs, sans clôtures, produisaient « avec la récolte, autant de perdrix qu'il en faut pour la manger, car le nombre en est énorme. On peut compter en moyenne une couvée pour deux acres, outre certaines places favorites où elles abondent beaucoup plus ».

Le village est devenu bourg mais il avait à peine 1.100 âmes au milieu du dix-neuvième siècle. La gare et les ateliers du chemin de fer en ont fait une ville peuplée de près de 12.000 habitants (1), sans cesse en voie de progression, mais jusqu'en 1920 simple commune d'un canton de Seine-et-Oise, dont le chef-lieu, Boissy-Saint-Léger, ne renferme pas 1.000 habitants dans l'agglomération. Villeneuve-Saint-Georges est devenu alors chef-lieu d'un nouveau canton de Seine-et-Oise comprenant outre le chef-lieu les communes de Boussy-Saint-Antoine, Brunoy, Crosnes, Draveil, Épinay-sous-Sénart, Montgeron, Quincy-sous-Sénart, Valenton, Vigneux

(1) 11.393 au recensement de 1911.

et Yerres (1). L'industrie a peu de part à cet accroissement, le chemin de fer et, à un degré bien moindre, la navigation l'ont amené.

Villeneuve-Saint-Georges a donc fort débordé de son pli étroit pour s'étendre dans la plaine que dominant des pentes merveilleusement fleuries au printemps et qu'escaladent chaque année de nouveaux chalets. Le cœur de la cité demeure très faubourien, mais tout autour, surtout sur le versant que baigne la petite rivière d'Yères, de grands parcs, de belles villas contrastent avec les quartiers ouvriers. Une ample demeure, appelée château de Beauregard, est devenue la mairie, son parc a été transformé en promenade publique. Une niche s'ouvrant dans un mur formant terrasse abrite la statue de Victor Duruy. Le Grand Maître à qui l'Université doit tant, avait fait de Villeneuve son séjour de prédilection. Un bassin recevant l'eau vive d'une fontaine précède l'édicule.

Le château de Beauregard avait été l'une des plus nobles demeures des environs de Paris avant la Révolution, il passa ensuite à divers

(1) Au recensement de 1911 ces communes possédaient ensemble 28.376 habitants. Le canton de Boissy-Saint-Léger entier en avait 44.038 (avant la création du canton de Villeneuve-Saint-Georges).

propriétaires, notamment M^{me} de Balzac, veuve du romancier, comtesse de Hanska avant ce mariage qui assura le calme et le bien-être du puissant écrivain pendant les dernières semaines de cette existence si remplie par le labeur.

La Seine, malgré sa rectification et la régularité de ses rives, garde encore un peu de la beauté qui enchantait Arthur Young, et son affluent, l'Yères, n'a rien perdu de sa grâce. Assez abondante et profonde pour recevoir des embarcations, elle est un des abris des canotiers parisiens. Sur sa rive droite la colline qui porte le fort tombe abrupte, verte, fleurie, en falaise où s'accrochent des villas dont les parcs ombreux reflètent leur ramure dans le flot calme. Bientôt, en amont, la vallée se dessine entre deux villages de villégiature, Crosnes et Montgeron.

Ce dernier occupe une belle situation à l'extrémité d'une croupe projetée entre l'Yères et le Ru d'Oly, ses rues de villas rejoignent la forêt de Sénart (1) à travers laquelle la route de Lyon forme une régulière avenue, si longue qu'on ne peut en deviner l'extrémité. Du côté de la Seine une autre route longe les pentes des collines

(1) 45^e volume du *Voyage en France*.

jusqu'à Corbeil, elle traverse les deux villages de Vigneux et de Draveil qui font face à Athis-Mons et à Juvisy. Des villas et des châteaux couvrent le territoire de ces communes jusqu'à la lisière de la forêt, mais, vers la Seine, la plaine devient morose, de grandes fouilles pour le sable et le gravier l'excavent. L'une d'elles, devant Vigneux, forme un lac aux rives rectilignes dans lesquelles mordent sans cesse les dragues puissantes. Paris tire de là une grande partie des matériaux nécessaires pour la confection du béton et du mortier et le menu gravier des jardins et des promenades. Vigneux doit à cette exploitation d'être, pour le tonnage, le port le plus important de la Seine après Paris et Rouen. En 1912, il eut un mouvement de 1.885.330 tonnes dont 1.040.720 embarquées et 844.610 débarquées. Ce dernier chiffre comprend en majeure partie des matériaux de démolition ou d'excavation provenant des grands travaux de Paris, et que l'on utilise pour remblayer le terrain affouillé par l'extraction du sable et reconstituer ainsi le sol. Les convois de chaland affectés à ce transport sont conduits jusque dans le bassin des fouilles, formant un véritable port, par des remorqueurs très familiers aux Parisiens grâce à leurs noms empruntés au

monde des oiseaux : *Pinson*, *Mésange*, *Fauvette*, *Pierrot* (moineau), etc.

Le port de Vigneux se complète par celui de Villeneuve-le-Roi qui lui fait face et dont le mouvement total a atteint en 1912 un chiffre de 1.356.189 tonnes, Draveil, à côté, donna 512.936 tonnes. Aussi la Seine présente-t-elle là une animation extraordinaire, mais l'aspect des flottes fluviales qui sortent des bassins n'a rien de particulièrement pittoresque.

La vallée de l'Yères est aussi tranquille que celle de la Seine est animée, elle n'est troublée que par le passage, presque incessant, il est vrai, des trains de la grande ligne de Lyon, mais le chemin de fer ne suit pas constamment l'aimable rivière, il la rejoint seulement pour couper ou frôler ses méandres. Il passe assez loin des deux villages : Crosnes et Yerres, qui prolongent Villeneuve - Saint - Georges et sont parmi les plus gracieux de la région parisienne. Crosnes qui se glorifiait d'avoir été le lieu de naissance de Boileau a vu sa prétention détruite par les fouilleurs d'archives, lesquels ont trouvé que le satiriste naquit à Paris, rue de Harlay, dans la Cité. Crosnes n'en a pas moins, au n° 3 de la rue Simon, une plaque revendiquant pour ce logis l'honneur d'être la maison

natale. Quatre vers gravés sur le marbre en lettres d'or l'affirment au passant :

Ici naquit Boileau, ce maître en l'art d'écrire.
Il arma la raison des traits de la satire,
Et, donnant le précepte et l'exemple à la fois,
Du goût il établit et pratiqua les lois.

Si Boileau n'est pas né dans cette vieille demeure, au moins y vint-il souvent car c'était la propriété de son père Gilles Boileau, greffier au Parlement de Paris. Le petit domaine s'appelait, dit-on, les Préaux d'où l'addition de Despréaux au nom du poète pour le distinguer de ses quatorze frères ou sœurs.

Crosnes est resté séjour champêtre de la bourgeoisie moyenne de Paris. L'industrie n'y est pas venue, du moins n'est-elle représentée que par une fabrique d'optique qui ne trouble guère le calme du village.

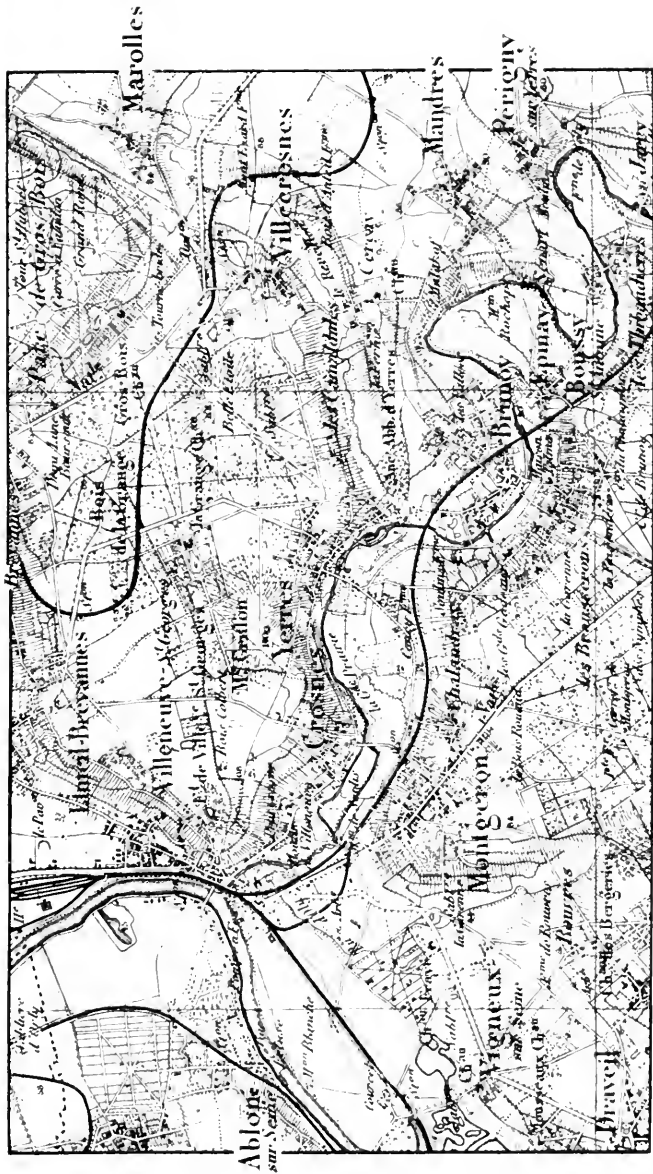
Un charmant chemin bordé de villas conduit au long de l'Yères jusqu'à Yerres, en vue d'un large fond verdoyant appelé la Grande Prairie, encadré de saules et de peupliers d'Italie. Le bourg est mollement assis au long d'une courbe de la rivière, entre deux collines dont la plus saillante se nomme le mont Griffon. Le site est charmant, nombreuses sont les habitations de

plaisance entourées de pares et de jardins fleuris. La longue rue se poursuit jusqu'aux constructions de l'ancienne abbaye des bénédictines, une des plus riches du diocèse. Les religieuses ont disparu avec la Révolution. Comme tant d'autres monastères celui d'Yères est devenu manufacture. C'est une filature et tissage de laine, les tissus obtenus sont teints sur place. Il ne subsiste d'ailleurs que deux grands corps de logis, appelés encore l'Abbaye, nom qui s'est étendu au quartier. Ce sont de hautes constructions aux grands combles, aux larges fenêtres, dont certaines parties conservent de curieuses sculptures.

Ces restes sont moins intéressants pour le visiteur, par les souvenirs évoqués, que le pavillon flanqué de deux tours rondes bordant un des côtés de la place publique. C'était l'entrée de la maison de Guillaume Budé, le grand savant qui vécut aux quinzième et seizième siècles et fit revivre en France l'étude de la langue grecque. Les Budé étaient seigneurs d'Yères, ils avaient succédé à la race royale des Courtenay. L'hellénisant, cadet de la famille, possédait le logis dont la porte attire l'attention; dans le jardin jaillissait une fontaine qui existe encore sous le nom de fontaine Budé, au-dessus de laquelle on a gravé

le médaillon du savant avec quatre vers qu'une tradition attribue à Voltaire.

Un ruisseau atteint l'Yères près de l'abbaye, il descend du plateau de Brie par un étroit vallon qui possédait, lui aussi, sa maison monastique, un couvent de camaldules dont le nom est conservé par un hameau de la commune de Villecresnes. Le site est aimable autant que solitaire. Sur la rive droite du vallon la colline se couvre de vastes bois, bien percés, dépendant du château de la Grange, ancien domaine des Guise, devenu rendez-vous de chasse de Louis XIII, puis propriété du maréchal de Saxe. Les bois sont traversés par une majestueuse avenue, longue de deux kilomètres, reliant le château à la route de Provins, en face d'une autre demeure princière plus fameuse encore, le château de Grosbois, œuvre majestueuse des premières années du dix-septième siècle, due au duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX. Lorsque éclata la Révolution, ce palais grandiose appartenait au comte de Provence, le futur Louis XVIII. Barras s'en rendit acquéreur à bon compte, comme bien d'émigré, y donna des fêtes fameuses et le revendit au général Moreau. Il fut ensuite acquis par Berthier, futur prince de Wagram. Ce splendide domaine a donc une histoire mouvementée,



il eut sous Henri IV et Louis XIII une fâcheuse célébrité, le duc d'Angoulême y faisant, au su de tous, de la fausse monnaie.

Grosbois appartient à la commune de Boissy-Saint-Léger, infime chef-lieu du vaste et peuplé canton de Seine-et-Oise confinant au département de la Seine et scindé maintenant en deux parties. Ce n'est qu'un village auquel son admirable situation vaut cependant quelques visites, favorisées par le chemin de fer de Vincennes qui s'élève sur le plateau briard. Des abords, la vue est immense : la plaine étendue entre la Marne et la Seine, Paris, dont les monuments élevés se dessinent sur la ligne d'horizon, et les campagnes de Choisy-le-Roi et de Vitry.

Au pied de Boissy-Saint-Léger une vaste étendue de toits rouges apparaît, disposée en lignes régulières au milieu des ombrages d'un parc. D'autres bâtiments plus vastes s'alignent aux côtés d'un château aux lignes nobles. C'est l'ancien domaine de Brévannes dont la majestueuse habitation seigneuriale fut dotée par Le Nôtre d'un parc qui passait pour une de ses plus belles créations. Dans le voisinage était, au temps de M^{me} de Sévigné, une résidence de M^{me} de Coulanges. La spirituelle marquise, dans ses séjours autour de Paris se partageait entre l'ab-

baye de Livry chez son oncle l'abbé de Coulanges⁽¹⁾ et Brévannes. Il est question de ce dernier domaine dans ses lettres. M^{me} de Coulanges l'ayant invitée à quitter ses humides Rochers pour Brévannes, s'attirait cette réponse : « Humide vous-même, malhonnête que vous êtes ! C'est Brévannes qui est humide ; mais les Rochers sont sur une hauteur ; c'est comme si l'on disait : votre humide Montmartre. »

M^{me} de Sévigné exagérait d'ailleurs pour pousser sa pointe, car rien ne répond moins à l'idée de *hauteur* que le château des Rochers⁽²⁾.

Comme tant d'autres beaux domaines des environs de Paris, le parc du château de Brévannes a été jugé trop coûteux d'entretien par ses maîtres ; il fut acquis par un service public. La ville de Paris, l'ayant acheté en 1883, en a fait un hospice pour malades chroniques, un asile de vieillards, une maison de traitement pour enfants et pour tuberculeux. C'est un des plus vastes établissements de l'Assistance publique, il renferme 2.667 lits dont 26 d'infirmierie. Le château lui-même est habité par les pensionnaires célibataires. Tout en l'aménageant pour

(1) Voir page 142.

(2) Sur le Château des Rochers, voir le 5^e volume du *Voyage en France*.

son nouveau rôle, on a réussi à conserver plusieurs détails de la gracieuse ornementation du dix-septième siècle.

Les ménages n'ont pas été désunis, une immense construction à quatre faces leur est réservée, chaque couple disposant d'une chambre plus confortablement meublée que ne le fut jadis sans doute son logis à la ville. Les premières constructions sont conçues dans le style trop uniforme, trop caserne, qui prévalait jadis, une autre partie du domaine offre au contraire des pavillons gracieux malgré leur ampleur, destinés aux enfants. Les galeries couvertes extérieures, la pierre blanche et les faïences polychromes, la teinte d'un vert doux des boiseries s'allient à merveille à la teinte fauve de la meulière. Toute cette partie récente de Brévannes est charmante.

Le hameau, rue étroite ouvrant d'un côté sur l'ancien bois, de l'autre sur une promenade plantée de marronniers, se complète sur la grande plaine de Bonneuil par une ville naissante de pavillons bordant les avenues qui ont découpé le bois où les populations des villages voisins accouraient jadis pour danser. Le bal du bois de Brévannes était célèbre au temps du Directoire, lorsque Barras donnait ses fêtes

fameuses au château de Grosbois, tout proche. Les simples et rustiques citoyens s'amusaient eux aussi.

Brévannes dépend de Limeil, village étalé sur la pente de la terrasse de Brie et jusque sur le plateau où s'accroupit une batterie occupant l'intervalle entre les forts de Villeneuve-Saint-Georges et de Sucy. Limeil, très rustique, ne fait qu'une agglomération avec un autre village, Valenton. Sa rue principale est partagée entre les deux centres ; la place avoisinant l'église de Limeil se nomme place des Deux-Communes. Cette église, bien misérable d'aspect, conserve une tour romane et des vitraux révélant qu'un édifice plus monumental l'a précédée.

Les deux villages sont composés de demeures rurales, des fermes bordent leurs voies entre les parcs de belles maisons de campagne. Tout autour, plaine basse et plateau sont couverts de grandes cultures. La plaine que parcourent la route et les chemins de fer de Lyon conserve une de ces amples fermes dont étaient jadis peuplés ces parages et si nombreuses encore en Brie, c'est la ferme de l'Hôpital, flanquée d'une tour et dont le corps d'habitation a l'aspect d'un manoir.

Au-dessus de Limeil, une jolie route conduit

à Villeneuve-Saint-Georges, entre des vergers et des bois, au rebord même du plateau. Elle se borde de pavillons aimables, entourés de jardins très fleuris, laissant entre eux de larges intervalles d'où la vue est fort belle sur la vallée de la Seine. Les champs d'arbres fruitiers, parfois de la vigne, des bois font de ce chemin un des plus gracieux des environs de Paris. Il finit au-dessus de Villeneuve-Saint-Georges après avoir longé d'un côté les glacis du fort, de l'autre l'ancien parc de Beauregard que des embryons d'avenues montrent destinés à se peupler de villas. Joli coin que l'on saccage.

IV

DE LA BRIE FORESTIÈRE A LA MARNE

Les bois de la Brie parisienne. — Le vallon du Morbras. — Le ru des Graviers. — Les gouffres de la Morsange. — Gretz. — Armainvillers. — La forêt d'Armainvillers. — Le château de Ferrières. — Le chemin de fer de Noisiel. — La ville ouvrière de Noisiel. — Les créations de M. Menier. — La fabrique de chocolat.

(*Carte de l'État-major* : feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000^e.)

Champs près Noisiel. Juin.

La Brie, à laquelle j'ai consacré un des volumes du *Voyage en France* ⁽¹⁾, finit aux abords mêmes de Paris, la terrasse qui s'avance vers le confluent de la Seine et de la Marne est le support de cette vaste région de grande culture. La Queue-en-Brie, Sucy-en-Brie, Marolles-en-Brie sont dans l'immédiate banlieue. Mais la Brie, de ce côté, n'a pas le monotone aspect qu'elle offre vers Brie-Comte-Robert, Mormant et Nau-

(1) 43^e volume.

gis; elle a conservé sur de grandes étendues le manteau des bois qui couvraient jadis la contrée. Le voisinage de Paris a de bonne heure fait peupler la région de châteaux dont les maîtres ont tenu à garder parcs, grandes chasses, forêts solennelles. Les domaines de la Grange et de Grosbois, le vaste bois Notre-Dame se prolongent par des bandes boisées jusqu'aux forêts de Léchelle, d'Armainvillers et de Crécy. Les sylves couvrent plus d'espace que les cultures dans cette partie de la Brie confinant aux grands faubourgs parisiens des bords de la Marne. C'est pourquoi j'ai pris comme titre de ces pages la Brie forestière.

Boissy-Saint-Léger est à la lisière de la véritable grande forêt qui s'étend jusqu'à Ozoir-la-Ferrière et dont la masse la plus considérable s'appelle le bois Notre-Dame. Ce massif, dans sa plus grande étendue, jusqu'aux abords de celui d'Armainvillers, n'a pas moins de 14 kilomètres; il est partagé en plusieurs domaines et limité par deux rangées de villages bordant au nord le ru de Morbras, au sud le ru des Graviers.

Le Morbras, qui atteint la Marne à Créteil, est un bien indigent ruisseau qui, cependant, fait mouvoir des moulins, quand il a de l'eau, ce



Bazou-en-Brie

Magny

Toulon

ROBERT

MAGNY

ST. JEAN

Magny

Magny

Magny

Magny

Magny

Magny

qui valut à l'une de ces rustiques usinettes le nom de *Je t'écoute s'il pleut*. Son val étroit est embelli par les parcs et les châteaux qui le bordent. A l'endroit où il débouche dans la vallée de la Marne et forme un delta enserrant l'île Barbière, entre la grande rivière et lui, une belle croupe aux pentes douces porte Sucy-en-Brie et son fort. Le village, enveloppé de vergers, entouré par les parcs des châteaux de Grand-Val et de Petit-Val est charmant. Au cœur se dresse une intéressante église du dix-huitième siècle dont le clocher, plus ancien, est de pur style roman. Elle avoisine un château du dix-septième siècle, œuvre de ce Lambert de Thorigny qui édifia à la pointe de la Cité, à Paris, le célèbre hôtel Lambert. Sucy est à la bifurcation, sur la ligne de Verneuil-l'Étang, du chemin de fer de Grande Ceinture.

Le val du Morbras, en amont de Sucy, descend entre des pentes douces et traverse le parc du château d'Ormesson, qui n'a cessé d'appartenir à une famille parlementaire illustre ; un marquis d'Ormesson habite encore cette belle demeure, reliée, par une superbe avenue de plus d'un kilomètre, au village de Chennevières, bordant la Marne. Ormesson n'est qu'un hameau, comme Noiseau à l'extrémité du parc. Plus

populeuses sont la Queue-en-Brie, à la jonction de nombreux chemins et de la grande route de Vitry-le-François, et Pontault, où sourdent les fontaines qui font véritablement le Morbras. La limite de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne passe entre ces deux villages, dont les territoires sont divisés en grandes fermes. La commune de Pontault-Combault doit ce dernier nom à un hameau voisin de la station d'Émerainville, d'où se détache l'embranchement de l'usine de Noisiel. La plaine voisine, allotie, voit naître un village qui a pris le nom de Val du Muguet, bien qu'il n'y ait pas de val et que le muguet soit assez rare sur le plateau, de ce côté dénudé.

Au long du bois Notre-Dame, un chemin venu de Pontault se dirige vers le vallon des Gravieres. Il traverse une partie de forêt, transformée en parc par de multiples allées bien tracées et débouche, en pleine lumière, devant Lésigny. Le p'i des Gravieres est mollement tracé; sur ses pentes les châteaux se suivent, enchâssés dans leurs parcs. Ce nom porté sur les cartes paraît s'appliquer seulement au cours supérieur du ruisseau; plus bas, celui-ci est ce Réveillon qui atteint l'Yères. De calmes et rustiques villages suivent le minuscule cours d'eau : Lésigny, Férolles, Servon, Santeny. Ces communes font

partie de ce pays des Roses qui alimente le commerce des fleurs à Paris ⁽¹⁾.

J'ai gagné Brie-Comte-Robert à travers des champs de roses encadrés par les céréales et les trèfles. N'ayant rien à revoir dans l'humble cité briarde, demeurée ce qu'elle était il y a quelques années, j'ai pris le premier train pour Ville-neuve-l'Étang, d'où je suis venu à Gretz.

La grande ligne va franchir l'Yères après avoir traversé des bois où les tranchées font apparaître le roc en masses ou assises de meulière grises ou fauves. Sur une sorte de haut talus, Ozouer-le-Voulgis s'étale en amphithéâtre autour d'une charmante église de la Renaissance. Les campagnes environnantes ne sont que des clairières entre des bois traversés par des réseaux réguliers de laies et de layons. De petites côtes sont ainsi revêtues de futaies et de taillis recouvrant un sol peu profond où se creusent des carrières assez étendues pour que l'on ait créé une petite voie ferrée amenant la meulière à la ligne maîtresse.

Le château de Villepatour, qui donne son nom

(1) Sur la culture des roses autour de Brie-Comte-Robert, voir le 43^e volume du *Voyage en France*.

à une station, domine une ravine étroite se dirigeant vers Tournan et qu'avivent le ruisseau de la Marsange et d'abondantes fontaines. Mais le sol est fissuré, des gouffres se creusent dans lesquels disparaissent les eaux, elles renaissent, se perdent à nouveau et rejaillissent assez abondantes pour faire mouvoir un moulin. Un des gouffres avoisine Presles, gentil village enveloppé de vergers et dominé par la puissante tour de l'église, portant quatre pignons au sommet; une tourelle fait office de contrefort, d'autres contreforts robustes maintiennent l'édifice. Ce pays est gracieux par ses plis revêtus d'arbres fruitiers ou de bosquets, on dirait un vaste parc où la nature n'aurait pas été violentée. A l'ouest, c'est la plaine nue, étendue jusqu'à la lisière sombre des forêts de Léchelle et d'Armainvillers.

Près de la forêt, le village de Gretz s'agrandit. Situé à la bifurcation des lignes de Belfort et de Vitry-le-François que les trains de banlieue, très nombreux, desservent jusqu'à Longueville et à Conlommiers, il a dû à cette situation d'attirer des Parisiens, pour lesquels s'est créé un quartier de cottages. La gare ajoute au nom de Gretz celui du beau château d'Armainvillers, dont le parc borde la route de Tournan près de la voie

ferrée. La majestueuse demeure se mire dans un grand étang aux rives régulières, encadré par le parc et la forêt.

Celle-ci est une des plus vastes des environs de Paris; si le domaine d'Armainvillers ne comprend sous le nom de forêt que 4.325 hectares, il fait partie d'une sylvie autrement vaste, plus de 8.000 hectares, étendue du nord, vers Ferrières, au sud, vers Coubert, sur quatre lieues et dans laquelle la route de Pontcarré à Coubert forme, en ligne droite, une trouée de 10 kilomètres. Ces bois immenses constituent des chasses soigneusement entretenues peuplées de faisans, de chevreuils et de cerfs.

A l'extrémité de cette région forestière est le château de Ferrières, demeure princière construite pour M. de Rothschild par l'architecte anglais Paxton. Ce palais, conçu dans le style de la Renaissance italienne, est le plus somptueux édifice moderne des environs de Paris. Il doit cependant davantage de célébrité à l'histoire des événements de 1870 qu'à sa beauté même. Le roi Guillaume de Prusse et Bismarck y séjournèrent, c'est là que Jules Favre vint tenter, en vue de la paix, des négociations demeurées sans résultat.

Les jardins de Ferrières, les serres, une sorte

d'école horticole où sont formés des jardiniers, ont une réputation très grande. J'avais espéré qu'il me serait accordé de les visiter pour rattacher ces cultures de luxe à mes études sur la Brie agricole. Ma demande n'a pas été accueillie. Je n'ai donc pu que passer en vue de Ferrières et revenir à la gare d'Ozoir-la-Ferrière, établie en pleine forêt d'Armainvillers et possédant un salon spécialement destiné aux châtelains.

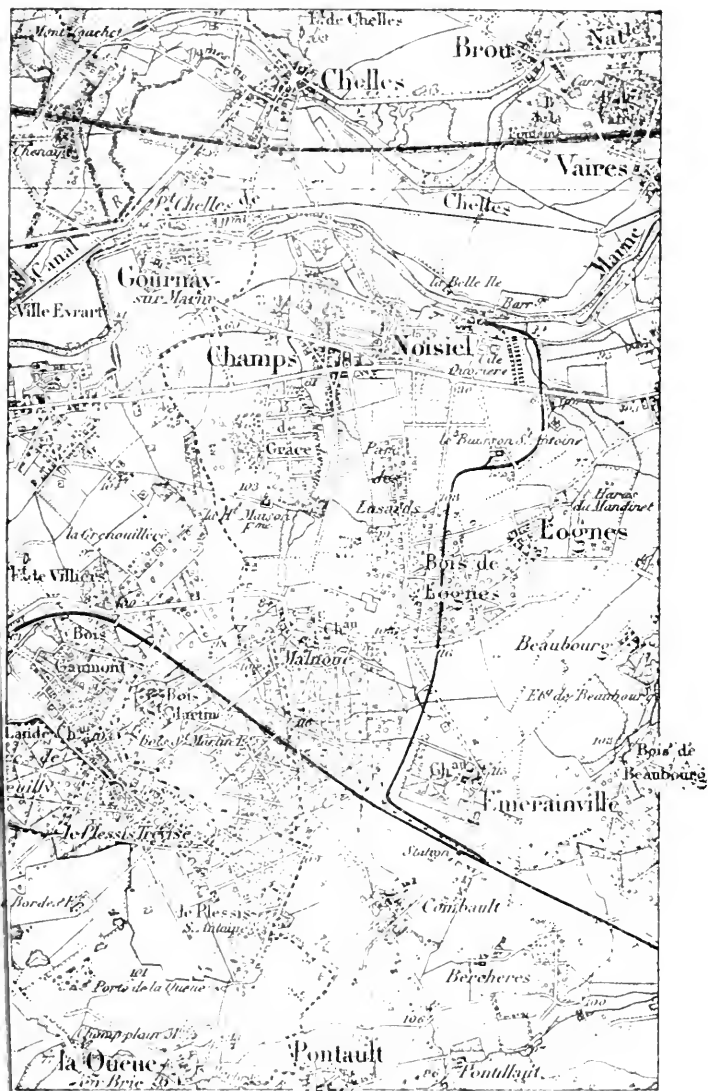
Au milieu de la vaste clairière entourée par la forêt, les bois Notre-Dame et les bois du Plessis-Trévisé, clairière où se dessine la ville nouvelle encore composée de bicoques et qui se nommera Val des Muguets, la gare d'Émerainville-Pontault est longée par un embranchement de voie ferrée que signale un vaste écriteau : « Embranchement de l'usine de Noisiel. » C'est une ligne de 7 kilomètres, uniquement destinée à la grande fabrique de chocolat de M. Menier. L'autorisation de visiter l'établissement, qui m'a été gracieusement accordée, comportait le transport sur cette voie particulière qui suit un moment le chemin de fer de Belfort et va effectuer un tournant brusque autour du parc d'Émerainville, au milieu duquel apparaît la blanche façade d'un château. Le train traverse des

champs où de forts attelages de trois chevaux conduisent la charrue retournant les chaumes. Terres fort giboyeuses où les lièvres abondent, à peine effrayés par le passage du convoi. Ces terres sont soumises à une culture intensive où les engrais sont abondamment répandus. D'énormes tas de fumier que l'on commence à épandre sont disposés, très serrés, en lignes régulières.

Le train pénètre dans le bois de Lognes, peuplé de bouleaux et de chênes ; les massifs de bouleaux forment de blanches colonnades entre lesquels, indifférents, eux aussi, au bruit familier de la locomotive et des wagons, passent des groupes de chevreuils. Les faisans pullulent ; pour eux, les champs, à la lisière du bois, sont semés de millet et de sarrazin, en rectangles alternant avec des maïs et des féveroles. Le village de Lognes, tout menu, apparaît au milieu de la plaine.

La voie s'infléchit pour descendre vers la Marne, les vues grandissent. Voici, par delà la rivière, les collines régulières du pays d'Aulnay, tapissées de cultures, de vergers et de bois.

L'ensemble du paysage est charmant et forme un cadre heureux à Noisiel, dont les toits rouges émergent de la verdure en avant des vastes



constructions de l'usine. La gare est entre le village et les grands établissements qui ont fait sa fortune.

Noisiel est-il un village au sens où l'on entend une agglomération rustique ? En réalité c'est une cité ouvrière, mais d'une coquetterie et d'une fraîcheur qui ne rappellent en rien les « cités » moroses des pays houillers du Nord, les coronas. Trois longues rues plantées de tilleuls, bordées de jolies maisons encadrées de jardins et qui jamais ne se font face, disposés en quinconces de telle façon qu'elles regardent seulement le jardin du logis opposé. Chaque maison comprend deux habitations accolées. Trois cent cinquante habitations constituent cette petite ville verdoyante, qui a remplacé l'ancien hameau dont toutes les maisons anciennes furent acquises par le propriétaire de l'usine, M. Menier, et abattues pour faire place aux coquets chalets actuels. Seuls le presbytère et l'église sont demeurés debout et n'appartiennent pas à la manufacture, c'est la propriété de l'ancien châtelain, M. le comte de Nicolaï. Ces deux modestes édifices sont d'ailleurs en dehors de la cité.

Celle-ci a été créée seulement en 1874. Jusqu'à cette époque les ouvriers de la fabrique

habitaient soit Noisiel, dont la population n'atteignait pas 280 âmes, soit les villages voisins, notamment Champs, très proche. M. E.-J. Menier, s'inspirant de l'œuvre des habitations ouvrières née à Mulhouse (1), fonda la nouvelle ville de Noisiel, qui atteignait, en 1911, une population de près de 1.200 habitants. Ce chiffre est bien inférieur au nombre d'ouvriers et d'employés de la manufacture, s'élevant à environ 2.500 personnes, mais beaucoup continuent à habiter Champs, Torcy ou d'autres villages environnants.

Chaque logement possède un jardin de trois ares, l'habitation elle-même a soixante-quatre mètres carrés, une surface égale est couverte par la cave, un hangar, un grenier et autres dépendances. Une grande pièce et une cuisine au rez-de-chaussée, deux chambres au premier étage, un grenier sous les combles constituent des logements que bien des familles peuvent envier. Le tout-à-l'égout assure la salubrité. Les rues, soigneusement entretenues, bien éclairées, sont jalonnées de bornes-fontaines assurant une eau abondante et pure.

La rue centrale traverse et les deux autres

(1) 48^e volume du *Voyage en France*.

bordent une vaste place entourée des principaux édifices publics de la petite ville. Au fond, un beau groupe scolaire, derrière lequel s'étend un square, est précédé d'un terre-plein au milieu duquel a été élevé un monument à la mémoire d'E.-J. Menier, surmonté du buste du fondateur de la cité. Les autres côtés de la place sont occupés par les magasins d'approvisionnement qui permettent aux ouvriers d'obtenir, à des prix très modérés, tout ce qui est nécessaire à la nourriture, à l'habillement, etc. Une boulangerie mécanique, une boucherie alimentée par un abattoir font partie de l'établissement. De l'autre côté de la place, des réfectoires où les ouvriers venus des communes voisines peuvent faire réchauffer les aliments apportés s'ils ne préfèrent pas acheter les mets préparés dans des cuisines admirablement tenues, où ils peuvent obtenir pour 1 franc 50 deux repas composés de un potage, viande, légumes, pain et 43 centilitres de vin. Ceux qui veulent être plus libres trouvent, sur la place encore, deux hôtels-restaurants.

La population n'est pas astreinte à s'adresser uniquement aux magasins d'approvisionnement. Chaque jour un marché se tient sur la place, alimenté par des marchands venus du

dehors et que fréquentent assidûment les ménagères.

Cette organisation est complétée par des lavoirs, des bains, un service médical et pharmaceutique gratuit, amplement conçu. Une caisse de retraites, antérieure à la loi qui a rendu les retraites obligatoires, a permis d'assurer des pensions pouvant atteindre 800 francs pour les hommes, 530 pour les femmes. Les retraités qui ne veulent pas s'éloigner de Noisiel, afin de vivre près de leurs enfants restés à l'usine, trouvent au village voisin, Champs, moyennant 10 centimes par jour, des habitations claires, gaies et confortables, également installées par MM. Menier.

J'ai parlé de la cité ouvrière de Noisiel avant de décrire la superbe usine dont elle est le complément. Mais cette organisation sociale, une des plus parfaites qu'ait fait naître l'industrie, est de beaucoup la plus complète et la plus remarquable dans la région parisienne, elle mérite d'être particulièrement signalée.

Je n'apprendrai rien à personne en disant que la manufacture Menier se livre exclusivement à la fabrication du chocolat. Elle est un des ancêtres pour cette production puisqu'elle est centenaire, remontant à 1816. A cette époque sou

siège était à Paris, la fabrication du chocolat n'était qu'une des parties de l'industrie naissante qui avait pour objet principal la pulvérisation mécanique des produits pharmaceutiques (1). En 1825, le développement des affaires amena le premier Menier à acquérir la chute d'eau de Noisiel, sur la Marne, car on ne devait pas alors le rôle prépondérant qu'allait prendre la vapeur, et la force hydraulique était indispensable à toute grande production mécanique. L'usine se développa rapidement et prit tout son essor dans les premières années du second Empire.

Le deuxième Menier, voulant obtenir des matières premières abondantes et de qualité supérieure, créa une sucrerie à Roye, dans la Somme, et acquit au Nicaragua un immense domaine pour en faire une plantation de cacaoyers : 1.500 hectares furent achetés en 1862, c'est le Valle Menier; 6.000 autres au bord du lac de Nicaragua constituèrent, en 1865, San-Emilio. En 1870, il fondait à Londres une fabrique de chocolat avec la même marque qu'à Noisiel; plus tard, une usine était établie à New-York.

(1) Voir au 65^e volume (chapitres sur Saint-Denis) les passages consacrés à la primitive usine Menier.

Depuis lors, la production s'est constamment accrue. De 688.000 kilos par an en 1854, chiffre qui paraissait énorme, la production est passée, en 1913, à plus de 17 millions. On peut calculer, par la valeur du kilo de chocolat, le chiffre d'affaires de ces établissements.

La modeste fabrique, établie sur un bras de la Marne, s'est donc prodigieusement développée. L'ensemble des constructions constitue, à lui seul, une véritable ville à laquelle l'ampleur des bâtiments, un beau pont d'une arche qui réunit les deux parties de l'établissement, impriment un caractère monumental. Les diverses parties de la superbe manufacture s'étendent, au bord de la Marne, sur près d'un kilomètre. La rivière elle-même en fait partie par son pont où sucre et cacao sont amenés, concurremment avec l'embranchement du chemin de fer d'Émerainville. Celui-ci demeure l'élément principal des transports : trois locomotives et huit trains sont journellement employés.

L'usine frappe par l'ampleur, l'ordonnance et l'exquise propreté des ateliers, des machines — et des ouvriers aussi. La visite en est du plus vif intérêt. On assiste à toute la préparation du chocolat : les graines de cacaos, triées par des trieurs mécaniques, sont torréfiées dans des brû-

leurs d'où elles passent dans des appareils de concassage et de ventilation qui chassent les débris de l'enveloppe et les germes. Les diverses qualités de cacao sont ensuite mélangées pour obtenir une composition régulière assurant au chocolat de la marque une saveur et un parfum toujours identiques. Le produit obtenu est conduit dans la galerie qui traverse le bras de Marne séparant Noisiel de l'île et sous laquelle sont disposées les turbines dont les 400 chevaux de force actionnent vingt moulins en pierre meulière. La chaleur dégagée par le broyage fait fondre la matière grasse ou beurre de cacao et transforme en pâte le produit de la mouture ; de là, cette pâte est amenée dans les bâtiments de l'île où se fait le mélange avec le sucre.

Ces diverses parties de l'usine, par leurs proportions majestueuses, le nombre et la puissance des appareils, laissent une impression de majesté qui se retrouve dans les autres ateliers où la pâte est dressée dans les moules, soumise à des appareils réfrigérants avant que les tablettes puissent être empaquetées. Dans une immense salle, 700 ouvrières enveloppent chaque tablette de papier d'étain, puis du papier jaune, couleur distinctive du chocolat Menier. Les enveloppes sont préparées et imprimées dans l'usine

même, comme les caisses, obtenues entièrement par d'ingénieuses machines américaines qui débitent les planches, les assemblent et les clouent avec une rapidité prestigieuse. Cent mille clous sont chaque jour plantés dans les 1.200 ou 1.500 caisses nécessaires.

A côté de l'établissement industriel, Noisiel présente une exploitation agricole considérable occupant tout le terrain situé des deux côtés de l'embranchement de la voie ferrée jusqu'à Émerainville. 1.000 hectares, dont 700 en culture, sont répartis en trois fermes. 60 bœufs de Salers et 40 chevaux font les façons culturales ; 40 vaches, 30 truies mères, 2.000 moutons occupent étables et bergeries. Une des bergeries, où sont réunies 700 bêtes, est superbe par ses dimensions, la blancheur des murailles, la lumière partout répandue. Comme me voici loin des bergeries et des jasses des Causses et de la Provence ! Les vaches, de race flamande pour la plupart, et les pores sont réunis dans la ferme centrale, dite de Buisson, reliée par rails à la ligne de l'usine. 220 litres de lait sont journellement vendus à Noisiel.

L'électricité donne partout la vie aux machines agricoles, coupe-racines et autres, une machine à battre, elle aussi mue électriquement et cir-

culant sur rails se transporte dans les diverses parties du domaine dont les châtelains, des fenêtres du véritable palais élevé à l'ouest de l'usine, ne peuvent même contempler tout l'ensemble.

Que de changements dans ce paysage briard, jadis si profondément rustique et dont il reste comme témoin, au bord de la Marne, près de Torcy, le pittoresque moulin de Douvres aux parois en colombage auquel ressemblait sans doute le moulin du premier des Menier !

DE BERCY A LA BOUCLE DE MARNE

Bercy et Conflans. — Le royaume du vin. — Les palais disparus. — Carrières. — Charenton-le-Pont. — Saint-Maurice et ses asiles. — Charentonneau, Château-Gaillard et Alfort. — L'école vétérinaire. — Maisons et son église. — Les maraichers de Maisons-Alfort. — Créteil. — Vers la Marne. — Le port de Bonneuil.

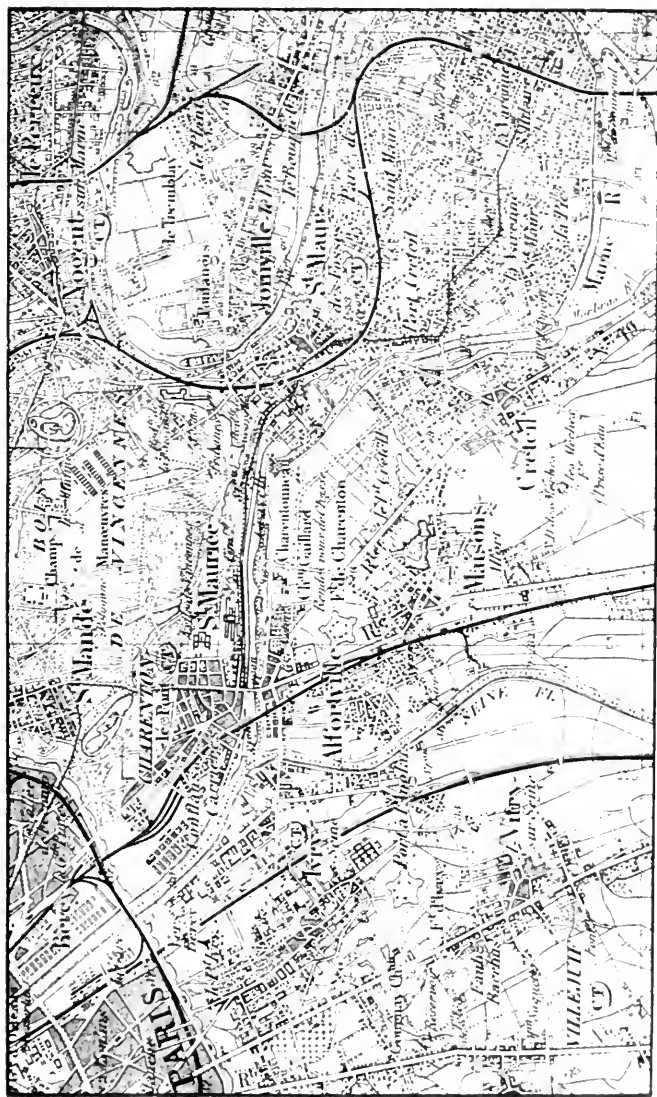
(*Carte de l'État-major* : feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000^e.)

Port-Créteil. Avril.

La sortie de Paris, au long de la Seine, en amont, est parfaitement morose. Le fleuve descend entre les abominables constructions des docks — qui le déshonorent en masquant la façade de la gare d'Austerlitz — et la muraille de la terrasse qui abrite en partie les vins renfermés dans les immenses chais de Bercy. Au delà des fortifications, le paysage est plus minable encore : berges d'Ivry, bordées de magasins et d'usines derrière lesquels fument les cheminées sans nombre de manufactures où s'élaborent les produits chimiques, font face aux chais de

négociants en vins qui continuent les installations de Bercy. Les Magasins généraux de Paris, dits Bercy-Nicolaï, ont là d'immenses magasins reliés au chemin de fer de Lyon ; la Seine est bordée d'une cale inclinée couverte de fûts par milliers, serrés comme les moutons dans un troupeau. L'activité est énorme sur ce quai de Bercy-Charenton, mais elle n'enlève rien au paysage de sa physionomie lugubre. Seul le fleuve, par le passage incessant des convois de chalands et des bateaux-omnibus, met un peu de gaieté dans le tableau.

Sur la rive droite, que nous suivons, le territoire appartient à Charenton, mais jadis c'était une paroisse indépendante, Conflans, tirant son nom du confluent de la Seine et de la Marne et dont le territoire est couvert par les entrepôts de Bercy, en deçà et au delà des fortifications actuelles. Conflans fut même une commune dont se sépara le quartier de Bercy pour devenir autonome. Et Bercy était une dépendance d'un des plus superbes domaines des environs de Paris ; le parc, dessiné par Le Nôtre, entourait deux châteaux, œuvres : l'un de Mansard, l'autre de Le Vau, qui les édifièrent pour un opulent parlementaire, le président de Bercy. Les fortifications de Paris d'abord, le chemin



de fer ensuite morcelèrent la majestueuse propriété que l'annexion des communes comprises dans l'enceinte, suivie de la création des entrepôts, fit disparaître. Les voies sans nombre de la Compagnie de Lyon, les rues lépreuses des chais remplacèrent la merveille. Ce qui restait de Bercy et de Conflans fusionna avec Charenton pour constituer la commune actuelle. Le même sort fut dévolu à Carrières, village situé en face même de la réunion des deux grands cours d'eau, lequel devait naturellement son nom aux carrières dont tout le sous-sol était excavé.

Conflans et Carrières sont donc peuplés de marchands de vins en gros ; leurs magasins sont une prolongation *extra muros* du Bercy parisien. Ils sont près de deux cents, dont beaucoup représentent des capitaux énormes. Les rues de cette cité du vin portent, pour la plupart, le nom de grands crus, de départements ou de provinces vinicoles. Ces artères s'étendent chaque jour par la vente de terrains qu'allotit la Compagnie, acquéreur des derniers débris du parc de Bercy.

Le commerce des vins, principale source de prospérité pour la commune de Charenton, est concentré sur les quais de la Seine et du canal dérivé de la Marne. Des industries et des com-

merces annexes en sont nés : articles de cave, vente de futailles, construction de cuves en verre et ciment, vente de colles à clarifier, de produits acidificateurs. Il faut sans doute attribuer aussi à ces affaires en liquides le nombre des distilleries, des fabriques d'apéritifs qui ont elles-mêmes attiré la production des caramels, extraits et alcoolats. Il n'y a pas eu place pour d'autres manufactures, mais, avec les vins, elles valent à Charenton son rang à la tête des bureaux auxiliaires de la Banque de France (1).

Les fabriques que l'on rencontre, et dont une se consacre à la production des dés à coudre et des boutons, ne donnent pas à la ville un aspect fort industriel. On s'attendrait cependant à rencontrer de grands établissements dans une commune de 20.000 âmes (2).

Le commerce des vins, par son importance, a attiré une forte part de cette population, ainsi que l'industrie des transports. La vaste gare de Bercy-Conflans utilise un nombreux personnel,

(1) Le bureau auxiliaire de la Banque de France à Charenton était au 2^e rang, sur 71, en 1913 : il venait aussitôt après Tourcoing, celui-ci faisant 437.954.000 francs d'affaires et Charenton 311.590.000, plus que la succursale de Toulouse qui était la 14^e sur 143.

(2) 19.599 habitants au recensement de 1911.

ainsi que le camionnage, et les ports de la Seine et de la Marne ont une activité considérable. En 1912, le port des Magasins généraux, sur la Seine, où ne furent guère embarqués que des pommes et des fûts (11.186 tonnes), recevait 115.562 tonnes de vins et d'alcool. Le bassin du canal de la Marne avait un trafic de plus de 147.000 tonnes, dont 1.500 seulement à l'embarquement; la houille, le plâtre, le sable et le gravier constituaient seuls ces débarquements.

Une grande partie de la population se compose d'employés et de gens d'affaires se rendant chaque jour à Paris, attirés à Charenton par le bon marché relatif du logement et de la vie, le voisinage du bois de Vincennes et les bords des rivières. Leur présence donne à quelques quartiers un caractère bourgeois contrastant avec les voies ouvrières de Conflans et de Carrières et l'aspect faubourien de la large chaussée déclive conduisant au pont sur la Marne, rue bordée de boutiques de marchands de vins, où l'on vend des moules marinières, de la friture, des pommes de terre frites qui épandent une forte senteur. Cette voie, dite rue de Saint-Mandé, sépare le territoire de Charenton de celui de Saint-Maurice, quartier qui, voulant s'émanciper, devint commune en 1842.

Saint-Maurice, dans le partage, obtint l'établissement d'aliénés qui a popularisé Charenton d'une façon assez fâcheuse. Aujourd'hui encore on crie : A Charenton ! aux gens qui débitent des insanités ou paraissent avoir la tête peu solide. Cependant, c'est à Saint-Maurice qu'il faudrait les acheminer.

Charenton-le-Pont possède peu de monuments intéressants ; le plus célèbre est le pont sur la Marne, qui lui valut son surnom le distinguant du Charenton du Berri. Il doit son illustration aux événements militaires, attaque ou défense de ce point de passage où aboutissent deux grandes routes, venant l'une de l'Est, l'autre de Suisse et de Bourgogne. Dès les débuts de l'histoire, un pont existait ici sur la Marne ; sans cesse il fut disputé.

L'Hôtel de Ville mérite une mention, c'est un ancien logis seigneurial partageant avec tant d'autres l'illustration de séjours de Henri IV et de la Belle Gabrielle ; on le nommait hôtel d'Antoine de Navarre. Il ne reste d'ailleurs de l'édifice primitif qu'un pavillon fort élégant, de brique et de pierre blanche, habilement relié aux constructions nouvelles nécessitées pour l'installation des services municipaux d'une populeuse commune. Autour de l'édifice, de vieilles

rues ont conservé l'aspect d'autrefois, on se croirait dans une lointaine province.

L'église, monument moderne, mérite une visite ; elle contraste, par ses proportions et son aspect, avec tant de navrantes bâtisses religieuses dont sont dotées les villes qui surgirent aux environs de Paris sur l'emplacement de domaines allotis. Et c'est tout ce qui peut retenir l'attention à Charenton, dont le Parisien ne connaît guère, d'ailleurs, que le quartier vivant, les abords du pont de Marne, qu'anime l'incessant mouvement des bateaux-omnibus demeurés un des moyens de communication les plus populaires entre Paris et ce coin de banlieue ⁽¹⁾.

Saint-Maurice, que la large rue de Saint-Mandé sépare de Charenton, est une commune bien moins peuplée, dont l'artère maîtresse, la Grande-Rue, est parallèle au canal latéral à la Marne. Une grande partie de son territoire est occupée par les constructions de la maison de santé consacrée aux affections mentales qui vaut à Charenton sa pénible notoriété. L'édifice, de vastes proportions, possède un aspect de grandeur et de majesté qui ne permet pas de

(1) Ce mode populaire de transport a dû cesser pendant la guerre. Il n'a pas encore été réorganisé.

deviner sa triste destination. Construit en terrasse, entre le bois de Vincennes et la Marne, il domine de toutes parts d'heureux paysages. Ce n'en est pas moins une douloureuse demeure où près de mille déments occupent les cellules d'où la vue s'étend sur ces verts horizons (1). L'asile national est un établissement où l'on ne reçoit que les malades dont les familles peuvent payer une pension d'un prix assez élevé. Il comprend trois classes : la première de 1.920 francs, la seconde de 1.440, la troisième de 1.080, plus la dépense de vêtements et de linge. Les deux sexes y sont reçus, mais en des quartiers absolument séparés. Nombre de personnalités qui ont marqué dans les lettres, les arts ou la vie publique sont venues s'éteindre là.

La salubrité du site, due au voisinage du bois de Vincennes, a fait choisir le territoire de Saint-Maurice pour deux autres asiles dont les hôtes n'ont pas éprouvé une telle déchéance. L'un porte le nom d'asile national de Vincennes, laissant aussi dans l'ombre celui de la commune dont il dépend ; il est réservé aux convalescents

(1) En 1911, la population de la commune de Saint-Maurice s'élevait à 8.958 habitants, dont 1.265 « complés à part », hôtes de la maison de santé dite de Charenton, de l'asile national Vacassy et de l'asile national des convalescents.

appartenant à des corporations d'ouvriers travaillant pour les services du département, à des sociétés de secours mutuels ou faisant partie du personnel d'industries qui ont contracté un abonnement spécial. L'autre établissement porte le nom de son fondateur, M. Vacassy; il est réservé aux victimes d'accidents survenus dans les rues de Paris ou dans les travaux de la ville et des manufactures. Avec les parties du bois qui leur sont attribuées et leurs jardins, les trois asiles couvrent une superficie probablement supérieure à celle du reste de la commune.

Entre la rue de Saint-Mandé et les asiles s'étend un quartier régulier, le Plateau, tandis qu'au long du canal Saint-Maurice n'a qu'une voie unique, la Grande-Rue, qui finit au canal Saint-Maur, lequel coupe la boucle de Marne. Sur cette voie sont les monuments de la commune, dont un élégant hôtel de ville devant lequel est érigé le buste d'Eugène Delacroix. Le grand peintre, né à Saint-Maurice en 1799, est représenté dans la tenue négligée, popularisée par la gravure : un foulard noué autour du cou.

Il y a peu de place pour l'industrie. La Marne ou ses dérivations actionnent de grands moulins, la céramique est représentée par une fabrique de

faïence d'art. Saint-Maurice fait aussi des filets de pêche, des câbles électriques, des devants de chemises ; mais ces divers établissements ne lui impriment pas un caractère manufacturier.

La rive opposée de la Marne, de la rivière au chemin de fer de Lyon, est occupée par Alfort, dépendance de Maisons-Alfort, village autour duquel la presqu'île allotie se transforme en ville de modestes cottages établie sur d'anciens domaines : Charentonneau et Château-Gaillard. Toute une cité sur un plan régulier, comme une ville américaine, est tracée de la rivière à la route de Bâle, portant le nom de rue de Créteil. Quand ces voies encore désertes seront bordées d'habitations, le village de Maisons sera la partie la moins étendue de la commune.

Maisons et Alfort, qui ont donné ce nom composé, sont fort éloignés l'un de l'autre et séparés par la vaste, mais désormais inoffensive, forteresse appelée fort de Charenton. Vers la Marne c'est Alfort, au sud Maisons. Alfort est l'illustration de la commune par son école vétérinaire qui doit au voisinage immédiat de Paris une renommée plus grande que celle des écoles similaires de Lyon et de Toulouse. Elle fut créée en 1766, après Lyon, où Bourgelat avait installé la première école vétérinaire organisée

en Europe. Arthur Young, qui la visita en 1787, relevait que le nombre des élèves était déjà de cent, Français ou de tous les peuples d'Europe, sauf l'Angleterre, et il s'indignait de ce que sa nation fit seule exception alors que ses vétérinaires étaient « d'une ignorance grossière ». Ces compliments à la science agricole française sont rares chez ce grand agronome. Il avait du reste raison dans ses critiques. Ainsi l'école d'Alfort, si bien dirigée au point de vue vétérinaire, avait comme annexe une ferme à la tête de laquelle était placé Daubenton, que nous appellerions aujourd'hui un savant officiel; elle valut au collaborateur de Buffon ce coup de griffe :

La ferme est sous la direction d'un grand naturaliste, haut placé dans les académies, et dont le nom est célèbre par toute l'Europe pour son mérite dans les branches supérieures de la science. Attendre une pratique sûre de telles gens, dénoterait en moi bien peu de connaissance de la nature humaine. Ils croiraient probablement au-dessous d'eux et de leur position dans le monde d'être bons laboureurs, bons sarcleurs de navets, bons bergers, je trahirais par conséquent mon ignorance de la vie, si j'exprimais la moindre surprise d'avoir trouvé cette ferme dans un tel état que j'aime mieux l'oublier que la décrire.

La ferme n'existe plus, elle a dû servir aux

agrandissements de l'ancien village d'Alfort. L'école elle-même a été complètement transformée. Le château du baron de Bormes, où Bourgelat l'avait installée et qui paraissait fort délabré dès la création, a peu à peu fait place à des constructions conçues en vue de leur destination. L'ensemble a grande allure, peut-être un peu sévère. Sur les terrains étendus jusqu'à la contrescarpe du fort de Charenton, on a pu installer largement les écuries, étables, laboratoires, amphithéâtre, et rendre l'école d'Alfort digne de sa réputation.

La cour d'honneur ouvre sur la large avenue formée par la route nationale de Paris à Genève. L'entrée n'est pas en face des bâtiments, mais devant des pelouses et des quinconces où se dressent la statue de Bourgelat, créateur de l'école, œuvre de Crauk, celle du professeur Bouley, président de l'Académie des Sciences, et le monument de Nocard, le célèbre collaborateur de Pasteur. Dans le parc un autre monument est érigé à la mémoire de Tresbal, ancien directeur de l'École. A droite, le bâtiment principal où sont logés les élèves internes, à demi masqué par les grands arbres; au delà se suivent les divers services occupant des constructions amplement conçues.

Alfort est l'école qui attire le plus grand nombre d'élèves, grâce au voisinage de Paris et au vaste rayon dont elle est le centre. Elle en a environ 300, Lyon près de 200, Toulouse plus de 150. Mais l'enseignement est le même dans chaque établissement ; ils ont un nombre semblable de chaires et les maîtres éminents ne font pas plus défaut aux écoles de province qu'à celle de Paris, car Alfort c'est encore Paris.

L'ancien village d'Alfort est aujourd'hui simple quartier de la commune de Maisons-Alfort dont le cœur — l'église et la mairie — est loin de l'école, au long de la route de Genève. Le fort de Charenton occupe la plus grande partie du terroir entre Alfort et Maisons. C'est un des plus vastes ouvrages des défenses de Paris entreprises sous Louis-Philippe, mais sa valeur militaire est maintenant nulle ; des quartiers grandissent au milieu desquels cette forteresse est comme submergée. C'est désormais une caserne et un champ de manœuvres, entre les deux routes de Bâle et de Genève, que le fort était destiné à barrer.

Le vieux village de Maisons est au delà. Quelques anciens logis, l'église, œuvre de la fin du douzième siècle, dont la partie ayant la

physionomie la plus archaïque est cependant œuvre moderne : le clocher, terminé par une pyramide de pierre flanquée de quatre pyramidions tronqués. Une grande villa, qu'on appellerait château en beaucoup de nos provinces, a été affectée à la mairie.

Le vieux Maisons, comme tous les autres bourgs ou villages des environs immédiats de Paris, est noyé dans les quartiers de petites habitations bâties au long des voies régulières ouvertes par les propriétaires de terrains; une ville nouvelle naît ainsi jusqu'à la route de Bâle et déborde au delà, trouée, à travers des jardins maraîchers, d'anciennes carrières formant des excavations que la végétation a envahies. La culture maraîchère se maintient au long de ces avenues et de ces rues encore peu bâties. Les enclos sont innombrables où les cloches de verre et les châssis abritent les légumes, chacun d'eux possède son réservoir dressé sur bâtis permettant d'arroser abondamment les cultures.

Maisons-Alfort est un des grands pourvoyeurs des halles en légumes, on y fait surtout les diverses variétés de laitues, la mâche, le cerfeuil, les céleris, la chicorée sauvage, l'asperge dite d'Argenteuil; jusqu'à la Marne, jusqu'à Créteil et dans la plaine au sud, ce ne sont que

jardins ou champs consacrés à ces plantes comestibles.

Par contre, l'industrie ne couvre guère le terroir de ses fumées, bien que Maisons-Alfort ait une des plus grandes fabriques d'alcool de France et se livre à la dénaturation du même produit. Une importante fonderie et aciérie, une fabrique de caoutchouc, la production des pâtes alimentaires, l'étirage des tubes en acier emploient un grand nombre d'ouvriers, sans donner un caractère manufacturier à la commune où de petites fabrications : procédés de billard, instruments de chirurgie, « dessous de bras », sont encore à signaler.

Par ses nouveaux quartiers, Maisons-Alfort tend à se fondre avec Créteil, bourg fort ancien, engainé lui-même dans des faubourgs gagnés sur des terrains allotis. Le Créteil primitif a d'antiques parchemins, puisque l'on signale une charte de l'an 900 avec le sceau de Charles le Simple par laquelle ce roi confirme des donations à l'église, dédiée à saint Christophe. L'édifice actuel est moins antique, il remonte, du moins le clocher, au douzième siècle, ce qui est fort vénérable encore. Cette haute tour, très vétuste, donne à Créteil un caractère archaïque s'harmonisant avec les logis de la grande rue

qui virent se succéder dans le bourg les équipages des évêques et des archevêques de Paris. Ces prélats possédaient ici un château où ils résidaient souvent. Le dernier hôte fut M^{sr} Darbois, la victime de la Commune. Depuis lors, le domaine alloti est devenu un hameau peuplé de petites villas.

De ce côté, où la haute berge de Marne constitue un aimable paysage, s'étend surtout Créteil; la route de Paris à Bâle qui constitue la voie maîtresse du bourg attire moins les constructeurs. Là fut érigé le monument rappelant le combat du Mont Mesly (30 novembre 1870) dans lequel tomba le général Ladreit de la Charrière. C'est une pyramide portant sur le piédestal, où sont gravés les numéros des régiments qui prirent part à cette fâcheuse affaire, le buste du général. Le Mont Mesly, déjà ensanglanté le 17 septembre, est un renflement dominant la Marne d'une trentaine de mètres et portant un plateau assez étendu d'où la vue embrasse un large horizon.

La situation de Créteil est charmante, le bourg couvre le sommet d'un coteau s'inclinant à la Marne en vue de la mer de toits qui emplit la boucle de Saint-Maur. Ces pentes elles-mêmes se couvrent de maisons qui ont refoulé les ma-

raîchers sur le plateau où leurs jardins sont plus nombreux encore qu'à Maisons-Alfort. Plus de cent de ces cultivateurs obtiennent pour les halles de Paris carottes, laitue, épinards et cerfeuil. Mais le principal produit est la chicorée sauvage ; de nombreux maraîchers la cultivent pour sa racine, qu'ils vendent à Montreuil, dont les carrières sont propices à la transformation en barbe de capucin.

Ces cultures s'étendent jusqu'à Bonneuil, petit centre qui eut la bonne fortune de demeurer village, mais que les tramways dont il est tête de ligne feront transformer en faubourg parisien. Ce sera même un centre industriel, car ces parages de la Marne ont été choisis dans la dernière période de la grande guerre pour l'installation d'un grand port militaire, principal organisme fluvial de la région parisienne, le plus considérable peut-être de tout notre réseau de voies navigables.

Sur près de deux kilomètres, depuis le pont qui conduit à la Varenne-Saint-Hilaire jusqu'à la première jonction du ruisseau de Morbras et de la Marne, la rivière vit sa berge de la rive gauche régularisée, des prairies ont été remblayées, tout un réseau de rails relié à la Grande Ceinture et au chemin de fer de Brie-Comte-Ro-

bert a été établi, rattaché à une très ample gare touchant à la station de Sucy-Bonneuil. De nombreuses grues électriques ou à vapeur roulant au bord du quai permirent le chargement et le déchargement rapide des bateaux que la Seine et la Marne amenaient de Rouen et du Havre. Tout une ville de baraques naquit aux abords. La guerre a pris fin au moment même où le port de Bonneuil atteignait toute son activité. Depuis lors le calme s'est fait, un parc a été constitué pour les grues réduites à l'inaction, ces engins groupés dressent mélancoliquement leurs bras. Cependant quelques grues restent en service, des bateaux viennent encore. D'ailleurs on projette de rendre la vie à ce vaste ensemble, Bonneuil doit devenir un des grands ports commerciaux de Paris, le mieux outillé, le mieux rattaché au réseau ferré, grâce à la Grande Ceinture qui fait communiquer toutes les lignes convergeant vers Paris.

Le ru de Morbras a été lui-même en partie transformé en bassin au point où il envoyait un bras rejoindre la Marne, il peut abriter un grand nombre de chalands, les terre-pleins appellent la construction d'usines. Hélas! elles détruiront ce qui reste de grâce à ces bords de Marne, à cette partie du ru de Morbras avivée par le flot

dérivé de la grande rivière et qui coule si gracieux sous la voûte des ormes et des aulnes.

La Marne descend, large et calme, entre des rives bordées de grands arbres, frémit sur un barrage et va achever la courbe d'une si étonnante régularité qui enserre la presque île de Saint-Maur. Plaine longtemps déserte, celle-ci a été divisée successivement, par l'allotissement des domaines, en centaines de rues. Chaque domaine devint un village : Port-Créteil, Parc Saint-Maur, la Varenne-Saint-Hilaire, la Pie, Adamville qui, peu à peu, se sont soudés en une seule agglomération constituant la plus vaste des villes de la banlieue de Paris, si elle n'est pas la plus peuplée. Ni Saint-Denis, ni Levallois-Perret, ni Boulogne, ne sont aussi étendues. Cependant la commune de Saint-Maur-des-Fossés, qui remplit la boucle, n'a pas 35.000 habitants ⁽¹⁾. Des tramways et le chemin de fer de Brie-Comte-Robert permettent de parcourir sans trop de fatigue la jeune cité qui remplit de ses villas, de ses maisonnettes, de ses terrains à bâtir, nombreux encore, cette presque île longue de près de cinq kilomètres et large de trois.

(1) 33.852 au recensement de 1911.

VI

LES BOUCLES DE LA MARNE

Port-Créteil. — A travers la boucle de Marne. — La commune de Saint-Maur-les-Fossés. — Histoire de la presqu'île. — La Pie. — Adamville. — La Varenne. — Saint-Maur. — Champigny et ses monuments. — Le Plant. — Palangis. — Joinville-le-Pont et son canal souterrain. — Nogent-sur-Marne. — L'île de Beauté. — Le Perreux. — Bry-sur-Marne. — Souvenirs de Daguerre. — Noisy-le-Grand : Frédégonde, Madame de Maintenon et l'impératrice Joséphine. — Villiers-sur-Marne. — La ville naissante du Plessis-Trévisé.

(*Carte de l'État-major* : feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000.)

Le Plessis-Trévisé, Avril.

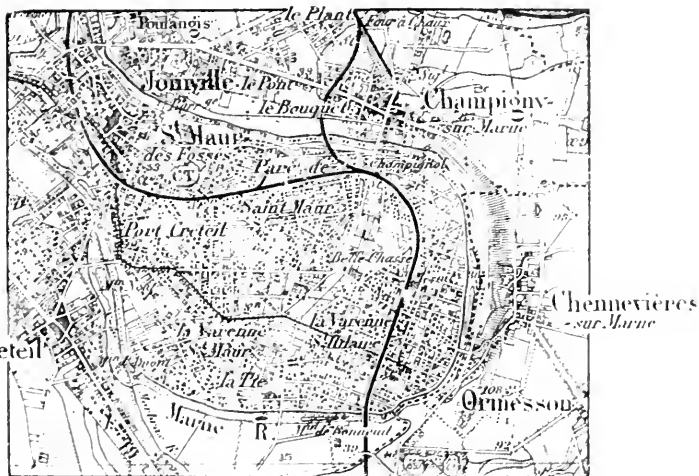
Port-Créteil, grâce à la Marne, à son port, aux lignes de tramways qui aboutissent à l'entrée du pont, est un des quartiers les plus vivants de cette grande commune de Saint-Maur, beaucoup trop vaste pour sa population. Par là se font les communications de Créteil, du métropolitain de Paris, de la gare de Saint-Maur avec les quartiers de la Pie, d'Adamville et de la Varenne.

Saint-Maur est en passe de devenir une ville unique grâce aux rails de tramways, mais avant que ce lien existât chaque quartier conservait le particularisme dû à sa formation même. Comme je l'ai dit déjà, les grands domaines qui se partageaient la presque île furent découpés par leurs propriétaires, et dotés de larges voies régulières se reliant tant bien que mal avec le lotissement voisin. Ainsi naquirent le Parc-Saint-Maur, la Varenne-Saint-Hilaire et Adamville, tous fort éloignés du primitif village de Saint-Maur isolé sur le plateau qui ferme la boucle.

Longtemps chaque quartier vécut à part; même, un moment, chacun d'eux demanda à constituer une commune particulière. On y a renoncé, la boucle, entièrement découpée par des boulevards, des avenues, des rues pour la plupart plantées d'arbres, est bien véritablement une ville, mais les jardins y couvrent plus de place encore que les constructions et celles-ci sont le plus souvent de fort modestes cottages. Si Saint-Maur-des-Fossés était bâti comme Montreuil ou Vincennes, il y aurait là 200.000 âmes.

Cette formation est récente; c'est vers le milieu du dix-neuvième siècle que commença le

dépècement des propriétés de la presqu'île, elles-mêmes démembrement des terres d'une abbaye fameuse et d'un château royal. Celui-ci possédait un superbe parc bordant la Marne au nord, jusqu'à la hauteur de Champigny. C'est la partie



de la commune appelée aujourd'hui le Parc-Saint-Maur, où la vie municipale s'est portée, délaissant l'ancien bourg.

Celui-ci subsiste, seule partie vraiment pittoresque de l'immense ville à demi insulaire. Ce fut un lieu illustre dans l'histoire. L'isthme, dans sa partie la plus étroite, n'a qu'un millier

de mètres de largeur, il est facile de le couper, ce que fait aujourd'hui, par un tunnel, le canal dit de Saint-Maur. Dans l'antiquité la boucle de Marne était donc une place d'armes naturelle, un lieu de refuge protégé par le grand méandre de plus de trois lieues de développement et qu'un fossé suffisait à protéger vers la jonction avec le territoire de Vincennes. La situation était d'autant plus forte que l'isthme est marqué par un renflement très prononcé, butte dont le sommet est à 18 mètres environ au-dessus de la Marne.

La boucle fut donc, de bonne heure, un refuge pour les populations, mais la Marne n'est ni assez large ni assez profonde pour contenir longtemps un agresseur, d'ailleurs de nombreuses îles facilitent le passage. aussi l'histoire rapporte-t-elle deux grands drames dont la presque-île fut le théâtre. César avait fait d'elle un abri pour les légions en fermant l'accès par un mur et des fossés. Lors de la fameuse insurrection des Bagaudes, c'est-à-dire des paysans gaulois sous Dioclétien, un grand nombre des révoltés, battus par Maximien-Hercule, en 286, se retirèrent dans la péninsule et tentèrent d'y résister, mais les légions impériales parvinrent à forcer les passages. Tous les Bagaudes furent

exterminés. Le fossé de l'isthme et les ouvrages qu'il couvrait s'appela longtemps le château des Bagaudes.

Près de deux siècles plus tard, en 451, des populations fuyant devant les Huns choisirent le même asile. Les Barbares pénétrant à leur tour dans la boucle les massacrerent. Ce drame suscita la pitié générale. Un diacre de Paris, Blidegésile, voulut perpétuer la mémoire des victimes en créant un monastère à l'entrée de la péninsule ; le roi Clovis II, pour s'associer à l'œuvre, donna tout le territoire entouré par la Marne et fermé par les fossés de César. L'abbaye prit le nom de Saint-Pierre-les-Fossés qu'elle perdit lorsque les moines de Saint-Maur-de-Glanfeuil en Anjou (1), fuyant devant les Normands, vinrent se réfugier sur la Marne, en apportant le corps de leur saint patron. Quand les Bénédictins retournèrent vers la Loire ils laissèrent à l'abbaye de Saint-Pierre une partie des pieuses reliques dont la réputation fut telle que le monastère prit et garda le nom de Saint-Maur que porte encore aujourd'hui la commune. Les miracles opérés devant la chässe firent

(1) Sur l'abbaye angevine de Saint-Maur-de-Glanfeuil, voir le 56^e volume du *Voyage en France*.

naître un pèlerinage longtemps fameux : Notre-Dame des Miracles, qui a survécu à la destruction de l'abbaye ; l'église paroissiale en est désormais le but, mais les foules font défaut.

Un des abbés, Jean du Belloy, fit bâtir près des bâtiments claustraux un palais d'une grande magnificence qui devint par la suite résidence royale et dans lequel il eut pour hôte Rabelais, son protégé. On sait que le deuxième livre du *Pantagruel* est signé François Rabelais, docteur en médecine et caloyer des isles d'Hyères. On a voulu y voir une allusion à la position presque insulaire de Saint-Maur. Mais Hyères ne serait-il pas là pour la rivière d'Yères si voisine, qui possédait aussi des îles et un couvent (1) ?

Des souverains, le palais et le parc de Saint-Maur passèrent à la famille de Condé qui les possédait à la Révolution. L'abbaye subsistait encore, tout le reste de la presqu'île lui appartenait ; c'était une des plus riches de France, le revenu, de 20.000 livres par an, était attribué à l'archevêché de Paris. Détruite par le grand cataclysme, comme le palais des Condé, il en reste d'insignifiants débris dans une propriété particulière.

(1) Sur l'abbaye d'Yères, voir le chapitre III.

Le village a survécu, il détonne par ses rues étroites et déclives, ses antiques logis au milieu de la ville nouvelle. Son aspect vieillot est d'un charme mélancolique. Au sommet du coteau l'église conserve sa physionomie primitive. Le clocher du douzième siècle a été restauré avec goût, mais le corps de l'édifice n'a d'intéressant que le chœur, œuvre du treizième siècle.

Saint-Maur, probablement l'abbaye même, a vu, dit-on, naître le théâtre français, les Confrères de la Passion y donnèrent leurs premières représentations de 1398 à 1404 avant d'être autorisés à jouer à Paris.

Tels sont, avec le traité dit de Saint-Maur imposé à Louis XI par les barons révoltés, les principaux événements dont fut le théâtre l'humble village qui devait devenir le noyau d'une ville énorme par l'étendue. Les révolutionnaires ne voulurent pas d'un nom rappelant tant de souvenirs. Jouant sur le mot Maur (Mort) ils appelèrent le lieu Vivant-sur-Marne ! Mais Saint-Maur-des-Fossés a prévalu.

Faut-il décrire les diverses parties de cette vaste commune ? Je devrais sans cesse me répéter. L'extrait de la carte joint à ces lignes fait assez comprendre ce qu'est maintenant la presque-île, la régularité de ses quartiers aux ave-

nues tracées au cordeau, parfois luxueux au Parc-Saint-Maur, très modeste à Adamville, à la Pie et à la Varenne-Saint-Hilaire. Partout des petites constructions aux toits rouges alternant avec les terrains à bâtir. Parfois une maison à quatre ou cinq étages surgit et étonne.

Le Port-Créteil a conservé quelques parcs ; Adamville doit son nom à un propriétaire, M. Adam, qui fit raser le bois Guimier pour l'allo-tir, le quartier n'a guère que des parterres exigus. Plus modeste encore est la Pie que prolonge, vers le chemin de fer de Brie-Comte-Robert, un quartier qui s'appela un moment les Mûriers-Prosperité que l'on trouve sur des cartes des environs de Paris. La Varenne-Saint-Hilaire, peuplé depuis plus longtemps, a dû au chemin de fer qui y possède une gare un aspect presque citadin. Bellechasse ne survit que par un nom de boulevard. Le Parc-Saint-Maur possède l'hôtel de ville, une église, des squares bien tenus. Près de la Marne est l'observatoire national popularisé par les bulletins météorologiques fournissant chaque jour des indications relevées sur les instruments répartis dans le parc.

Le chemin de fer de la Grande-Ceinture vient un instant se fusionner avec la ligne de l'Est, il l'atteint dans une station appelée Champigny,

du nom de la commune voisine. La gare, autrefois isolée, est maintenant entourée de rues formant entre la voie ferrée et la Marne le quartier de Champignol, nom porté jadis par un hameau de bateliers.

La Marne est ici fort belle ; large, semée d'îles couvertes de grands arbres, bordée sur sa rive gauche par la haute terrasse verdoyante qui porte, à 70 mètres au-dessus des flots, le plateau de Brie, elle anime une suite de sites heureux. Au pied de la colline, Champigny, jadis modeste village, grandit chaque année. Une partie de ses quartiers, composés de villas aux beaux jardins, revêt les pentes jusqu'au plateau.

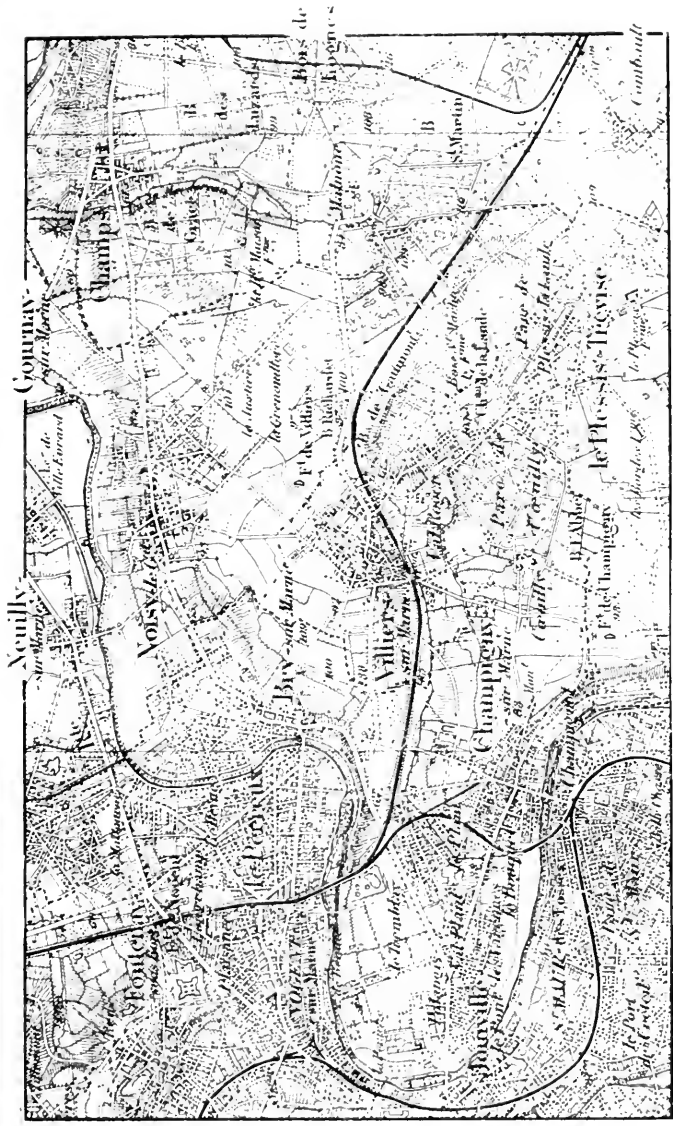
Champigny s'est formé au long de la route de Tournan qui constitue la rue principale du bourg. Un hôtel de ville moderne, flanqué d'un petit beffroi, l'église, œuvre assez intéressante du treizième siècle, sont les seuls monuments du bourg lui-même. Mais ce n'est pas pour eux que Champigny est visité, un pèlerinage patriotique très fréquenté a lieu chaque année sur le plateau où a été établi un ossuaire réunissant les restes des Français et des Allemands tombés pendant les batailles des 30 novembre et 2 décembre 1870. La première, très sanglante déjà,

avait vu l'armée du général Ducrot franchir la Marne, enlevant Champigny et les pentes jusqu'à Villiers. Mais notre élan fut brisé par la résistance de l'ennemi retranché derrière les murs du parc de Cœuilly, renforcés par des retranchements. Un moment nous dûmes évacuer le terrain conquis qu'un nouvel assaut nous restituait, mais Cœuilly restait à l'ennemi.

Le 2 décembre, un retour offensif des Allemands en masses nombreuses nous ramena vers la Marne, il fallut un nouvel effort pour les refouler une fois encore dans leurs lignes ; mais notre situation restait précaire, une seconde tentative de l'adversaire demeuré maître des hauteurs pouvait acculer l'armée à la Marne. La retraite fut ordonnée, elle s'effectua le 3, sans entraves.

Les pertes avaient été lourdes, deux généraux : Guyot et Ladreit de La Charrière, les colonels de Grancey, de la Monneraye, Guyot et Franchetti étaient parmi les morts. Une plaque indique l'endroit où tomba M. de Grancey à la tête des mobiles de la Côte-d'Or. Un monument particulier élevé sur le plateau est érigé à la mémoire de ce régiment.

L'ossuaire est à l'issue de Champigny, vers Cœuilly. C'est une crypte à demi circulaire dont



la galerie est revêtue de plaques de marbre noir portant les numéros des régiments qui participèrent à la lutte. Les ossements de 3.500 Français et de 800 Allemands y sont réunis. Deux noms seulement pour les corps qui purent être identifiés : le sergent français Albert Guinet, le général ennemi von Rieder.

Une terrasse, encadrant des dalles de verre qui éclairent la crypte, porte une pyramide tronquée, d'un style très sobre, entourée d'arbustes verts. Au pied de ce monument, chaque année, viennent les vétérans de 1870 incliner leurs drapeaux et déposer des palmes.

Dans les années qui suivirent les batailles, Champigny et Villiers furent choisis comme sites de deux des forts du nouveau camp retranché. Le fort de Champigny est à peu de distance du bourg, un kilomètre à peine, mais plus près encore de Chennevières, sur le territoire de cette commune de Seine-et-Oise dont le village est bâti dans une situation superbe au bord de la terrasse de Brie, d'où une route descend au pont de la Varenne, sur la Marne. Chennevières, demeuré village en face de ses voisins si prodigieusement agrandis et transformés, se groupe autour d'une remarquable église dont les parties les plus anciennes sont du

treizième siècle. Des abords la vue est immense sur la vallée de la Marne et Paris. Là s'ouvre la majestueuse avenue du château d'Ormesson (1).

Quand Champigny entra dans l'histoire par les deux batailles de 1870, on y comptait moins de 2.500 habitants; en 1911, le recensement en relevait 10.420 et le nombre dut être bien accru les années suivantes. Cet accroissement ici encore est dû à l'allotissement de grands domaines : le Plant, situé à l'endroit où le chemin de fer de Grande Ceinture se sépare de la ligne de Belfort, le Bouquet et le Val-Plant, entre la route de Joinville et la Marne. Les lignes ferrées de Belfort, de Brie-Comte-Robert, de la Ceinture, deux tramways pour Paris ont accéléré la transformation du village en cité populeuse. On eût assisté à la même métamorphose que dans la boucle de Saint-Maur par la formation d'une ville remplissant toute la boucle de Marne de Champigny, si une vaste partie de la presqu'île n'avait été utilisée pour le nouveau champ de courses du Tremblay, établi sur le domaine de ce nom. Mais le Plant et Val-Plant couvrent un grand territoire; sur la commune de Joinville, le domaine de Polangis est, lui aussi, devenu

(1) Voir page 58.

ville au tracé américain; plus au nord, s'allotit le lieu-dit la Péniche, en face de Nogent-sur-Marne.

Il ne faut chercher dans ces érections ni pittoresque, ni monuments, ce ne sont encore que petites habitations bien modestes habitées par d'humbles rentiers ou des employés parisiens. L'industrie ne s'est pas portée de ce côté et l'on ne rencontre de quartier ayant un peu physionomie citadine qu'après avoir traversé la Marne pour pénétrer dans Joinville, qui se confond avec Saint-Maur-les-Fossés.

Joinville-le-Pont était jadis un hameau de Saint-Maur, la Branche-Saint-Maur, qui se détacha de sa voisine pendant la Révolution pour devenir commune. Au milieu du dix-neuvième siècle encore on y comptait à peine 800 habitants. Le nombre a décuplé ⁽¹⁾ par le lotissement des terrains de la rive gauche de la Marne qui fit créer les quartiers de Polangis et de la villa Palissy, même l'île de Polangis s'est remplie de maisons. Là encore on chercherait en vain aspect monumental ou détail vivant. C'est le village banlieue dans toute sa banalité. Quand l'été est venu, remplissant les rues de verdure

(1) 8.349 habitants en 1911.

et les jardinets de fleurs, l'ensemble est moins monotone.

La grande curiosité de Joinville est le canal Saint-Maur qui coupe la racine de la péninsule à l'endroit où furent les fossés de César. Cette coupure est longue de 1.115 mètres, mais 600 mètres sont en tunnel avec chemin de halage permettant de se rendre de l'un à l'autre versant en suivant la voie navigable. Le canal évite aux bateaux un parcours de 13 kilomètres. A son débouché aval un port très fréquenté a fait naître des usines qui embrument un peu ce paysage, jadis si tranquille.

A travers Joinville, la grande rue se dirige vers le bois de Vincennes en bordant la redoute de la Faisanderie où est installée l'école militaire de gymnastique ⁽¹⁾ et atteint le territoire de Nogent-sur-Marne. On pénètre dans la ville au carrefour de Beauté par la large et belle avenue de Joinville, bordée de villas charmantes, quelques-unes ayant aspect de château, celles de droite ont des jardins sur les pentes dominant la Marne. l'île de Beauté, un vaste et riant paysage.

Le titre de ville ne messied pas à Nogent,

(1) Pages 176 et suivantes.

dans presque toutes ses parties elle offre un caractère citadin. Vers 1850 ce n'était qu'un village, chef-lieu d'une commune de 2.000 âmes à peine. Il est devenu cité de 14.000 âmes qui ne saurait guère se développer maintenant. Ses écarts : le Perreux, Plaisance, s'en sont détachés pour devenir communes autonomes. Le territoire actuel, entre le bois de Vincennes, la Marne et le chemin de fer de Mulhouse est entièrement bâti. L'accroissement de population ne se produira que par la construction de maisons à six ou sept étages, comme il s'en élève déjà aux abords des gares, et remplaçant les maisons de campagne dont plusieurs remontaient au dix-huitième siècle. Dès cette époque Nogent était recherché pour villégiature. Antoine Watteau y séjournait quand il mourut en 1721. Le peintre des fêtes galantes, dont le souvenir est conservé par un buste relégué au fond d'une petite place obscure voisine de l'église, fut sans doute attiré par la splendeur du paysage plus gracieux alors qu'aujourd'hui car c'était une solitude rustique. La terrasse portant le village offrait une vue merveilleuse à laquelle peut-être Nogent dut son surnom de Beauté, toujours porté par une longue île où les Parisiens se rendent en foule. Aujourd'hui encore le panorama, malgré l'étendue gran-

dissante des toits rouges qui font de toute la contrée une gigantesque cité, est fort beau. Le chemin de fer de Mulhouse enjambe la vallée sur un remarquable viaduc de trente-quatre arches dont quatre de magnifiques proportions, hautes de 50 mètres, s'élèvent au-dessus de la rivière. Cette œuvre du génie moderne donne une grandeur nouvelle au tableau.

Nogent n'a guère d'autre monument, elle a gardé cependant sa vieille église du douzième siècle peu à peu modifiée et conservant un porche ogival très fouillé, flanqué d'un clocher roman que le treizième siècle surmonta d'une flèche en pierre. Les Parisiens y viennent peu pour la ville même, ils sont attirés par la Marne aux rives ombreuses, les îles verdoyantes, le canotage et la pêche.

Le chemin de fer sépare Nogent de son ancien faubourg du Perreux qui remplit un coude de la Marne de ses avenues plantées d'arbres et bordées d'habitations coquettes entre lesquelles se dressent, plus nombreuses chaque jour, les grandes maisons à étages. C'est encore le produit d'un allotissement, le territoire était en grande partie occupé par un beau domaine que les géomètres et les architectes ont découpé en damier. Rapidement peuplé, le Perreux vou-

lut posséder sa propre vie administrative. Il a été constitué en commune distincte en 1887 et s'est doté d'un hôtel de ville monumental et d'une église. La population a dépassé celle de Nogent, on y compte plus de 16.000 habitants (1).

La Marne sépare le Perreux de Bry, commune restée longtemps rustique mais dont le territoire, dans un coude de la rivière, fut à son tour découpé par des avenues et des rues jusqu'aux limites de Noisy-le-Grand, c'est-à-dire de Seine-et-Oise. Le village primitif ne s'est guère modifié, il conserve son caractère d'autrefois ayant, au centre, le château, entouré jadis d'un parc maintenant alloti. L'église est un édifice fort simple portant sur la façade une plaque de marbre en l'honneur des officiers et des soldats tombés sur le territoire de Bry pendant les batailles de Champigny. Le modeste temple renferme une curiosité, une peinture en trompe-l'œil due à Daguerre qui mit au point l'invention de la photographie due à Niepce. Lorsqu'on est placé dans l'angle nécessaire on croit distinguer, derrière le maître-autel, l'intérieur d'une vaste église gothique. Daguerre possédait à Bry une

(1) 15.971 au recensement de 1911 et ce nombre s'est fort accru.

propriété, il y mourut en 1851, un monument recouvre sa tombe au cimetière, son buste orne une place à l'entrée du pont de Marne.

Bry possède une importante manufacture pour le blanchiment et la teinture des tresses de chapeaux de paille dont la présence paraît assez surprenante loin des grands centres de fabrication de cette coiffure : Caussade, Nancy, Épinal, Lyon, si l'on ne savait que Paris occupe également un rang important dans cette industrie. A cela se borne l'activité de Bry dont la population d'origine, et non des habitants des nouveaux quartiers, se livre à la culture maraîchère et fruitière. Il y a là de luxuriants vergers de cerisiers et de pruniers reine-Claude et mirabelles. Une variété de reine-Claude a même pris le nom du village, c'est la *Bonne de Bry*. Entre ces vergers la terre produit en abondance asperges, petits pois, choux de Bruxelles pour Paris.

Au milieu de ces riches cultures sont les monuments commémoratifs des combats de novembre et décembre 1870 ; on y monte par une rue qui porte le nom d'un des régiments engagés : le 136^e de ligne, et bordée par le château qu'habita Daguerre. Deux tombes souvent ornées de couronnes, celle du comte de P..., ancien officier des grenadiers garde de Sardaigne,

capitaine au 4^e zouaves, engagé volontaire, et celle du commandant Franchetti, bordent le raide chemin qui continue la rue. Sur la croupe culminante, entre les vergers, est la sépulture des autres victimes de ces luttes. De ce point la vue est superbe sur la vallée de la Marne, franchie par le viaduc de Nogent, la belle ligne des hauteurs de Romainville et le plateau d'Avron aux tragiques souvenirs.

Parmi les troupes engagées le 30 novembre, le 4^e zouaves fut le régiment le plus éprouvé. Une plaque apposée contre la maison de Daguerre rappelle que ce corps poursuivit l'ennemi jusqu'aux fossés infranchissables du parc de Cœuilly et qu'il eut 6 officiers et 170 zouaves tués, 380 zouaves grièvement blessés ; le colonel Fournès eut deux chevaux tués sous lui.

La route de Lagny, qui forme la grande rue de Bry, va traverser Noisy-le-Grand, village de Seine-et-Oise entouré par de superbes plantations d'arbres fruitiers et dont l'église, bien défigurée, conserve un beau clocher roman. Malgré l'éloignement relatif des gares et des tramways, Noisy est, ainsi que ses voisins, flanqué par une ville régulière où les petites habitations commencent à border les avenues. Des abords de

ce quartier, comme de ceux du vieux village, la vue s'étend au loin, sur les villes neuves des bords de la Marne, celles qui remplissent la plaine jusqu'au plateau d'Avron, les hauteurs du Raincy et de Montfermeil, elles-mêmes couvertes de maisons et les collines de Paris. Il est peu de plus larges panoramas autour de la capitale.

Noisy a sa place dans l'histoire. Frédégonde, dont la tragique mémoire plane sur Chelles⁽¹⁾, y fit assassiner Clovis, fils du roi Chilpéric son mari. Le nouveau Noisy occupe le site du parc qui entourait un château, Villeflix, où résida M^{me} de Maintenon, où Joséphine Tascher de la Pagerie, qui devait devenir l'impératrice, épousa Alexandre de Beauharnais.

Au sud de Noisy, une croupe est couverte de cultures maraîchères et de vergers éblouissants au printemps. Les premiers abondent, formant parfois des plantations très étendues. Elles entourent la lourde masse du fort de Villiers-sur-Marne qu'assiégeront bientôt les constructions neuves de ce bourg, grandissant par des voies régulièrement tracées. Villiers borde le chemin de fer de Mulhouse sur lequel il possède une

(1) Page 154.

gare animée. De l'autre côté de la voie, de grands domaines boisés ont été acquis par la spéculation et découpés par des avenues. C'est l'emplacement d'une très populeuse cité, car, de la gare au Plessis-Trévisé, cet embryon de ville n'a pas moins de 4 kilomètres de longueur sur une largeur presque égale. Le Val-Roger, le parc de Cœuilly, qui eut un si grand rôle dans les batailles de Champigny, les environs du beau château de la Lande, le parc du Plessis sont devenus autant de quartiers de la cité future, quartiers pittoresques par la dissémination des petits logis sous les grands arbres, on dirait autant d'ermitages.

Le Plessis-Trévisé n'était qu'un hameau de la Queue-en-Brie, il s'en est détaché pour constituer une commune qui escompte un bel avenir; malgré l'étendue du plan il n'y a pas encore un millier d'habitants.

VII

A TRAVERS QUATRE LIEUES DE MAISONS

L'agglomération des bords de Marne. — Comment elle s'est formée. — Vieux villages et villes neuves. — Autour du fort de Nogent. — La Maltournée. — Neuilly-Plaisance. — Le plateau d'Avron. — Neuilly-sur-Marne. — La barbe de capucin. — Ville-Evrard et la Maison-Blanche. — Le château de Champs. — Rosny-sous-Bois. — Dans les jardins maraîchers. — Villemonble et le Raincy. — Pavillons-sous-Bois et Gargan.

(*Carte de l'État-major* : feuille spéciale d.s environs de Paris au 1/800000.)

Aulnay-sous-Bois. Avril.

Le territoire au nord de la Marne, entre Nogent et Chelles, jusqu'aux collines que revêtait jadis la forêt de Bondy, appartient à trois départements, Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, mais on suit difficilement les limites sur les cartes. Plaine, dépressions, coteaux, tout se couvre uniformément de villes nouvelles créées par le morcellement des grands domaines ou l'acquisition des terres maraîchères. Partout, de vastes étendues de toits rouges se prolongent

d'année en année, gagnant sur les vergers et les cultures. On peut prévoir le moment où tout ce pays ne sera plus qu'une mer de petites maisons. Déjà de la Varenne-Saint-Hilaire, dans la boucle de Marne, à Pavillons-sous-Bois, qui borde le chemin de fer de Paris à Soissons, on peut, sur la carte, tracer une ligne droite qui sans cesse parcourt des cités nouvelles sans jamais pénétrer dans une campagne libre. Et il y a là 17 kilomètres. La ligne traverserait la boucle de Saint-Maur, Champigny, le Plant, le Perreux, Neuilly-Plaisance, Avron, Villemonble, le Raincy, Gargan et Pavillons. C'est davantage que Paris dans sa plus grande dimension. Cette immense bande citadine se développe sur une largeur atteignant souvent une lieue, n'ayant pas moins de 2.000 mètres dans sa partie la plus rétrécie, vers Neuilly-Plaisance ou Avron. Les communes soudées ont ensemble une population de 130.000 habitants et leurs limites pourraient en renfermer un million (1).

La grandeur démesurée de cette ville nou-

(1) Dans la Seine : Bry-sur-Marne, 2.919 ; Champigny, 10.426 ; Nogent-sur-Marne, 14.051 ; le Perreux, 15.971 ; Saint-Maur-les-Fossés, 33.852 ; Joinville-le-Pont, 8.349 ; Villemonble, 8.959 ; Pavillons-sous-Bois, 5.389. Dans Seine-et-Oise : Clichy-sous-Bois, 1.434 ; Livry, 8.872 ; Neuilly-Plaisance, 7.014 ; le Raincy, 9.368.

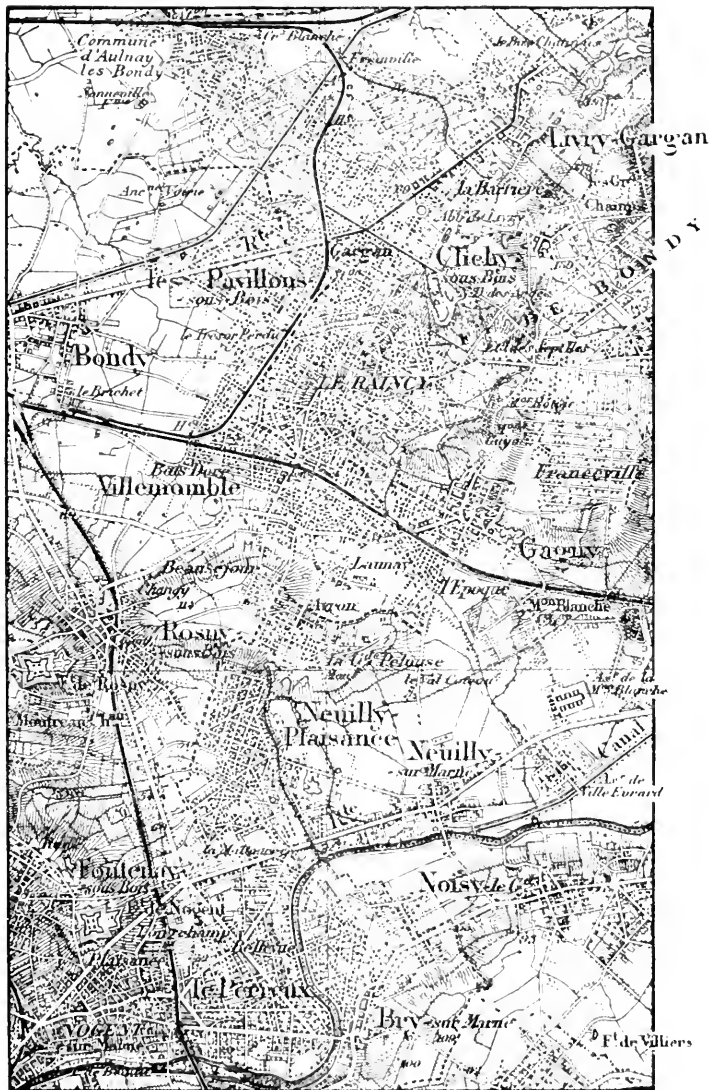
velle dont chaque quartier, une fois constitué, a voulu posséder son autonomie communale, serait le seul intérêt présenté par elle. Sauf le Raincy, aucune de ses parties n'a de physionomie propre. Qui a vu Adamville et la Varenne-Saint-Hilaire a vu toutes ces nouvelles venues où rien ne retient l'attention. Cependant le site d'Avron, coteau escarpé dominant d'immenses horizons, enlève au damier d'avenues qui le découpe un peu de sa vulgarité. A l'extrémité de chaque voie, on a des échappées superbes.

Quelques-unes de ces communes gardent au milieu de leur enveloppe de petites habitations entourées d'un jardinet, noyau du village primitif, demeuré parfois très rustique avec ses fermes, ses vacheries, ses basses-cours. Mais le nombre des habitants vivant de la culture est singulièrement réduit, les allotissements ont fait disparaître bien des champs maraîchers, et le nombre en diminue toujours d'année en année. Cependant autour de Bobigny, de Bondy, de Rosny, s'étendent de larges espaces consacrés à la production légumière.

Les bords mêmes de la Marne ont été moins défigurés. La création des grands asiles d'aliénés de Ville-Évrard et de la Maison-Blanche a

sans doute éloigné les spéculateurs. Mais, en Seine-et-Marne, Chelles est précédé d'une cité nouvelle comme, sur l'autre rive, Gournay.

Cette partie de la vallée voit son développement facilité par le tramway conduisant aux deux asiles et à la limite du département en face de Gournay et qui suit la route nationale de Vitry-le-François. Cette chaussée, traversant une partie de Nogent-sur-Marne nommée Plaisance, s'élève au flanc du coteau couronné par le fort et dominant superbement le paysage. Cette croupe atteint 112 mètres d'altitude, et la Marne est à 32 mètres : c'est dire le commandement de la forteresse, qui élève bien au-dessus du sol ses hauts talus verdoyants et les toits de sa caserne où sont logés, comme au fort de Rosny, les zouaves de la garnison de Paris. Les servitudes militaires ont fait maintenir un espace libre, consacré à la culture des légumes et des arbres fruitiers disposés en rangées admirablement tenues. Ce n'est qu'une étroite bande ; au delà s'étend, sans fin, la nappe des maisons grises aux toits rouges de Neuilly-Plaisance, de Rosny et d'Avron. Les étages successifs des coteaux, la végétation qui couvre les pentes donnent au tableau beaucoup de grandeur, mais les parois d'un blanc verdâtre des vastes carrières



d'Avron et de Montfermeil sont comme une lèpre que rien ne vient atténuer.

Au delà du Perreux un moment longé, un carrefour de routes et de rues où les habitations sont encore espacées est très vivant, grâce à la jonction de lignes de tramways dont une traverse tout Neuilly-Plaisance pour aboutir à Rosny-sous-Bois. L'endroit se nomme la Maltournée. Par là ont lieu les communications de la nouvelle ville avec Nogent-sur-Marne, d'où les tramways continuent vers Paris à travers le bois de Vincennes.

Neuilly-Plaisance est une très populeuse commune de Seine-et-Oise, détachée en 1892 de Neuilly-sur-Marne; elle comptait dès lors plus de 4.000 habitants dans les voies régulières plantées d'arbres d'où peu à peu disparaissent les jardinets. La ville, dont l'église neuve est déjà délabrée, finit à l'ouest, exactement à la limite de la Seine et de Seine-et-Oise; à l'est, elle est délimitée par le petit chemin de fer qui conduit à la Marne le produit des carrières d'Avron; au nord, les avenues où sont quelques villas assez élégantes aboutissent au raide escarpement portant le plateau d'Avron. Celui-ci appartient en partie à la commune; il est, lui aussi, découpé par les rues d'une ville naissante.

Trois lotissements ont fait naître autant de quartiers : la Grande Pelouse à la pointe du côté de la Marne, le bois d'Avrou et, à l'ouest, Beau-séjour, le plus rustique, qui dépend de Villemonble et du département de la Seine. On parvient au sommet par le tranquille chemin des Fauvettes.

En 1870, le plateau était couvert de bois, parsemé de rares maisons disposées sans ordre, creusé de carrières de plâtre. Il formait au-dessus de la Marne une sorte de bastion avancé que l'on voulut fortifier à la veille de la bataille de Champigny. Des batteries, dont aucune trace ne subsiste, en couvrirent le rebord, mais elles ne jouèrent aucun rôle dans la lutte et, plus tard, écrasées par l'artillerie allemande, durent être abandonnées dans la nuit du 28 au 29 décembre. La retraite causa dans Paris une impression désastreuse et accrut l'impopularité du gouverneur. Il semble bien que le général Trochu ait fait montre d'imprévoyance en n'organisant pas solidement le plateau où les défenses furent par trop sommaires, où les troupes restaient sans abri, alors que les carrières profondes auraient pu recevoir une forte garnison. Une division s'y installa même un peu avant le repli et y bivouaqua.

Rien ne rappelle ces tristes événements, sinon le monument élevé à l'extrémité de la Grande Pelouse. Les rues tracées à l'emplacement d'un bois, à travers les jardins maraîchers, restées très rustiques, solitaires et bordées de maisonnettes, ont effacé tout vestige des tranchées. Un pèlerinage au plateau d'Avron n'évoque guère le drame douloureux dont il fut le théâtre.

Des sentiers contournant les grandes carrières de plâtre qui font une si large blessure au flanc du coteau amènent à Neuilly-sur-Marne, jadis centre communal pour tout ce territoire, mais décapité au profit du grandissant Neuilly-Plaisance. Si quelques maisonnettes à allure de villas se sont édifiées aux abords, Neuilly demeure un vieux bourg campagnard dont l'église révèle l'antiquité par son curieux portail en ogive surbaissée, entourée d'ornements en zigzags de caractère roman. L'édifice, de la fin du onzième siècle, fut construit par Foulques, dit de Neuilly, curé du lieu ; ce prêtre s'était acquis une telle renommée que le pape Innocent III le chargea de prêcher la quatrième croisade, qui devait aboutir à la prise de Constantinople et à la création de l'éphémère empire franc d'Orient. Foulques mourut à Neuilly en 1201 et fut enterré dans son église.

Les champs qui entourent le bourg et remplissent la plaine jusqu'à la base d'Avron sont couverts de cultures maraîchères très productives. Comme ses voisins des deux rives de la Marne, Neuilly fait la pomme de terre hâtive, principalement les variétés *Royale Kidney* et *boulangère* fort recherchées aux halles de Paris. Mais la spécialité du lieu, c'est la chicorée cultivée pour sa racine, dont les forceurs de Montreuil obtiennent, par l'étiolage en cave, la barbe de capucin. M. Baltet, dans son grand ouvrage sur l'horticulture, dit que les quarante-cinq principaux cultivateurs de Neuilly n'emploient pas moins de 1.200 kilos de graine de chicorée. C'est dire l'importance de cette récolte. Les champs de Neuilly fournissent aussi à Paris les choux-fleurs et les choux de Bruxelles, qui couvrent de si grands espaces dans toute cette zone.

La production fruitière n'est guère représentée que par les admirables jardins de l'asile d'aliénés de Ville-Évrard qui précèdent les vastes constructions de cet asile, ancien château seigneurial dont subsiste le colombier. Le département de la Seine y entretient 1.100 malades. Ville-Évrard avoisine un second établissement, installé de l'autre côté de la route et emprun-

tant le nom d'un château situé près de Gagny, la Maison-Blanche. Les deux asiles sont reliés par le tramway venu de Nogent. La Maison-Blanche, d'où se détache un court embranchement pour Gournay et les abords de Chelles, se compose de nombreux pavillons assez rians à l'œil, grâce à leurs assises alternées de briques blanches et de briques rouges, reliés entre eux par des galeries vitrées.

Les asiles sont à l'entrée de la vaste plaine humide de Chelles, drainée par un large ruisseau dit rivière des Dames et le ru des Pissottes qui devient chenal régulier sous le nom de canal du Chesnay. Deux autres canaux encadrent la route jusqu'à Chelles. Ces rubans d'eau, le canal latéral à la Marne dit de Chelles, la rivière, constituent un carrefour aquatique curieux. Sur la rive opposée de la Marne, franchie par un pont, s'étend Gournay-sur-Marne, menu village que commencent à étendre quelques petits logis de plaisance.

Gournay avoisine Champs, qui lui-même confine à Noisiel (1). De belles collines verdoyantes donnent beaucoup de grâce à ces rives de Marne où le château de Champs, qui fut un

(1) Chapitre IV.

des séjours favoris de M^{me} de Pompadour, œuvre exquise que la Révolution devait réduire à l'état de lamentable ruine, a été relevé de nos jours par le possesseur d'une grande fortune qui a restitué Champs dans sa splendeur et son élégance primitives. Le parc a été reconstitué lui aussi; l'ensemble est un des joyaux de la banlieue parisienne.

Revenons à la Maltournée par le tramway qui s'arrête exactement à la limite de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise, sans pénétrer sur le territoire de Chelles, laissant le cœur de la petite ville à plus de deux kilomètres, à l'extrémité d'une superbe avenue de tilleuls soigneusement taillés. Il faut changer de voiture à la Maison-Blanche d'où part le convoi direct pour Paris. A la Maltournée, une autre ligne conduit à Rosny-sous-Bois où l'on rejoint le tramway de Villemonble. En somme, cette banlieue est bien desservie, les intervalles entre les deux chemins de fer de Mulhouse et de Strasbourg étant sillonnés par les rails des lignes électriques.

Neuilly-Plaisance est rapidement traversé dans sa partie orientale, on atteint bientôt Rosny en suivant un chemin que les maisons transforment en rue aboutissant au quartier de pavillons dont

s'accroît le village jusqu'à la vaste gare que des maisons à cinq étages commencent à entourer. Et c'est un singulier contraste, ces hautes constructions avoisinant un bourg où la plupart des rues sont bordées de fermes ou d'habitations de maraîchers. Par les portes entr'ouvertes des cours, on aperçoit les grands paniers à légumes, les vastes chars à bancs qui transporteront les denrées aux halles. Rosny couvre de ses vergers et de ses champs légumiers les premières pentes du plateau d'Avron et la plaine étendue vers Bondy. Aux flancs de la raide colline portant le fort de Rosny, commence le singulier dédale de murs revêtus de plâtre contre lesquels les pêchers dits de Montreuil sont fixés.

La route du Raincy traverse ces riches cultures et les vergers qui font aux pentes du plateau d'Avron une superbe parure au printemps. Cerisiers et cassis sont innombrables; de grands rectangles sont des champs d'oseille, de salsifis ou de pois, alternant souvent avec des cultures de fleurs, notamment la giroflée et la pivoine. Des tas de trognons de choux révèlent que, tout autour du plateau, le chou de Bruxelles est produit en quantités énormes. Voici même des carrés de thym. Tous ces champs sont fumés à l'aide des gadoues de Paris révélées au soleil

par le scintillement des éclats de verre et de poterie.

Ces étendues cultivées se réduisent de jour en jour par l'expansion du grand centre de villégiature que constituent les deux communes de Villemonble et du Raincy, si intimement soudées bien qu'elles appartiennent à deux départements différents. Villemonble est au sud de la voie ferrée; le Raincy, au nord; encore certaines parties de rues de ce côté sont-elles de Villemonble, et ce dernier centre se continue par Gagny, comme le Raincy se poursuit par Pavillons-sous-Bois et Livry-en-Aulnaye. Il y a là une agglomération de près de 50.000 âmes pour qui la gare du Raincy est le centre d'attraction (1).

Villemonble est un vieux village que le chemin de fer et les tramways ont fait accroître. Il garde peu de vestige de son passé, rien n'y retient l'attention. L'église est une navrante bicoque; la mairie, une villa élégante donnée à la commune par un de ses habitants, M. Detouche, qui se plut à doter et embellir le lieu.

Si considérable qu'ait été le développement de Villemonble, il ne saurait se comparer à celui du

(1) Villemonble, 8.959; Gagny, 5.920; le Raincy, 9.368; Pavillons-sous-Bois, 5.389; Livry, 8.872; Aulnay-sous-Bois, 7.141.

Raincy. Villemonble avait 600 habitants au milieu du dix-neuvième siècle, le Raincy en comptait 60 à peine, dans un hameau occupant un coin du domaine saccagé de la famille d'Orléans. Aujourd'hui, le Raincy est une véritable ville, coquette, ayant en quelques parties une allure de grande cité ; il est devenu chef-lieu d'un canton populeux composé de communes qui se partageaient le petit pays d'Aulnaye dont fait partie la forêt de Bondy ou, plutôt, ce qui fut la forêt de Bondy.

Il y avait là un splendide domaine, créé par un intendant des finances royales nommé Bordier qui fit construire par Le Vau, architecte de Fouquet, un château dont les contemporains se plaisent à dire les splendeurs. Il passa ensuite à la princesse palatine, puis à la famille Sanguin de Livry qui, en 1785, le vendit à Louis-Philippe, duc d'Orléans. Le futur Philippe-Égalité transforma le parc en jardin anglais. Le Raincy, sous sa forme nouvelle, fut chanté par Delille. Après que Philippe-Égalité eut porté sa tête sur l'échafaud, le domaine, devenu bien national, fut acquis par le ci-devant seigneur de Livry, devenu le citoyen Sanguin ; il le revendit encore, et le nouvel acquéreur le céda au fameux munitionnaire Ouvrard. A la Restauration, le fils

d'Égalité, le futur roi des Français, rentra en possession du Raincy, mais il fit démolir la plus grande partie du château. Ce qui en restait fut saccagé en 1848, puis vendu par l'État, en 1852, à une société. Celle-ci traça dans le parc la ville actuelle en gardant dans le plan la forme géométrique du domaine; on accède encore par des entrées appelées portes.

L'abondance des eaux vives, les grands ombrages, la proximité de Paris, les facilités de communication, ont rapidement fait développer le Raincy. Le centre de villégiature est même, par sa principale avenue, une ville peuplée de beaux magasins et de cafés. Les petites maisons primitives font place, au centre, à de hautes et luxueuses habitations, surtout autour d'un bel hôtel de ville construit dans le style de la Renaissance et entouré d'un square où sont demeurés quelques vieux arbres de la forêt, notamment un hêtre et un orme superbes. Tout auprès, le vaste rond-point de la place Thiers est à l'étoile de larges avenues conduisant à Montfermeil, à Livry, à Pavillons-sous-Bois.

Les autres voies du Raincy n'ont pas le même aspect citadin, ce sont de gracieuses chaussées ombragées, évitant le tracé rectiligne et décrivant des courbes heureuses à travers l'ancien

pare. Beaucoup de belles villas, beaucoup de verdure. Les sources alimentent de petits bassins dont l'un, qui fut la principale pièce d'eau du domaine princier, est pompeusement appelé le lac.

Une partie du Raincy occupe des terrains qui furent la forêt de Bondy ou des propriétés découpées dans cette sylvie au tragique renom. Tous les bois, ou taillis, ou parcs qui prolongeaient la forêt ont été allotis. La route de Metz est devenue la grande artère d'une véritable ville nouvelle dont le domaine de l'abbaye de Livry constitue la plus grande part. Un embranchement de voie ferrée reliant Bondy, sur la ligne de l'Est, à Aulnay-lès-Bondy sur la ligne du Nord, et projetant un embranchement dans Livry, a permis d'attirer de nombreux Parisiens qui ont construit leurs cottages dans ces voies à demi sylvestres. Ainsi sont nés les Pavillons-sous-Bois, Gargan, le quartier Sévigné, les quartiers qui ont fait du minuscule Aulnay-sous-Bois une grosse commune. Toutes ces créations n'ont pas également réussi. Beaucoup de « cités » tracées à grands frais sur le sol forestier sont demeurées vides d'habitants; à peine çà et là quelque bicoque assise sur le sol spongieux et enfouie sous les ramures.

Il ne s'est constitué de centre ayant une population un peu dense qu'aux Pavillons, jadis dépendance de Bondy et formant, depuis 1905, une commune chaque jour plus peuplée, comprise entre le chemin de fer de Bondy à Aulnay et le canal de l'Ourcq. Cette voie ferrée et un service intense de tramways ont rapidement fait accroître la cité, qui est, en somme, un prolongement du Raincy, dont la petite ligne de fer le sépare. La ligne, grâce à ses haltes nombreuses, a fait de ses abords la partie où les pavillons sont le plus rapprochés. Ces logis qui valurent leur nom à la commune sont ainsi dénommés dans toute la ville de quatre lieues, cottages et surtout villas sont des termes trop ambitieux pour ces modestes bâtisses.

La voie maîtresse de Pavillons-sous-Bois est une avenue reliant la route de Metz au rond-point Thiers du Raincy et parcourue par le tramway de l'Opéra. Elle est maintenant sous le vocable de Jean Jaurès. Mais la partie la plus vivante est l'ancien hameau de Gargan, partagé entre Pavillons-sous-Bois, c'est-à-dire le département de la Seine et Livry, en Seine-et-Oise, devenu Livry-Gargan. Du chemin de fer d'Aulnay se détache un embranchement sur Livry, et l'une des lignes de tramway de l'Opéra aux Pa-

villons y possède son terminus. Aussi Gargan fait-il figure de ville, des maisons à cinq étages entourent la gare. Sur la grande route, non loin de l'ancienne voirie qui valut à Bondy une réputation aussi fâcheuse que celle de sa forêt, s'élève l'église, contrastant par ses proportions et son caractère architectural avec tant d'autres misérables temples des nouveaux centres. C'est un habile pastiche roman.

VIII

LA FORÊT DE BONDY ET L'AULNAYE

Aulnay-sous-Bois. — Les parcs allotis et les vieux domaines. — La cité du parc d'Aulnay. — Sevran et sa poudrerie. — Livry. — Freinville. — La forêt de Bondy ; son dépècement. — Notre-Dame-des-Anges. — Clichy-sous Bois. — Ce qu'était le pays d'Aulnaye. — L'abbaye de Livry. — La ville mort-née de Sévigné. — Gargan. — En forêt. — Le lac des Sept-Iles. — Le château de Maison-Rouge. — Gagny. — Franceville. — Montfermeil. — Les Condreaux, ville des sciences. — Chelles.

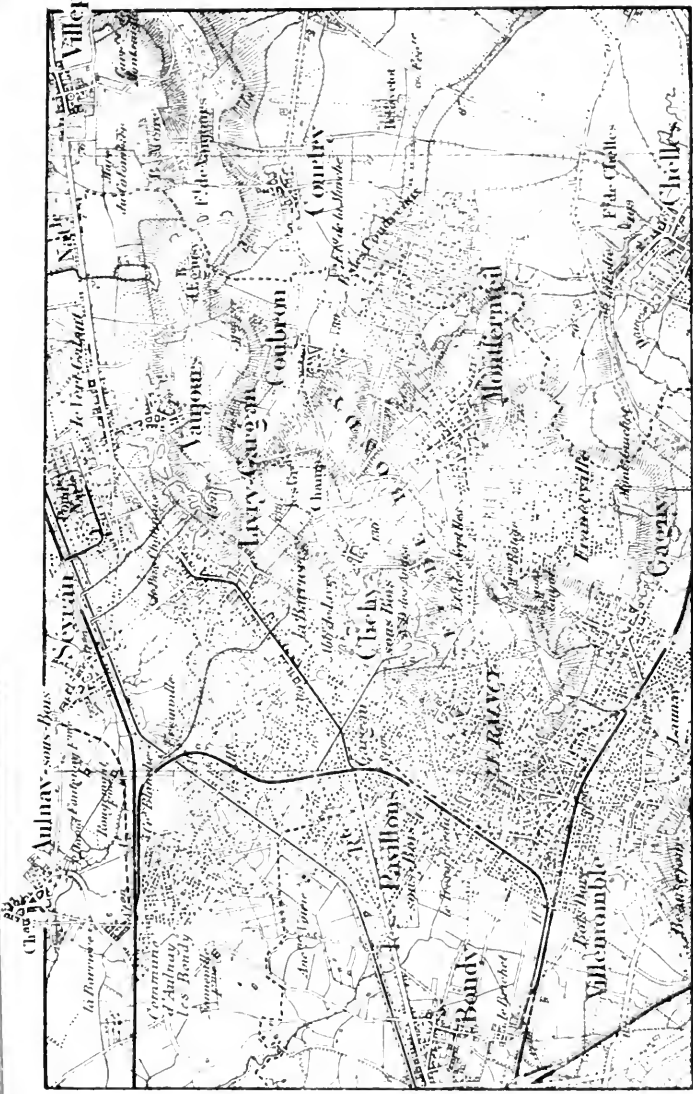
Carte de l'État-major (feuille spéciale des environs de Paris au 1/800000.)

Chelles, Avril.

Aulnay-lès-Bondy est un humble village, chef-lieu d'une populeuse commune. Le centre primitif s'étend dans la grande plaine Saint-Denis, au bord d'une dépression où se traîne le ruisseau du Sausset qui, par la Morée, va rejoindre le Croult vers Dugny. Le lieu est ancien comme le prouverait déjà son nom venu de l'époque lointaine où le pays était planté d'aulnes; cette antiquité est confirmée par l'église vénérable du

douzième siècle. De la paroisse dépendaient de beaux domaines, châteaux enchâssés dans des parcs qui se rattachaient à la forêt de Bondy : Bois-le-Vicomte, Aulnay. Ce dernier était le siège d'un marquisat dont un titulaire, M. de Tessé, devant son époque par son goût pour la sylviculture, avait fait de ses terres une précieuse collection de tous nos arbres indigènes. L'autre domaine, Bois-le-Vicomte, appartient au surintendant des Finances Barthélemy Hervart, dont le fils, devenu châtelain, se plut à attirer les gens de lettres. Parmi eux, La Fontaine fut le plus assidu ; on a de lui d'amusantes lettres datées de Bois-le-Vicomte.

Châteaux et parcs ne sont plus. La proximité du chemin de fer de Soissons, d'où va se détacher la ligne directe de Paris à Compiègne, évitant Chantilly et Creil, a amené la spéculation à créer dans ces sylves seigneuriales une de ces petites villes de pavillons et de villas qui font de certaines parties de la banlieue parisienne des cités qui semblent échappées de boîtes de jouets de Nuremberg. La ville nouvelle occupe l'ancien parc de M. de Tessé, vaste espace compris entre le chemin de fer du Nord et le canal de l'Ourcq. Damier de rues se juxtaposant, avenues aux courbes élégantes où des centaines de pavillons



Aulnay-sous-Bois

Sevran

Vainpoux

Livry-Gurgan

Coubron

Combray

Montmercy

Chéchy

sous Bois

Franceville

Gagny

Paris

RAUCY

Bandy

Les Pavillon

sous Bois

Villemuble

Chelles

Paris

Paris

aux toits rouges et aux blanches façades se sont élevés. Une élégante église, avec clocher à flèche, borde un carrefour. De l'autre côté du canal un quartier semblable, plus vaste encore, de tracé plus franchement américain, mais où bien rares sont les habitations, s'étend jusqu'à la grande route de Metz et au bourg de Livry, il se poursuit vers le Raincy par Gargan, Pavillons-sous-Bois et la ville avortée qui devait porter le nom de Sévigné.

Sur le chemin de fer de Soissons, un autre village, Sevran, est jusqu'ici épargné par les créateurs de cités nouvelles. Il n'y a pas là de grands parcs ; le sol, voué à la culture, est humide. Puis de l'autre côté du canal de l'Ourcq s'étend, très ample, la poudrerie nationale dont les innombrables petites constructions se dispersent en lignes régulières entre des talus verts, qui briseraient la force des explosions accidentelles, et sous la ramure de beaux arbres. Le directeur de cet établissement occupe une élégante villa au milieu d'un parc. Le canal borde l'usine guerrière, creusé entre de profondes tranchées aux parois revêtues de saules qui lui donnent parfois un aspect morose.

La route de Metz borde la poudrerie au sud, au pied des hauteurs de Vaujours et constitue

pour ce village une sorte de faubourg appelé le Vert-Galant. Des magasins à fourrages lui valent de l'animation. Quant à Vaujours, à 500 mètres de la route, il est demeuré fort rustique, dans un pli des collines couvertes par des bandes de bois qui sont un des pauvres restes de la forêt de Bondy. Vaujours eut un moment de notoriété avant la grande guerre par de grandes manœuvres de forteresse qui eurent pour objectif l'attaque et la défense du fort portant son nom, bien que celui-ci soit situé plus près de Courtry et de Courbon et dans un autre département, Vaujours étant de Seine-et-Oise, le fort en Seine-et-Marne; une des batteries annexes est, il est vrai, sur le territoire de Vaujours.

Le village a de l'allure, grâce au château qui appartient à M^{lle} de la Vallière, duchesse de Vaujours, devenu maison d'instruction; la ligne régulière des collines, une tour moderne élevée au point culminant accroissent l'aspect pittoresque du site. Les hauteurs, ici, sont respectées, mais en allant vers Livry elles apparaissent creusées de vastes carrières pour l'exploitation du gypse, des chemins de fer amènent au caual les produits de l'extraction et des fours où le plâtre est obtenu. La route qui longe usines et carrières devient rue, large, bordée de logis ouvriers, puis

constitue la voie maîtresse d'un bourg dont quelques maisons anciennes ont une certaine valeur architecturale. Au centre d'un carrefour se dresse une fontaine composée d'un fût cylindrique contre lequel sont fixés des dauphins, qui jadis jetaient l'eau par la bouche.

J'ai dit de Livry « le bourg », mais les affiches municipales disent toutes : ville de Livry-Gargan. Par la population au moins le mot ville est mérité, puisque la commune a près de 10.000 âmes (1) et se prolonge jusqu'à Pavillons-sous-Bois par le tracé régulier de rues encore peu bâties et, à l'ouest, par le grand lotissement de bois humides, quartier nouveau dont une partie porte sur la carte le nom de Freinville, dont l'origine est assez curieuse : il est dû à l'usine où sont construits les *freins* Westinghouse pour les wagons de chemins de fer. Ce sera une ville un jour, mais ce n'est encore qu'une sorte de campement, il y a plus de cahutes que de pavillons sur ces voies tracées entre les broussailles croissant sur un sol marécageux.

Le vieux village de Livry tente de se moderniser et s'efforce de prendre physionomie cita-

(1) En 1911 on recensa 8.872 habitants.

dine. Un des carrelours a reçu la statue de l'amiral Jacob, représenté en grande tenue, coiffé du bicorné. L'amiral comte Jacob était né à Tonnay-Charente, en 1768. Retiré à l'abbaye de Livry, il y mourut en 1854. Il fit toutes les campagnes navales de la Révolution et de l'Empire et prépara, comme préfet maritime de Toulon, les expéditions de Morée d'où devait sortir la liberté de la Grèce et d'Alger. Il fut ensuite ministre de la Marine. L'hommage rendu par Livry à son hôte était bien dû à l'ingénieur marin, inventeur des signaux sémaphoriques qui rendent de si grands services à nos flottes de guerre et de commerce.

La route de Metz constitue la principale rue de Livry; elle est bordée de parcs et de belles villas. Un de ces domaines a été acquis par la commune pour servir de mairie; le jardin où miroite un étang est devenu promenade. Du côté opposé, la ville s'étend à la lisière de la forêt de Bondy, pauvre reste de la sylvie, fameuse au temps des chaises de poste et des diligences, par les bandits dont elle était infestée. Nulle forêt n'avait renommée aussi sinistre. Le voyage de Paris à Meaux était considéré comme une entreprise hardie. Peut-être la légende a-t-elle amplifié quelques aventures; les anciennes car-

tes, celle de Cassini notamment, nous montrent que ces bois avaient de vastes clairières habitées : hameau du Raincy, abbaye de Livry, villages de Livry, de Clichy et de Vaujours étaient au milieu même. La population ne s'y serait pas portée si ces fourrés avaient été aussi infestés de brigands. M^{me} de Sévigné ne craignit pas de séjourner dans l'abbaye qu'entouraient ces bois auprès de son bon oncle de Coulanges. Mais la réputation est faite, aujourd'hui encore on traite de forêt de Bondy tout groupement suspect, l'expression s'est même étendue aux louches officines financières.

La forêt, qui n'a jamais été bien de la Couronne ou de l'État, couvrait une superficie de 2.108 hectares appartenant à divers propriétaires. La plupart des cantons ont été peu à peu livrés à la spéculation. Là se sont créés le Raincy, les Pavillons, Aulnay-sous-Bois que nous avons déjà vus, Gargan, Sévigné, les Coudreaux, Franceville que nous allons parcourir. Bref, il reste aujourd'hui exactement 550 hectares boisés, confinés entre le Raincy, Montfermeil, Clichy et Livry, région accidentée, mal desservie, mais qui n'en subira pas moins, sans doute, le sort des autres parties de la forêt. Il faut le déplorer, ces bois ont des coins char-

mants, il y reste çà et là de beaux arbres, des fontaines y coulent, les ravins sans issue y présentaient même des gouffres jadis célèbres, en un temps où le moindre phénomène naturel suscitait l'étonnement. Ainsi l'on a représenté comme une merveille la perte d'un ruisseau, près du château de Vaujours, le « gouffre » de Fourgoyeuse, maintenant oblitéré.

La forêt a même son pèlerinage, une fontaine miraculeuse dotée d'une légende qui a peut-être contribué au terrifiant renom de Bondy, c'est Notre-Dame-des-Anges. On s'y rend de Livry en suivant le chemin de Clichy-sous-Bois. Au delà de cet aimable village, situé dans une clairière au flanc d'une colline parsemée de maisons de campagne, en vue de gracieux horizons, une route, longeant les murs du parc abandonné de Clichy, amène en vue d'une modeste chapelle dont le pignon est surmonté d'un campanile à flèche aiguë. L'édifice ne date que de 1808, il remplace l'oratoire légendaire, détruit à la Révolution et qui remontait au treizième siècle. Il avait été élevé en souvenir de la délivrance miraculeuse de trois marchands du pays d'Anjou attaqués par les voleurs qui infestaient la forêt, dévalisés et ensuite attachés à des arbres où ils étaient exposés à mourir de faim et de soif. L'un

d'eux, se souvenant que la date, 8 septembre, était celle de la nativité de la Vierge, implora la madone qui envoya des anges pour dénouer les liens de la pieuse victime. Et celle-ci délivra à son tour ses compagnons. Ils firent le vœu d'édifier une chapelle au bord du ruisseau qui coulait en ce point. Ce fut Notre-Dame-des-Anges. Chaque année, le 8 septembre, des fidèles viennent encore en pèlerins et puiser l'eau du ruisseau.

Clichy, dont dépend Notre-Dame-des-Anges et qui domine un riant bassin de champs et de prairies, se fait appeler aujourd'hui comme tant de ses voisins *Clichy-sous-Bois*. Ce fut Clichy-en-l'Aunais, nom qu'il eut bien dû garder en souvenir de la petite contrée montueuse que revêt la forêt de Bondy et étendue jusqu'à la Marne. L'Aunais ou mieux l'Aulnaye, un de ces petits pays d'un caractère si particulier qui se partagent l'Ile-de-France, est encadré par le Multien et le Parisis, la Marne le sépare de la Brie (1). En fait, pour les géologues, c'est un îlot briard séparé de la grande région qui remplit l'espace entre le cours inférieur de la Marne et la Seine. Cependant l'Aulnaye a une constitution bien à

(1) Sur le Multien, voir le 42^e volume du *Voyage en France*; sur le Parisis, le 46^e volume et le présent volume; sur la Brie, le 43^e volume.

part, due à l'énorme épaisseur atteinte par le gypse recouvert d'un épais limon.

Une quinzaine de villages, dont beaucoup, on l'a vu, sont devenus des villes, se partagent l'Aulnaye (1) à travers lequel passe la limite entre Seine-et-Oise et Seine-et-Marne. La physionomie



de ce plateau a bien changé depuis que les bois ont été découpés par des damiers de rues. Jadis c'étaient des fourrés profonds, des mares sombres, de petits étangs, des ruisseaux au cours

(1) Villeparisis, Vaujours, Livry, Sevran, Villepinte, Aulnay-sous-Bois, Bondy, le Raincy, Clichy-en-l'Aunais, Montfermeil, Goubron, Courtry, Gagny et Chelles.

lent. Le plâtre y fut de bonne heure exploité, la forêt fournissant le combustible pour la cuisson, les carrières trouvaient au sud la voie navigable de la Marne ; au nord, la création du canal de l'Oureq favorisa leur développement.

Comme tous les pays de grands bois, l'Aulnaye fut choisie pour la vie monastique, il eut deux abbayes illustres : Livry et Chelles. La première, fondée au douzième siècle, eut parmi ses abbés commendataires M. de Coulanges, j'ai dit déjà qu'il y reçut souvent sa nièce, M^{me} de Sévigné. Beaucoup des lettres de la spirituelle marquise sont datées de Livry. En souvenir d'elle, une compagnie qui avait acquis, au milieu du dix-neuvième siècle, les débris du monastère et le parc qui en dépendait, baptisa quartier Sévigné les terrains allotis, y traça des rues et des avenues rayonnant autour d'un étang et leur donna des noms rappelant l'entourage de la marquise : Grignan, Simiane, Coulanges, etc. Un hôtel de ville, une vaste église furent projetés, une statue de M^{me} de Sévigné devait se dresser dans un carrefour. Le petit chemin de fer de Livry desservait la ville future. Ce plan fut élaboré en 1861, mais le succès n'est pas venu, Sévigné demeure solitaire entre Gargan, les Pavillons, le Raincy si étonnamment

développés. Cet échec est étrange car le site est beau, les arbres sont superbes, le petit étang circulaire — le lac Sévigné! — est gracieux, il a même sa source sulfureuse, comme Enghien, avec un petit établissement hardiment baptisé les thermes Sévigné!

Il restait de l'abbaye de pauvres débris, un corps de logis du seizième siècle ayant appartenu au général Dillon et à l'amiral Jacob, celui-ci y mourut. En 1886, les pères de l'Assomption, ayant acquis ces débris du monastère, commencèrent une reconstruction; la suppression des congrégations arrêta l'achèvement. L'édifice, dont le gros œuvre est terminé, devait avoir des proportions monumentales, il est conçu dans le style du dix-huitième siècle, très profane, et surprend dans cette solitude. J'ai dû le contempler de loin, la guerre en a fait un dépôt de troupes où l'on n'a pas accès. Des cartes postales permettent de se rendre compte de ce qu'aurait eu de singulier un tel couvent. Le plus curieux est encore la légende de ces cartes : *Ancienne demeure de M^{me} de Sévigné!* En réalité, l'abbaye est masquée par ces corps de bâtiment inachevés, on la distingue en montant à Clichy, c'est une construction lourde, à un seul étage et grand comble mansardé.

Les maisonnettes qui furent le seul fruit de la création avortée de Sévigné se dissimulent sous les grands arbres, tels des logis de gardes forestiers. On ne trouve de lignes presque continues de maisons que sur l'immense avenue allant aboutir au Raincy et près de la route de Metz, au carrefour de la Barrière, à 306 kilomètres de la cité messine, dit une plaque des Ponts et Chaussées. Un pensionnat qui borde la chaussée s'est placé lui aussi sous l'invocation de la spirituelle marquise.

Nous avons vu que la grande route est l'artère principale de la ville de Livry-Gargan. Un des bas côtés est suivi par le chemin de fer de Livry dont la petite locomotive aux organismes apparents et les étonnants wagons à impériale recouverte d'un toit arrondi sont d'un effet délicieusement cocasse, on ne retrouverait nulle part ailleurs semblable matériel.

La grande avenue de Gargan monte vers la forêt. Bordée de maisons jusqu'à la chaussée de l'abbaye, elle devient une trouée régulière à travers bois sur les flancs pelés de la colline, puis, ayant atteint la crête aux confins du Raincy, se transforme en laie forestière. Celle-ci, jadis, se prolongeait, sans interruption, jusqu'aux pentes des collines vers Chelles. Elle

croise bientôt la route de Montfermeil, suivie par le tramway venu de la gare du Raincy. Ce trajet est en pleine forêt, bien appauvrie par les coupes et déjà attaquée par la vente de lots et la construction de pavillons.

On est ici près de Notre-Dame-des-Anges, où conduit le chemin de Gagny à Clichy-en-l'Aunais. Le carrefour est marqué par un étang parsemé d'îlots ombragés de grands arbres. Ce petit archipel a valu à la nappe le nom d'étang des Sept-Iles. Des guinguettes se sont édifiées aux abords ; des barques permettent de faire des voyages d'exploration autour des mottes insulaires. L'étang doit être de récente origine car il ne figure pas sur la carte de Cassini, imprimée en 1744, alors que celle-ci indique à Gagny une nappe aujourd'hui disparue.

Un autre étang entoure à demi, sur la route de Gagny, une belle et noble demeure appelée la Maison-Rouge, petit château de style Louis XIII aux murs où alternent la brique rouge et la pierre blanche. La brique lui valut son nom. Ce charmant logis, sur lequel je n'ai pu recueillir aucun renseignement, est entouré d'un parc faisant partie de la forêt. Parc qui paraît abandonné comme la demeure elle-même où l'on peut situer, si l'on veut, le berceau patri-

monial de ce chevalier de Maison-Rouge qui fut un des héros d'Alexandre Dumas.

Le parc ne tardera pas à éprouver le sort de tant d'autres parties de la forêt de Bondy en subissant à son tour le morcellement. C'est l'unique lambeau de territoire non découpé de rues entre le Raincy et Montfermeil. Du chemin même de Gagny, que borde le château, jusqu'à Montfermeil, le plateau jadis boisé a été ainsi divisé par une multitude d'avenues régulières ayant trottoirs et poteaux de candélabres électriques. Ce plateau s'étend jusqu'au rebord des collines qui dominent la vallée de la Marne, il a reçu le nom de Franceville, mais bien rares encore sont les maisons ou plutôt les minuscules pavillons. Franceville est bordé par deux antiques logis qui figurent sur les cartes anciennes, la maison Guyot et Mont-Guichet. D'autres allotissements réunissent la future cité à Gagny.

Il ne reste de campagne, hors de ces créations, que le val profond, bien cultivé allant s'ouvrir à Gagny et dont ce bourg grandissant remplit une partie. Partout ailleurs se montrent des artères régulières des agglomérations rêvées par les sociétés immobilières. Gagny contraste par l'aspect rustique de quelques-unes de ses parties avec ces projets de villes où ne manquent

ni les ronds-points, ni les grandes perspectives. La rue principale et la place ont l'aspect d'un bourg florissant de province lointaine. Il y a quelque industrie, surtout celle des matériaux de construction, née sans doute de l'exploitation des grandes carrières de gypse et de la fabrication du plâtre. On fait des dalles et des planches de plâtre qui permettent d'élever rapidement les fragiles bicoques par lesquelles débute les villes préparées par les géomètres.

Une des voies de Franceville, encore vierge d'habitations, ramène près des Sept-Iles, à l'entrée d'une large avenue, ou plutôt pelouse majestueuse, au fond de laquelle se dresse la masse grandiose du château de Montfermeil. De loin la noble demeure a grande allure, de près elle paraît d'un lamentable abandon. Les guides du dernier siècle en font le domaine de la famille parlementaire des Nicolaï, le Bottin lui donne comme propriétaire une société exploitant des carrières de grès. Ce détail explique l'allotissement d'un vaste territoire jusqu'à Gagny.

A l'entrée de Montfermeil on passe près des communs et des granges du château, fort vétustes mais d'un romantisme bien pittoresque avec le grand manteau de lierre qui a recouvert jusqu'aux vastes toits. Ce château est le seul

monument du joli village, de riant aspect, assis au rebord de collines, en vue du large panorama de la vallée de la Marne. Je n'ai trouvé qu'une indication historique sur le château de Montfermeil : le prince Adam Czartoryski, un des chefs de l'indépendance polonaise, y mourut en 1861, à l'âge de quatre-vingt-onze ans (1).

Montfermeil ne doit rien de sa célébrité à l'illustre exilé. Ce qui a fait connaître le village, dans une grande partie du monde, c'est un roman de Paul de Kock, la *Laitière de Montfermeil*, bien oublié des générations actuelles, mais qui fit les délices de toute une époque. Il ne semble pas que les habitants tirent maintenant gloire de l'héroïne à laquelle reste attaché le nom du village, mais ils doivent sans doute à Paul de Kock un peu de la prospérité de la commune comme lieu de villégiature.

De Montfermeil, plusieurs chemins descendent dans la plaine ; l'un d'eux y conduit par le bois des Coudreaux, étendu jusqu'aux abords de Courtry, au pied du fort de Vaujours. Cette vaste annexe de la forêt de Bondy est, sur les cartes récentes, découpée par tout un réseau de

(1) Le monument funéraire du prince Czartoryski est dans l'église de Montmorency (Voir le 65^e volume).

rues parsemé de petits points noirs révélant des habitations. C'était une des parties les plus solitaires de la grande sylvie, avec de beaux arbres, des ruisseaux, des mares. On l'a percée en tous sens de rues rectilignes se coupant à angle droit. J'allais à travers cette cité en gestation quand le nom d'une des avenues me frappa : le boulevard Arago ; il coupe l'artère centrale et celle-ci porte le nom d'avenue des Sciences. Et alors voici, au hasard de la course, toute une théorie de savants : Ampère, Montgolfier, général Morin, Monge, Pascal, Lavoisier, Gay-Lussac, Humboldt, Delambre, Claude Bernard, Cassini et bien d'autres. Voici même la buvette des Sciences et un rond-point semblablement désigné. Le bois des Coudreaux paraît découpé dans la classe la plus savante de l'Institut de France !

Il n'en est pas moins saccagé. Les arbres parfois superbes, notamment les chênes, vont tomber pour faire place aux pavillons et aux cottages. L'éloignement des gares ne fera que retarder cet essartement.

Le bois des Coudreaux finit à la vaste plaine nue qu'encadrent si harmonieusement l'hémicycle de collines dessiné de Vaujours à la Marne par Villevaudé, Montjay et les bois de Châalis,

en face de Lagny. Ce cadre est fort beau ; au pied des hauteurs Courtry et le Pin apparaissent dans la verdure, sur un rebord se profile Villevaudé, dans une des situations les plus heureuses de la région parisienne. Ces villages ont eu la bonne fortune de garder leur caractère agreste.

La plaine enfermée dans cet arc de riantes collines est nue, consacrée à la grande culture, tandis que la base des hauteurs est livrée à la production maraîchère, surtout à celle des pommes de terre hâtives. La plaine entière est d'ailleurs vouée à ces tubercules, car on aperçoit au centre, sur le chemin de Chelles au Pin, les constructions d'une féculerie bordant le ru de Chantereine, qui draine les eaux de ce territoire peu perméable. Les récoltes en pommes de terre alimentent cette usine.

La plaine, vers la Marne, est en partie barrée par une haute butte revêtue de cultures maraîchères et de vergers et que recouvre, au sommet, un des grands ouvrages du camp retranché de Paris, le fort de Chelles. Cette hauteur abrite des vents du nord un des bourgs célèbres de la capitale, Chelles, où se passèrent les drames les plus tragiques du règne de Chilpéric I^{er}, où s'exercèrent les cruautés de Frédégonde, où le roi lui-même mourut assassiné en 584.

Rien ne subsiste du palais des monarques mérovingiens, rien non plus d'une abbaye fameuse, qui vécut jusqu'à la Révolution et fut un des plus opulents monastères de filles; rien aussi ne reste des neuf églises qui eussent valu à Chelles le nom d'Isle-Sonnante, donné par Rabelais à Avignon. L'église a survécu, elle occupe la partie haute du village, si défigurée qu'on ne se douterait guère de son antiquité si la Société archéologique de Chelles — le bourg a une société savante — n'avait fait apposer une plaque disant que l'édifice est des douzième et quatorzième siècles. Plusieurs châsses renfermant des reliques de saints et provenant de l'abbaye ont été recueillies dans le pauvre temple et disposées autour du chœur.

Le bourg primitif, assez citadin d'aspect, est fort menu, mais au delà, jusqu'à la Marne, en face de Gournay, s'étend une ville nouvelle gagnée sur la vaste prairie de Chelles, parcourue par un ruisseau dit rivière des Dames, souvenir des religieuses. Une large avenue bordée de tilleuls, avec des trottoirs, en partie asphaltée et longue de deux kilomètres, traversée par le chemin de fer, est la principale artère de ce grand quartier naissant, dont quelques parties ont de jolies villas et des avenues ombreuses. Dans un

des jardins se dresse une base de colonne supportant un fût, œuvre du onzième siècle, marquant l'emplacement où Chilpéric tomba sous les coups de ses assassins. Le drame n'est pas oublié : il y a une impasse et un boulevard Chilpéric.

La petite ville est loin de la Marne, la rivière des Dames, qui la traverse, est un fossé boueux. Sur le pont, où la grande rue franchit le ruisseau, se dresse un obélisque armorié, érigé en 1739 par une des abbesses, choisies parmi des filles de haut lignage. La Marne est à près d'une demi-lieue du centre, au delà du canal latéral, dit canal de Chelles, animé par une navigation active. Entre cette voie d'eau et la rivière s'étend un quartier nouveau, le Petit-Chelles, composé en grande partie de guinguettes où l'on va manger matelote et friture. La rivière est charmante, son flot tranquille entoure un chapelet d'îles couvertes de grands arbres. On les nomme les îles mortes. En face apparaît le beau château de Champs, au delà se montrent les grandes constructions de l'usine de Noisiel.

IX

VINCENNES

La sortie de Paris à la porte de Vincennes. — Les chemins de fer nogentais. — Saint-Mandé. — Vincennes. — Le château de Vincennes. — Du haut du donjon. — Vie militaire. — La garnison. — L'arsenal. — L'école d'administration. — Chasseurs de Vincennes. — Le fort neuf.

(*Carte de l'État-major*, feuille spéciale des environs de Paris au 1.800000.)

Vincennes. Mai.

Il n'est pas d'entrée de Paris plus animée par les moyens de transport que la porte de Vincennes. Sous le viaduc du chemin de fer de ceinture, sont de véritables gares où viennent aboutir de multiples lignes de tramways pour la capitale ou la populeuse banlieue de la Marne. De longs quais sont bordés de voitures de forme ou de couleurs variées, roulant sur des faisceaux de rails en apparence inextricables. Jadis, ces wagons étaient traînés par des chevaux ou actionnés par de petites machines à vapeur du système

Serpollet; l'électricité a remplacé ces modes de traction qui parurent si merveilleux.

La foule se presse sur les trottoirs encadrés de chaînes pour guider et canaliser les voyageurs. Elle accourt par les vomitoires du métropolitain ou s'y engouffre. Le chemin de fer souterrain est devenu la tête de ligne pour la plupart des tramways de la vallée de Marne; là aboutit le réseau dit des chemins de fer nogentais, principal moyen de communication pour tant de populeuses communes et dont les hautes voitures à impériale close, d'un aspect archaïque, contrastent avec celles, si élégantes, de la Compagnie des Omnibus de Paris.

Le mouvement est incessant. La longue avenue prolongeant à l'est le cours de Vincennes et séparant Montreuil et Vincennes de Saint-Mandé, donne, par la perspective, l'impression d'un convoi électrique continu, tant se suivent, presque sans intervalles, les voitures des diverses compagnies qui desservent cette agglomération ininterrompue soudée à celle dont le Perreux est le cœur. C'est toute une énorme cité de 200.000 âmes, groupée entre le bois de Vincennes et le canal de l'Ourcq vers Pantin, Saint-Mandé, Vincennes, Montreuil, Bagnolet, Romainville, le Pré-Saint-Gervais, les Lilas et

Pantin, pour s'en tenir seulement aux communes les plus étroitement unies (1).

Il est d'ailleurs difficile de se reconnaître au sein de cet océan de maisons. Les communes ont des limites que voient seuls les initiés. Les rues appartiennent parfois à l'une d'un côté, à l'autre en face, la séparation des territoires suit de capricieux tracés entre les habitations. Ainsi l'on croit parcourir Vincennes et l'on est souvent à Montreuil, Saint-Mandé ou Fontenay. Vouloir nous cantonner étroitement dans une commune pour décrire cette partie de la banlieue serait s'exposer à des redites, la physionomie générale ne change guère.

Cependant quelques parties de l'énorme cité partagée en municipes divers ont une physionomie propre : ainsi le bourgeois Saint-Mandé et les parties hautes de Montreuil. Saint-Mandé a échappé au caractère faubourien de ses voisins par ceux de ses quartiers qu'enveloppe le bois de Vincennes. De calmes avenues sont bordées de villas pour la plupart élégantes, encadrées de jardinets fleuris. Quelques-unes de ces habita-

(1) Romainville, 5.676 habitants; Baguoret, 15.744; Les Lilas, 11.654; Pantin, 36.359; Pre-Saint-Gervais, 13.865; Montreuil, 43.217; Fontenay-sous-Bois, 15.192; Saint-Mandé, 19.227; Vincennes, 38.568 (recensement de 1911).

tions sont opulentes et prennent allure de château. Elles ne sauraient cependant faire oublier les anciennes maisons de campagne, palais de financiers comme Fouquet, de riches prélats comme Bérulle. Ces demeures ont disparu au milieu du dix-neuvième siècle pour faire place aux cottages qui constituent aujourd'hui Saint-Mandé en grande partie et qui, eux-mêmes, sont peu à peu remplacés dans les voies principales par de grandes maisons à étages.

Aucun monument. Hôtel de Ville, église répondent strictement à leur destination. Mais, Saint-Mandé possède dans le cimetière une des œuvres de David d'Angers, la statue d'Armand Carrel. Le grand pamphlétaire fut tué en duel par Émile de Girardin en 1856, dans un parc de Vincennes voisin de Saint-Mandé; il fut enterré dans ce dernier lieu, alors simple village et encore appelé village aujourd'hui, bien que fort citadin.

Vincennes a d'autres souvenirs et possède une physionomie moins banale, grâce à son château royal qui a échappé aux métamorphoses dont ses abords ont été l'objet, et il conserve un noyau de ville ancienne rappelant étrangement certains quartiers de Versailles. Ils s'étendent face au château, en bordure de la large avenue parcourue



sans cesse par les tramways et remplie d'une foule dans laquelle domine l'élément militaire. Vincennes est, à l'opposite de Versailles, une réplique de cette ville de garnison. Deux régiments d'artillerie, un régiment de cavalerie, un bataillon de chasseurs, des écoles de gymnastique et d'administration militaire, occupent le château, le fort, de belles casernes où l'on essayait le confort moderne, confort naturellement très relatif (1).

En dehors du château, il ne faut chercher aucun monument à Vincennes, à moins de donner ce titre à l'Hôtel de Ville assez élégant, conçu dans le goût de la Renaissance et dont un des côtés fait face à un square bien entretenu au milieu duquel se dresse la statue du général Daumesnil, réplique de l'effigie érigée au glorieux mutilé par sa ville natale : Périgueux (2). C'est l'œuvre de Louis Rochet. On sait, tradition ou légende, que Daumesnil, sommé de rendre le château dont il était gouverneur en 1814, répondit au parlementaire : « Dites aux alliés que je leur rendrai la place quand ils m'auront rendu ma jambe. »

(1) Ces lignes étaient écrites quelques semaines avant qu'éclatât la guerre de 1914, qui a fait modifier la composition de la garnison.

(2) 29^e volume du *Voyage en France* (Bordelais et Périgord).

L'espace a fait défaut sur le territoire de la commune pour l'installation d'usines, aussi Vincennes est-elle bien inférieure à sa voisine Montreuil pour l'activité industrielle. Cependant, il y a quelques fabriques : produits chimiques, huiles, corroiries, parfumeries, caoutchouc, cuirs vernis. Elles ne donnent pas physionomie ouvrière à la ville, et l'on ne s'expliquerait pas le chiffre d'affaires réalisé par son bureau de la Banque de France (1) si l'on ne savait l'importance des communes qui lui sont rattachées : Saint-Mandé, Nogent, le Perreux, Saint-Maur-des-Fossés, etc.

Vincennes n'offre donc d'intérêt que par le bois et le château; mais celui-ci est un des édifices féodaux les plus précieux de France, où l'art s'allie à la puissance militaire. Il est trop voisin de Paris pour jouir de la célébrité qui s'attacherait à lui s'il se dressait au bord de la Loire ou du Rhin. Vu des collines voisines ou des lointains du bois, le donjon, partie la plus remarquable de l'ancienne résidence royale, est d'une extrême majesté. Sa masse carrée, haute de 52 mètres, est flanquée de tours rondes cou-

(1) 23.363.400 francs en 1913. Le bureau de Vincennes était au 38^e rang sur 71.

pées, près du sommet, par une corniche dessinant une galerie qui enlève à l'ensemble toute sécheresse de lignes ; entre deux des tours, surgit une tourelle interrompant le chemin de ronde d'où l'on découvre d'immenses et superbes horizons.

Le donjon et, du côté de la ville, le portail d'entrée ouvert dans une belle construction gothique et auquel on accède par un pont-levis et un pont dormant, sont, avec la chapelle et de grands bâtiments des dix-septième et dix-huitième siècles, les seuls restes du palais, les tours, qui donnaient à celui-ci un grand aspect de puissance, ayant été abattues dans les derniers temps de la monarchie. Plus tard, au dix-neuvième siècle, la transformation de la forteresse royale en fort du camp retranché et en caserne modifia plus profondément encore la physionomie. La chapelle, commencée en 1379, continuée dans le style flamboyant et conservant toute la grâce et la légèreté de cette belle époque, garde de précieux vitraux dus à Jean Cousin ; elle abrite le monument élevé par la Restauration au duc d'Enghien. La mort tragique de ce prince, fusillé par ordre de Napoléon après un jugement inique, est le souvenir le plus suggestif de Vincennes avec celui du

chêne sous lequel saint Louis rendait la justice. Le drame eut lieu dans le fossé que domine la masse majestueuse du donjon.

Celui-ci et une portion d'enceinte flanquée d'échauguettes sont à la fois un joyau architectural et l'échantillon le mieux conservé des places fortes avant l'invention du canon. L'épaisseur des murailles, la hauteur de la tour, la dureté des matériaux, n'ont point empêché les architectes du Moyen Âge de donner à l'ensemble une légèreté étonnante et de multiplier les gracieux motifs de sculpture.

Le donjon, englobé dans les constructions du fort moderne, n'a plus d'utilité militaire. Ses hautes salles voûtées en ogive, aux fines nervures, aux colonnettes délicates, servent de magasins ; là sont entassés les selles et les bâts de mobilisation. Les hautes cheminées armoriées sont devenues des débarras ; sur leur manteau, aux parois blanchis à la chaux, les gardes-magasins, les ouvriers, les soldats en visite ont inscrit deux dates palpitantes d'intérêt — pour eux — la classe à laquelle ils appartiennent et l'époque de leur libération. L'usage que l'on fait de ces nobles et précieux restes est navrant. Il ne faut pas s'en prendre à notre époque : c'est en pleine Restauration qu'on a rasé les pitto-

resques tours d'enceinte et transformé la demeure royale en magasins.

Du haut du donjon, où l'on atteint par les 327 marches d'un escalier en colimaçon, on a sous ses pieds tout un musée de défense militaire. Au delà de l'enceinte crénelée et des tours de l'ancien château, s'étend le nouveau fort, vaste parallélogramme, entouré d'un mur bastionné et d'un fossé sec, servant de parc et de casernement à la 19^e brigade d'artillerie. L'ensemble est assez mesquin; le génie, sous Louis-Philippe, ne s'est pas piqué de grandeur et de beauté; il a fait simple, comme pour protester contre le luxe de hauts remparts, de bastions, de demi-lunes et de chemins couverts de l'école de Vauban. Mais, au-dessus des collines de Rosny, un des forts extérieurs dresse sa haute masse et les murs de meulière qui revêtent ses casemates. Les lignes de la Faisanderie ferment l'horizon du bois, au delà de la surface pelée et fauve du champ de manœuvres, sorte de Sahara parisien que le contraste des bois voisins, pleins d'ombre, rend plus pénible à traverser que le grand Sahara d'Afrique.

De l'autre côté de la Marne, dont on suit le capricieux ruban d'argent, de vagues intumescences couronnent les hauteurs. A moins de

bien connaître la région, il serait difficile de reconnaître des forts dans ces tertres verdoyants qui dominent Villiers, Champigny, Sucy et Villeneuve-Saint-Georges. C'était le dernier effort de l'architecture militaire : après les donjons crénelés et les fronts savamment bastionnés, on avait présenté le tracé polygonal comme une sorte de système définitif, pouvant braver le temps et les bombardements les plus violents. La mélinite et les canons à longue portée ont montré que le génie militaire, nouveau Juif errant, doit toujours marcher. Nous en sommes maintenant aux coupoles cuirassées, dont le camp retranché de Paris offre quelques échantillons, aux murailles et aux voûtes de béton, aux batteries-cavernes, toutes choses qui manquent encore à Paris. Enfin, même cette réplique victorieuse des sapeurs aux bombardiers apparaît menacée. Voilà qu'on préconise de simples abris derrière lesquels, sur un chemin de fer, on ferait sans cesse courir des canons, dont la position instable rendrait difficile le tir de l'assiégeant (1).

Mais nous ne voulons pas faire un cours de fortification. Comment vivent, dans les forts, les

(1) Ces lignes étaient écrites à la veille de la grande guerre.

troupes détachées à leur garde ? Comment se trouvent-elles de cet avant-goût de la vie de l'assiégé ?

Dans les vieux forts, cela ressemble assez à la caserne, avec cette différence que les hauts talus gazonnés donnent l'impression de la campagne. Du sommet, on a l'horizon des champs et de la ville. D'ailleurs, on est logé dans de vraies casernes, solidement construites, claires, gaies et saines. A Vincennes même, anciens et nouveaux forts donnent l'impression d'une monumentale petite ville militaire. Si le trouper avait l'âme portée à l'admiration, la vue du haut donjon, de la chapelle ciselée et fouillée comme une chasse, des bâtiments de belle et noble ordonnance du Roi et de la Reine, devenus l'école d'artillerie de la 19^e brigade et l'école d'administration, serait sans doute pour lui un ravissement perpétuel. Mais Pitou n'a qu'un médiocre souci de ces murailles ; il est plus intéressé par les piles de vieux et inoffensifs boulets que l'artillerie conserve comme des reliques au lieu de les vendre à la ferraille, et, lorsqu'il lui est permis de se faufiler avec les visiteurs, il se pâme d'admiration à la vue des milliers de sabres, de cuirasses, de baïonnettes et de fusils qui remplissent la salle d'armes.

Pour tous, artilleurs, chasseurs, dragons, soldats d'administration, cette salle est la merveille des merveilles. Le portier-consigne chargé de faire visiter cet arsenal prend des airs malins et entendus. Il faut voir avec quelle affectation de finesse il évite de passer devant la porte :

— Ça n'est rien, dit-il, c'est pas la peine d'entrer.

Naturellement, on ne cherche pas à entrer, et le bon sous-officier, surpris de ne pas vous avoir fait insister, vous dit d'un air détaché, surtout s'il y a des dames :

— Tenez, jetez un coup d'œil, mais pas longtemps, ça sent mauvais.

Et d'un large geste, il ouvre à deux battants la porte monumentale récoltant d'avance les cris d'admiration. On aurait mauvaise grâce à ne pas les lui accorder. Une longue et profonde galerie bordée de râteliers d'armes montant jusqu'au plafond et sur lesquels, disposés en rangs multiples, sont placés des lebel, munis de leur baïonnette. Des faisceaux de casques et de cuirasses masquent les angles du bas, des casques à chenilles empanachent ceux du haut ; aux murs, les armuriers ont dessiné des rosaces et des fleurs au moyen de pièces d'armes ; avec des pistolets et des revolvers on a monté des lustres. Ça et là

des colonnes formées de canons de fusil. Il y a près de 200.000 fusils dans les salles d'armes de Vincennes, et des sabres et des revolvers en nombre suffisant pour armer tous les réservistes et les territoriaux du gouvernement militaire.

Pour toute une catégorie d'officiers, celle des corps d'administration, le château de Vincennes marque une époque dans leur carrière, comme Saint-Maixent, Versailles, Saumur, Lyon aux yeux d'autres chefs d'armes ou de service. L'Intendance, le Service de santé, les subsistances, y puisent les agents dont le rôle paraît humble mais est si utile, rouages de l'immense machine du ravitaillement des armées. Les sous-officiers de toutes armes et de tous services reçus au concours viennent, pendant dix mois, recevoir une instruction à la fois administrative et militaire. Durant la période d'hiver, les cours sont suivis par d'autres catégories d'aspirants élèves officiers destinés aux bureaux d'État-major et du recrutement, à l'artillerie comme comptables, chefs artificiers et chefs ouvriers, au génie et à l'armée coloniale comme chefs de travaux, enfin à l'Intendance et au Service de santé des troupes coloniales. En dehors de la saison hivernale, ces élèves, comme ceux affectés au Service de santé

de l'armée métropolitaine, font un apprentissage pratique dans les établissements dont ils relèveront.

En somme, il n'y a de commun à ces diverses sections que l'instruction générale de l'officier, semblable à celle que l'on donne aux autres aspirants des écoles militaires ouvertes aux sous-officiers. L'unité d'origine et le bagage intellectuel sont donc semblables pour tous ces établissements, ce qui fait cesser bien des préventions contre certains services. Les bâtiments du Roi et de la Reine précèdent, dans l'enceinte du fort de Vincennes, les casernes et les baraquements des régiments d'artillerie et du bataillon de chasseurs, qui constituent la partie la plus considérable de la garnison. Les chasseurs à pied sont là en vertu d'une tradition remontant à la création de l'arme. Baptisés chasseurs d'Orléans au début, ils sont devenus, à cause de leur séjour, les chasseurs de Vincennes; longtemps ce surnom s'imposa avant le titre actuel de chasseurs à pied. C'est au bataillon stationné à Vincennes que fut confié l'unique drapeau des chasseurs.

Le fort neuf, flanqué d'une régulière enceinte bastionnée et de fossés profonds, est à demi entouré par les futaies et les taillis d'une partie du

bois, peu fréquentée par les promeneurs à cause du voisinage des établissements de l'artillerie et des baraquements dits camp de Saint-Maur, qui sont occupés par une partie de la garnison de Vincennes et les élèves de l'école de gymnastique et de tir. Ces établissements militaires, le champ de manœuvres, le polygone de l'artillerie, les buttes de tir, un grand quartier de cavalerie pour lequel on s'est timidement efforcé de donner aux soldats un peu d'aise et de confort, puis, au sud-est, vers la Marne, les pelouses d'un hippodrome, ont fort réduit la surface de la forêt où les rois, pendant leur séjour au château de Vincennes, se livraient à la chasse.

Le rond-point principal du domaine sylvain des souverains, carrefour de neuf routes qui fuyaient sous les grandes ramures, est maintenant au milieu d'un maigre tapis d'herbe excoché par le passage des troupes en manœuvres. Un élégant obélisque rappelle avec quelque ironie que cette partie du bois avait été essartée et de nouveauensemencée en chênes pour régénérer la forêt. L'édicule qui commémore cette régénération est aujourd'hui dans une zone qui paraît fort morose sans la grandeur des horizons et la fière silhouette du donjon.

X

LE BOIS DE VINCENNES ET FONTENAY-SOUS-BOIS

L'ancienne forêt de Vincennes. — Ses transformations. — Les lacs. — Le parc Saint-Maur. — L'École de gymnastique et d'escrime. — Le jardin colonial. — L'École nationale d'agriculture coloniale. — L'Afrique et l'Asie au bois de Vincennes. — Fontenay-sous-Bois. — La culture des fleurs.

(*Carte de l'État-major*: feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000.)

Ile de Beauté. Mai.

L'antique forêt de Vincennes, le parc royal peuplé de cerfs, de biches, de chevreuils et de faisans a subi bien des transformations (1). Les ombrages parurent sans doute trop sombres au roi Louis le Bien-Aimé, et trop sauvages aussi, c'est lui qui fit abattre les antiques futaies, créer des routes à travers les essarts et ensemençer ceux-ci de glands pour reconstituer une forêt nouvelle. Le jeune bois grandit, mais le gouvernement de Louis-Philippe fit de Paris une place

(1) Voir la carte du chapitre précédent, p. 161.

forte, on rasa une partie des chênaies, bien peu majestueuses encore, pour établir le fort neuf et installer un champ de manœuvres. Peu à peu l'armée agrandit son champ de Mars, toujours au détriment du bois, éleva des ateliers et des magasins, organisa les baraquements du camp de Saint-Maur. De l'esplanade du Donjon à la Marne, vers Saint-Maur, une steppe remplace les ombrages.

Sous Napoléon III ce qui restait de la forêt subit une transformation analogue à celle du bois de Boulogne, des allées sinueuses remplacèrent les majestueuses avenues, une multitude de sentiers, de chemins capricieusement tracés, permirent de pénétrer dans toutes les régions du bois; les parties basses devinrent des lacs et des étangs. Les sources descendues des hauteurs de Charonne ne pouvaient suffire à alimenter ces bassins, mais la Marne, toute proche, fut mise à contribution, à l'aide de pompes elle remplit les étangs, donna l'onde aux ruisseaux se déversant en cascades. On obtint ainsi deux promenades selon le type du jardin anglais, plus pittoresques que le bois de Boulogne mais demeurées apanage du populaire. Le Sahara des champs de manœuvres et de l'Hippodrome sépare la vaste promenade en deux parties; la

plus vaste entoure à demi Saint-Mandé et borde Charenton et Saint-Maurice, l'autre s'étend entre le fort de Vincennes, Fontenay-sous-Bois et Nogent-sur-Marne.

La plus étendue des pièces d'eau, appelée lac Daumesnil, est voisine des deux portes de Reuilly et de Picpus, ouvertes dans l'enceinte de Paris. En serrant deux îles, tracé avec un goût parfait, ce lac offre d'heureuses perspectives, le ruisseau qui lui amène les eaux d'un réservoir supérieur, dit lac de Gravelle, creusé sur la haute terrasse de Saint-Maurice, est infiniment gracieux par le murmure de ses cascadelles, ses détours imprévus, la fraîcheur des ombrages qui le protège. Un autre ruisseau s'en détache pour aller longer le polygone de l'artillerie et, par une zone très fraîche du bois, remplir le petit lac de Saint-Mandé, simple anneau entourant une île.

Les deux îles du lac Daumesnil, reliées à la terre ferme par des ponts suspendus et accessibles aux embarcations, ont reçu le nom des deux quartiers de Paris les plus proches : Reuilly et Bercy. L'île de Bercy renferme un des pavillons de l'exposition de 1889, dit des Forêts, où l'on a conservé les intéressantes collections qui excitèrent alors la curiosité du public : échan-

tillon des divers bois, utilisation des produits végétaux, panoramas représentant les travaux de corrections des torrents et de reboisement dans les Alpes françaises et les Pyrénées.

L'autre partie du bois, au delà de la steppe du champ de manœuvres, est moins étendue, mais renferme des recoins où l'on retrouve un peu de la physionomie ancienne. Elle a son lac elle aussi, et des îles, tout un archipel, trois « terres » occupant plus d'espace que la surface recouverte par les eaux. Ce lac, dit des Minimes, très fréquenté par les promeneurs, avoisine le camp de Saint-Maur formé de baraques. Une longue rangée de ces constructions est occupée par les élèves de l'École normale de gymnastique et d'escrime, popularisée sous le nom de Faisanderie, parce qu'elle fut, à l'origine, uniquement renfermée dans la redoute de ce nom, dominant la Marne au-dessus de Joinville-le-Pont. Parfois l'école s'appela aussi Joinville.

Il y a un abîme entre l'enseignement donné près de là, au Château, aux futurs bureaucrates de l'administration de l'armée, et celui de la Faisanderie. D'un côté on se gave de règlements et l'on apprend à tracer les *états* sur des formats d'un type rigoureusement transmis par des générations. A la faisanderie, on prépare

les poumons et les muscles. C'est une des plus originales parmi nos écoles militaires, celle qui a le mieux conservé peut-être les traditions de l'ancienne armée; en dépit du service de trois ans, on y cultive encore le chausson et l'eserime, la boxe et le bâton, la danse et la gymnastique. Il faut aller à Joinville si l'on veut retrouver, mais combien atténué, le côté troubadour du soldat de jadis, fier du brevet de maître constaté par une pancarte illuminée, au texte emphatique!

Les divers services occupent outre les baraquements de Saint-Maur et la redoute de la Faisanderie, la redoute de Gravelle aux confins de Joinville et de Saint-Maurice. On a développé l'établissement au fur et à mesure des besoins, sans beaucoup se soucier de la régularité. L'argent manquait, les officiers se sont ingéniés; aidé par un cadre débrouillard ils ont fait quelque chose de très original et de très vivant. A la Faisanderie on juge bien des qualités particulières du soldat français, qui ont si prodigieusement étonné les Anglais pendant la guerre comme jadis en Crimée.

Une petite esplanade devant la redoute de la Faisanderie, un hangar clos dans la cour: voilà toute l'installation. Des trapèzes, des barres

fixes, des anneaux, des portiques, tout le matériel ordinaire des gymnases, plutôt simple. Puis une piste pour bicyclettes, une autre piste pour les courses d'obstacles avec ses haies, ses barrières, ses murailles, ses fosses, ses rivières se déroulant autour d'une butte de terre d'où l'on peut suivre tous les mouvements. Rien de monumental, rien non plus qui évoque l'idée d'une école.

A l'heure des exercices, ce décor un peu hétéroclite prend une animation extrême. Deux cents ou trois cents jeunes gens alertes, bien découplés bondissent aux agrès, sautent les obstacles, exécutent les manœuvres d'armes avec une correction dont le bataillon de Saint-Cyr serait lui-même jaloux. Les officiers de l'École de guerre, au cours de leurs classiques excursions aux établissements militaires, commencent souvent par l'École de gymnastique ; c'est une coutume établie par un des chefs de cette académie militaire qui avait jadis commandé la Faisanderie et, depuis lors, religieusement suivie. J'ai assisté, il y a bien des années déjà, à l'une de ces visites, alors que la Faisanderie avait à sa tête le commandant Roustan. Ils purent admirer les fameux alignements où les hommes, pour se sentir les coudes, ont des petits frissonnements des jambes

fort amusants, mais qu'on n'obtiendra jamais dans les corps de troupe. Puis ce fut l'exercice en vélocipède. On est arrivé à exécuter tous les mouvements de l'école du soldat : marche en colonne, de front ou oblique, conversions, changements de direction avec une précision absolue et à toutes les allures. Il n'était pas alors question de créer les compagnies cyclistes et déjà l'École en était une.

Après l'école de compagnie à vélocipède, vinrent les exercices de gymnastique aux appareils, terminés par une prestigieuse escalade des remparts de la redoute au moyen de la corde lisse. En quelques secondes tous les élèves de l'École couronnaient la crête de la muraille. La vue de ces grappes humaines suspendues à la paroi à pic est un spectacle saisissant.

Toute l'École, sous-officiers moniteurs, caporaux et soldats élèves, s'est ensuite massée et, ligne par ligne, a entrepris le tour de la piste d'obstacles. Tous étaient vêtus de coutil blanc. Sans les coiffures on eût pu croire au défilé d'un bataillon de cuisiniers et de patronnets. Mais le képi rouge de l'infanterie, la chéchia des tirailleurs et des zouaves, le képi noir liséré de jaune des vitriers, la calotte des chass' d'Af, le képi à bandeau bleu de la légère, celui des

dragons et des « coquillards » à bandeau noir, la coiffure plus sombre des « bombardiers », rappelaient que nous avions là, en raccourci, toute l'armée française dans ses éléments les mieux entraînés.

Chaque file passait en courant, superbement alignée, coude à coude, bondissait par-dessus les haies, franchissait allégrement les fossés, escaladait les talus, plongeait dans des fosses profondes, puis d'un bond, les hommes s'accrochaient au sommet d'une haute muraille pour s'y hisser à la force du poignet, reformer leur file, reprendre la course et, du sommet d'une butte, franchir finalement un large fossé et une haie de thuyas. Exécutés par deux ou trois gymnastes, ces exercices raviraient déjà un public, mais accomplis en ordre militaire par deux cents ou trois cents hommes, ils prennent un caractère étonnant de grandeur.

La section d'escrime n'est pas à la Faisanderie ; on l'a installée en plein bois de Vincennes, dans les baraquements du camp de Saint-Maur. Les prévôts ont su transformer avec un goût parfait les salles longues, étroites et nues que le génie a construites à leur intention. Ces baraques sont devenues parfois des choses d'art.

Beaucoup de peintres ou d'artistes appelés à faire leur service militaire et déjà habitués au maniement du fleuret ont demandé à suivre les cours d'escrime de cette école de Joinville où se recrutent les maîtres de notre glorieuse École française. Leurs camarades les ont incités à décorer les mornes couloirs décorés du nom de salles d'armes. Des fresques et des grisailles remplissent les panneaux, des arabesques, des fleurons héraldiques courent sur les murs, quelques morceaux ne sont pas sans valeur. Des trophées d'armes s'accrochent aux murs, entrecoupés de panoplies, de fleurets et de masques d'escrime. Grâce à ce goût inné du soldat français, qui fait merveille lorsqu'on lui lâche bride et que le génie ne crie pas au sacrilège, les salles d'escrime du camp de Saint-Maur ont parfois un caractère d'élégance ; c'est un cadre parfait pour les assauts du fleuret et du sabre.

L'art de l'escrime semblait menacé dans nos régiments par l'application du service de courte durée ; il a toujours ses fervents, peut-être même est-il mieux doté qu'autrefois, les régiments recevant un grand nombre de jeunes soldats habitués à l'escrime pendant leur passage au lycée et qui n'ont pas cessé de fréquenter les salles d'armes. Au lieu d'assouplir lentement

des paysans, on dispose d'une catégorie d'élèves intelligents, vifs à comprendre et qui entretiennent le goût des jeux d'épée en un temps où les vocations n'auraient plus le temps de naître et de s'affirmer.

Par contre, la canne, la boxe, la danse et le bâton, s'ils ont encore des fidèles, semblent condamnés à n'être plus qu'un souvenir. Avec le service de sept ans, service de caserne où les exercices en pleine campagne et les grandes manœuvres étaient à peine soupçonnés, on avait des loisirs pour étudier ces nobles arts. Le service de cinq ans d'abord, puis celui de trois ans et enfin de deux ans furent un coup sensible. La Faisanderie a été de plus en plus consacrée à la gymnastique et celle-ci dut s'assouplir à l'éducation du soldat en vue de la guerre et aussi à la préparation des moniteurs scolaires; les instituteurs, pendant leur passage sous les drapeaux, sont en grand nombre envoyés à cette École normale de culture physique.

J'ai entendu regretter par les anciens le vieil enseignement de la Faisanderie; plus d'un officier, ami du pittoresque, déplore aussi l'abandon progressif de traditions autrefois en si grand honneur à la caserne. Pour eux il restait bien des traces de la chevalerie dans ces exercices

que nous voyons disparaître. Et cependant ces regrets ne sont pas exempts d'une certaine dose de raillerie. Si l'on admet le brevet de danse décerné à Jolicœur et le diplôme de savate octroyé à La Ramée, ces mêmes récompenses semblent un anachronisme appliquées à Durand ou à Dupont. Déjà l'on ne peut s'empêcher de sourire, lorsqu'au régiment, après le salut des escrimeurs, on entend les sacramentels :

— A vous l'honneur !

— Par obéissance !

L'École normale de gymnastique et d'escrime a été souvent modifiée. Elle reçut son organisation actuelle en 1904. Les cours de gymnastique, au nombre de trois par an, durent trois mois. Un lieutenant de chaque régiment d'infanterie et du génie est désigné chaque année, chaque bataillon de chasseurs envoie un officier du même grade tous les deux ans. L'infanterie et l'artillerie désignent des sous-officiers, caporaux et soldats destinés à former des moniteurs. Quant aux cours d'escrime, où viennent se perfectionner les prévôts, ils durent trois ans, pendant dix mois par an.

A la redoute de la Faisanderie aboutit une route ombreuse dont les villas, parfois opulentes,

font face aux bois et à ses fraîches p^êlouses. C'est l'avenue de la Belle-Gabrielle appartenant aux deux communes de Saint-Mandé et de Fontenay-sous-Bois. En bordure, nous retrouvons une autre école, non militaire celle-là, bien qu'une partie très active de notre armée, celle à qui incombent les expéditions lointaines, puisse y puiser des renseignements précieux : l'École supérieure d'agriculture coloniale installée dans une partie de la forêt baptisée jardin colonial. Des parterres de végétaux propres aux colonies, des serres où l'on a réuni des spécimens de plantes tropicales particulièrement utiles, ont valu ce nom à l'établissement qui semble une gageure sous le climat de Paris. La ramure des chênes, des ormes et des tilleuls répond bien peu à l'idée que nous nous faisons des paysages popularisés par *Paul et Virginie*. Et c'est une délicieuse incohérence de trouver dans les allées du parc, les décors de l'Inde, les fétiches africains, un pastiche de pagode et une mosquée, la seule qui existe en France, réminiscence heureuse des monuments de Tlemcen, ornée de lampes dues aux artisans algériens et de tapis tissés sous les tentes par les femmes arabes.

Le jardin colonial n'est donc que le très modeste jardin botanique d'une école destinée à

former des agriculteurs ou plutôt des chefs d'entreprises pour nos possessions d'Afrique, d'Asie, d'Amérique et d'Océanie. Il est cependant antérieur à l'École elle-même, car il a été organisé en 1899 en vue de l'exposition de 1900 comme jardin d'essai et l'enseignement n'a été organisé qu'en mars 1902.

La durée des études est brève, mais les élèves ont déjà reçu une instruction agricole étendue dans de grandes écoles, telles que l'Institut agronomique, les écoles nationales d'agriculture, l'École d'horticulture de Versailles, ou bien sont munis des diplômes de sortie des écoles coloniales, de l'École centrale des Arts et Manufactures, de l'École de physique et de chimie. Les licenciés ès sciences naturelles ou ès sciences physiques, sont également admis parmi les élèves dits réguliers. A côté de ceux-ci figurent des étudiants libres qui suivent les cours, participent aux travaux pratiques et aux exercices de laboratoires mais auxquels on ne demande aucun diplôme ou parchemin.

Pendant cette unique année d'études, les élèves suivent les leçons de dix chaires confiées, soit à d'anciens directeurs de services agricoles dans nos colonies, soit à des maîtres éminents dont plusieurs professent à l'Institut agrono-

mique. La plus importante est consacrée à l'agriculture coloniale proprement dite et aux plantes donnant lieu à la culture industrielle. On y étudie la production des denrées qui tiennent une si grande place dans l'existence moderne et dont la découverte, puis la recherche ont été pour une part prépondérante dans l'exploration et la mise en valeur de régions que les anciens ne soupçonnaient même pas : café, cacao, thé, canne à sucre, poivre, cannelle, girofle, muscade et autres épices, indigo, coton et autres textiles devenus indispensables, les plantes à parfums recherchés dès la plus haute antiquité, enfin les dernières venues dans l'emploi industriel mais les plus indispensables peut-être en notre siècle, caoutchouc et gutta-percha.

D'autres produits coloniaux de la famille des oléagineux devenus, eux aussi, indispensables à l'industrie : arachide, ricin, coco, palmier à huile, tiennent dans les leçons une place naturellement bien plus grande que celle dévolue aux plantes tinctoriales et tannantes auxquelles la chimie a trouvé des succédanés d'origine non végétale, ainsi l'indigo et le roucou.

Une chaire est consacrée uniquement aux plantes alimentaires entrées dans la consommation courante des pays à climat tempéré ou à

climat froid comme dans celle des pays d'origine ou même adaptées par l'agriculture dans les régions les plus chaudes du vieux monde. Cet enseignement porte sur la culture du manioc, du riz, du maïs, du sorgho, de l'ananas, du bananier et du palmier dattier. Des leçons spéciales s'appliquent à des végétaux alimentaires jusqu'ici sans emploi étendu en Europe, mais précieux pour les populations coloniales : taro, chou caraïbe, patate, igname, divers palmiers tels que le chou palmiste, des légumes divers. La même chaire étend son action sur les produits de l'arboriculture coloniale, fruits très variés dont les familles de l'oranger et du figuier sont les plus connues. On apprend à cultiver l'arbre à pain, le goyavier, le mangoustanier, le tamarinier et bien d'autres arbres dont les fruits, ignorés sur nos marchés, pourraient du moins entrer dans l'alimentation européenne sous forme de conserves et de confitures.

Naturellement, les plantes qui donnent ces richesses ne sont pas cultivées à Vincennes, seules celles qui peuvent quelque peu subir l'acclimatement ou sont même obtenues par l'horticulture de la métropole ont trouvé place dans les plates-bandes du jardin. Cependant, les végétaux ayant le plus besoin de la chaleur tropicale

sont représentés, mais dans des serres malheureusement insuffisantes, indignes par leur exigüité de l'immense empire colonial de la France. Les élèves voient des caféiers, des poivriers, des cacaoyers, des plantes à caoutchouc, ils peuvent en suivre le développement, traiter des sujets, en produire par le bouturage, la greffe ou le semis ; on obtient ainsi des plants qui iront aux colonies pour créer des cultures. L'école de Vincennes, en dehors de ses leçons théoriques, a donc une grande importance pratique.

Une chaire est consacrée à la culture du tabac qui devrait prendre un si vaste développement dans nos colonies pour réduire le tribut que nous payons à l'étranger. D'autres professeurs enseignent les applications de la botanique aux colonies, la technologie coloniale, c'est-à-dire l'étude des procédés et des appareils destinés à utiliser les produits végétaux, l'emploi des matières premières d'origine végétale, animale ou minérale, la zootechnie coloniale, le génie rural, la pathologie végétale, l'hygiène, l'économie rurale, enfin l'administration, toutes sciences envisagées surtout dans leur application aux colonies.

On voit que le cycle des études est très chargé pour des cours d'une seule année.

Les élèves sortis de l'École nationale supérieure fournissent aux colonies les chefs des services agricoles, des professeurs et aussi des directeurs d'exploitation. Quelques-uns, chaque année plus nombreux, appartiennent aux races indigènes des pays dont ils sont originaires, ainsi l'un des ingénieurs agronomes sorti de l'école avec le n° 1, M. Mademba, est le fils de ce *fama* de Sansanding qui, par son intelligence, s'est élevé du poste de modeste agent télégraphique à cette sorte de royauté.

Voilà comment Nogent-sur-Marne, séjour bourgeoisement tranquille, se rattache intimement à l'existence de notre immense empire exotique.

Nogent ne doit ce privilège qu'à la délimitation des communes dans une partie de banlieue où les quartiers se soudent sans que l'on puisse deviner où commence et où finit tel ou tel territoire. Le jardin colonial devrait plutôt porter le nom de Vincennes puisqu'il est enclavé dans le bois, et la gare qui le dessert est celle de Fontenay-sous-Bois, la plus rustique des quatre agglomérations bordant la forêt devenue parc. Sous-Bois est-il un surnom dû à l'antique sylvie royale? On pourrait supposer plutôt qu'il proviendrait de bois couronnant jadis les hauteurs,

car Fontenay, Rosny et Montreuil, tous les trois *Sous-Bois* dominant les futaies de Vincennes, et sont dominés eux-mêmes par les collines couronnées de forts allant finir au Pré-Saint-Gervais, et dont celle de Romainville est la plus célèbre.

Fontenay dut être jadis un agreste village, mais, tout autour, de nouveaux quartiers aux voies régulières, bordées de maisons se haussant parfois à l'aspect de villas et de cottages ont surgi, se confondant avec des créations semblables s'étendant vers les primitifs noyaux de Vincennes et de Nogent. Il n'y avait pas 1.500 habitants vers 1850 et guère plus de 3.000, pour la plupart maraîchers, en 1870 ; le nombre dépasse maintenant 15.000 et il s'accroîtra encore, car il reste bien des vides sur le tracé des chaussées nouvelles qui ont fait disparaître tant de jardins où Paris s'approvisionnait de légumes et de fleurs. Il en est encore cependant, sur les parties hautes qui portent le fort de Nogent et la redoute de Fontenay, région ombreuse et fraîche où l'on cultive en multitude des arbres fruitiers, surtout poiriers et pommiers. Des fontaines abondantes avaient donné leur nom au bourg, de bonne heure elles furent captées. Charles VII, dit-on, en amena les eaux au château de Beauté

à Nogent, elles servirent au dix-neuvième siècle à alimenter le château de Vincennes.

Le village primitif a heureusement gardé sa physionomie d'autrefois, ses rues irrégulières, mais larges et propres, tapissent un coteau dont le point culminant atteint 112 mètres, 80 mètres au-dessus de la Marne. L'église, seul monument intéressant, est du quinzisième siècle; sans pouvoir être comparée à sa voisine de Montreuil, elle offre de beaux détails, ses fenêtres flamboyantes, ses clés de voûte très fleuries font oublier l'indigence de la façade.

Séjour d'été et même séjour permanent d'un grand nombre de Parisiens séduits par le calme et la fraîcheur de ses parcs et de ses jardins, par les grands horizons dont on jouit sur la vallée de la Marne et ses collines harmonieuses, sur les espaces ombreux du bois de Vincennes d'où émergent, avec une majesté royale encore, le donjon, la chapelle et la porte monumentale du château, Fontenay-sous-Bois a échappé à l'industrie. Ses manufactures n'épandent ni bruit ni fumée, elle sont rares d'ailleurs, à peine peut-on citer une fabrique de pianos et une autre où l'on fait des sinapismes. Dans la colline s'exploitent encore des carrières de plâtre.

Si les jardins maraîchers ont été refoulés, la

petite ville a conservé des établissements horticoles qui alimentent les marchés aux fleurs et les fleuristes de Paris. Sous les abris vitrés les jardiniers de Fontenay-sous-Bois obtiennent la violette de Parme, les primevères de Chine et les cinéraires, en plein air ils produisent en abondance les giroflées. Quelques-uns font, comme leurs confrères de Vincennes, les fougères et les azalées.

Cette charmante industrie, demeurée considérable, explique l'aspect somptueux des jardinets et des parcs qui font de la petite ville une corbeille de fleurs et lui valent un calme que l'on ne retrouve pas chez ses voisines, trop souvent bruyantes.

XI

LES PÊCHERS DE MONTREUIL ⁽¹⁾

La campagne de Rosny-sous-Bois. — Les vergers et les pêcheraies. — Le labyrinthe des enclos. — Le passé horticole de Montreuil. — Les espaliers de Girardot. — Légende et histoire. — La production actuelle. — Pêches, poires et pommes. — Les fleurs coupées. — Le commerce horticole. — La barbe de capucin. — L'industrie de Montreuil. — La nouvelle ville et le vieux village.

(*Carte de l'État-major* : feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000^e.)

Montreuil-les-Pêches. Avril.

Malgré les quartiers de pavillons qui se forment à ses abords et dont le développement est entravé par le prix des terrains voués à la culture fruitière et maraîchère, Rosny-sous-Bois est encore fort rustique, on l'a vu ; même son industrie du plâtre, toujours active, a servi à la production culturale, les galeries épuisées ou abandonnées sont utilisées pour la culture des champignons sur couche et l'étiolement des

(1) Voir au chapitre XII la carte de la page 217.

feuilles de chicorée qui fournissent la barbe de capucin. Les pentes de la colline sont couvertes de plantations. Jusqu'à Noisy-le-Sec, ce ne sont que rangées d'arbres à fruits, disposés dans un ordre géométrique, tenus bas, auxquelles on ne saurait donner le nom de vergers, car rien ne rappelle moins nos groupes d'arbres ombrageant les pelouses. C'est bien véritablement de la culture d'arbres, sur un sol bien nettoyé où l'on obtient, outre certains légumes, des fleurs pour la vente. La zone fruitière comprend encore Fontenay-sous-Bois et Bagnolet, puis Montreuil, qui ne se confine pas exclusivement dans la pêche comme on pourrait le croire. Ces coteaux fortunés, les petits plateaux qu'ils supportent sont le terrain idéal, me dit un arboriculteur, « pour la production des beaux calvilles, canadas, doyennés du comice, doyennés d'hiver, passe-crassanes et autres poires et pommes de choix ». A côté des professionnels, il y a dans la région de nombreux amateurs, rentiers, retraités, anciens officiers, qui, ayant suivi les cours de l'école du Luxembourg, en appliquent les leçons dans leurs petits domaines.

La route stratégique, qui relie les forts et les batteries en courant au bord de la crête des collines, limite ce que l'on pourrait appeler la zone

des vergers libres. Dès qu'on l'a dépassée, on pénètre dans le site le plus extravagant que l'on puisse imaginer. Un dédale en apparence inextricable de jardins étroits, ayant de trois ou quatre mètres seulement en largeur, séparés par des murs enduits de plâtre d'une blancheur éclatante quand ils viennent d'être élevés ou recrépis à nouveau, d'un gris sale quand le temps a passé. Des ouvertures permettent de pénétrer d'un rectangle à l'autre ; l'ensemble de ces minuscules enclos, dans un mur continu avec porte sur un chemin ou sur une sente, constitue un domaine.

Ces murs sont tous des espaliers contre lesquels sont appliqués des arbres fruitiers, poiriers et pêcheurs, pêcheurs surtout. Nous sommes ici dans les fameuses cultures de la pêche de Montreuil, gloire de l'horticulture parisienne, une des gloires les moins discutées de la France agricole.

La surface couverte par ces enclos est immense ; pentes douces, plateaux sont un échiquier de ces cases blanches. L'impression causée par tous ces chaperons s'exhaussant en gradins aux flancs adoucis de la colline est étrange. C'est par milliers que les murs, de Fontenay-sous-Bois à Rosny, Romainville et Baguoret, envelop-

pent ce qui était le village de Montreuil, devenu une ville de plus de 43.000 âmes (1).

Le développement de Montreuil et des communes voisines, la création de quartiers réguliers sur le plateau ont d'ailleurs restreint les surfaces occupées par les enclos à pêcheurs ; et la réduction continue. Sur bien des murailles se montre l'écriteau offrant la vente du terrain à des prix descendant parfois à 3 ou 4 francs le mètre. La culture montreuillaise fléchit donc. L'appât d'une somme en apparence considérable pour un petit domaine séduit les uns, la concurrence des pêches venues en vastes vergers de plein air, sans murailles coûteuses, dans la vallée du Rhône, en faisant une concurrence sérieuse aux fruits de Montreuil, a découragé les autres. Cependant, Montreuil et ses voisins doivent encore leur principale source de bien-être aux pêcheurs, aux poiriers et, les années où les fruits font défaut, aux cultures de fleurs, de fraises, de primeurs obtenues dans les cases exigües.

Montreuil seul couvre de ses murs blancs 300 hectares, les murs mis bout à bout s'étendraient sur 600 kilomètres. Les communes voisines possèdent 200 hectares de pêcheraies : 70 à

(1) 43.217 habitants au recensement de 1911.

Bagnolet, 40 à Fontenay-sous-Bois, 20 à Rosny, 15 à Romainville et 145 dans des communes plus éloignées (1). Il y a donc 1.000 kilomètres de murs construits en mauvais matériaux et fortement enduits de plâtre pour permettre le *palissage à la loque*, dont je parlerai tout à l'heure.

Ce dédale de petits enclos, de murs blancs qui recouvrent tous les versants de l'espèce de conque où Montreuil s'est bâti, a joué un rôle dans l'histoire militaire. On dit qu'en 1814 l'armée russe qui attaqua Paris hésita à aborder cet échiquier, y supposant quelque embuscade. Les pêcheraies de Montreuil existaient en effet dès cette époque, depuis bien longtemps même, puisqu'on fait remonter au règne de Louis XIV les premières plantations de pêchers, dues à un ancien mousquetaire de la reine, nommé Girardot.

Mais il y avait bien des années que Montreuil produisait des fruits. Les traditions locales rapportent des histoires parfois gauloises sur les cultivateurs du lieu. François I^{er} et Diane de Poitiers y ont un rôle, comme il convient, il est même surprenant qu'il ne soit pas question de

(1) Chiffres relevés par M. Baltet (Horticulture dans les cinq parties du monde). D'autres documents évaluent à 150 hectares seulement l'étendue des pêcheraies à Montreuil.

Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Ces fouilleurs d'archives prétendent avoir découvert qu'en 1240 les juifs, qui vinrent recevoir de saint Louis le talmud rapporté de Terre sainte, implantèrent la culture du pêcher. Si le fait est exact, il n'enlève rien à la gloire de Girardot, qui appliqua au pêcher la méthode des espaliers et de la taille encore en usage aujourd'hui.

Girardot, comme tant d'autres officiers d'origine médiocre, c'est-à-dire de petite noblesse, était revenu de la guerre avec des blessures et des dettes, sans obtenir de pension. Il trouva asile sur le territoire de Bagnolet, à mi-chemin de Montreuil, dans un domaine nommé Malassis. La région avait déjà beaucoup de vergers où venaient s'alimenter les marchés de Paris. Girardot, qui s'était lié d'amitié avec La Quintinie, à Versailles, et avait suivi avec intérêt les travaux du jardin du roi, appliqua à Montreuil les leçons du grand horticulteur. La nature du sol, l'exposition, l'abondance du plâtre pour la construction et le revêtement des espaliers le mirent sur la voie de la culture rationnelle du pêcher. Il obtint des fruits d'une grosseur et d'une saveur jusque-là inconnues.

La légende a embelli la découverte de Girardot. Tous les recueils d'anas racontent que La

Quintinie, voulant faire connaître au roi les pêches de l'ancien mousquetaire, aurait organisé une mise en scène d'un caractère mystérieux en faisant envoyer au Grand Condé, à Chantilly, un jour où il recevait Louis XIV, un panier renfermant douze pêches superbes, avec une suscription : *Pour le dessert du roi*. Les convives se seraient extasiés sur la grosseur et le goût délicat des fruits. Et le Grand Roi, à son retour à Versailles, manda La Quintinie pour lui reprocher de n'avoir pas obtenu de produits semblables alors qu'il disposait d'un jardin pour lequel l'argent n'était pas épargné. Le grand jardinier aurait fait le naïf, accepté la semouce et trouvé le moyen d'amener le roi à chasser près de Bagnolet; en traversant le village, le souverain aperçut Girardot, vêtu mi-partie en mousquetaire, mi-partie en paysan, entouré de ses sept fils porteurs de corbeilles de pêches.

Étonné, — on le serait à moins — le monarque demanda ce que cela voulait dire. Girardot exposa sa requête et sollicita la visite royale à ses espaliers. Louis XIV accepta avec empressement, admira, goûta, accorda à l'ancien soldat la pension à laquelle il avait droit, avec les arrérages depuis sa sortie du service. En se retirant, il demanda à l'heureux arboriculteur de lui ap-

porter chaque année, le 25 juillet, une corbeille de pêches « pour le dessert du roi ». Jusqu'à sa mort, Girardot remplit scrupuleusement ce devoir ; il se présentait accompagné de ses fils. L'usage ne cessa qu'à la Révolution.

L'histoire est jolie, mais pourquoi tout ce mystère ? Il est probable que La Quintinie n'eut pas besoin de préparer une telle comédie, il lui aura suffi de présenter au gros gourmand qu'était le Roi Soleil les pêches de Girardot pour obtenir que justice fût rendue à son ami.

Quoi qu'il en soit, Girardot, grâce à la faveur royale, fit une belle fortune ; peu à peu, son domaine s'accrut ; il couvrit quatre arpents, ce qui équivaut à moins d'un hectare et demi ; des murs divisaient la pêcheraie en soixante-douze compartiments, on l'appelait le damier. Si l'on en croit les auteurs qui ont écrit sur ce sujet, Girardot tirait chaque année 30.000 livres de ses pêches. Ses enfants continuèrent l'exploitation et ses petits-enfants aussi. Le dernier descendant mâle de cette famille mourut à Villemonble en 1835, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

Les méthodes de Girardot ont subi quelques modifications par l'emploi chaque jour plus étendu de la greffe. Ce n'est pas impunément

que, pendant plus de deux siècles, le sol a porté des pêchers. En dépit des engrais, il se fatigue de cette culture intensive du même végétal. Pour remédier à cet épuisement, le cultivateur montreuillais a été amené à planter les espèces hâtives les plus vigoureuses, qui croissent malgré l'affaiblissement du sol. Les brins sont palissés sur le mur enduit de plâtre où ils sont fixés non par des treillages, mais à l'aide de rognures d'étoffes enveloppant le rameau et facilement fixés par un clou. C'est ce qu'on appelle le palissage à la loque, imaginé par Girardot sans doute. Les branches ainsi obtenues sont greffées avec des espèces tardives moins vigoureuses.

Un des amateurs qui ont entrepris par passion cette culture des fruits m'a ainsi exposé la situation actuelle dans les vergers de Montreuil.

— C'est ainsi, par le greffage, que les intermédiaires Amadou, précoce de Halle, Early-Rivers sont mis à fruit. Leurs pêches, étant récoltées fin juin et juillet, la sève se porte alors sur les greffes où viennent les grosses mignonnes, les Galandes et les belles Beausses, plus tardives, mûrissant en août et septembre. La pêche Opoix, une de celles qui réussissent le mieux par le greffage, ne mûrit que fin octobre et début de novembre. Il n'est pas rare de voir huit à dix va-

riétés de pêches sur le même pêcher. On recèpe même l'arbre pour le rajeunir et obtenir de nouveaux rejetons à greffer.

« Grâce à ces méthodes que de savants praticiens améliorent chaque jour, Montreuil continue à donner les meilleures et les plus belles pêches du monde. La commune et ses voisines ne se bornent pas à cette production, toutes les autres espèces de beaux fruits de rapport y sont cultivées : pommes de calville et canadas, poires doyennés du comice, doyennés d'hiver, passe-crassanes, remplacent le pêcher lorsque décidément le sol ne se prête plus à celui-ci. En dehors du palissage à la loque, on voit dans les enclos les arbres fruitiers en contre-espaliers, cordons, fuseaux ou vases. D'ailleurs, pas de formes régulières, tout est sacrifié uniquement au produit en argent. Les arboriculteurs ont acquis une habileté merveilleuse pour la mise à fruits des coursonnes du pêcher, les pincements sur pincements pour les pommiers et les pêchers. Ils obtiennent ainsi des fruits d'une beauté et d'une saveur incomparables. Les soins sont de tous les instants ; hiver et été, on procède à la destruction des petits ennemis par l'emploi des insecticides. Aussitôt noués, les fruits sont abrités dans des sacs en papier. On comprend le

prix élevé obtenu par les produits de Montreuil, réservés aux tables riches, aux grands hôtels et aux grands restaurants.

« Même les cultures dérochées, intercalaires, que le goût des fleurs de plus en plus répandu à Paris a fait naître, concourent à la fructification des arbres en attirant les abeilles, qui répandent le pollen. Au printemps, narcisses, jonquilles, pivoines mettent la gaieté et l'éclat de leurs couleurs dans les enclos; à l'automne, chrysanthèmes et anthémis donnent un dernier aspect d'opulence à ces étroits jardins. Le chrysanthème est l'objet de soins particuliers, même il est soumis, comme le lilas à Vitry ⁽¹⁾, à l'étiollement dans des lieux sombres, on place les plantes dans les carrières qui servent, au printemps, à obtenir la barbe de capucin. »

Revenons à la culture du pêcher. Malgré la diminution du nombre des producteurs, Montreuil en possède encore 200. (Il y en avait 400 en 1872 dans la commune et celle de Rosny, et Montreuil seule consacrait 287 hectares aux jardins, dont 200 pour les pêchers, 25 aux poiriers, 25 aux pommiers et cerisiers, 37 aux plantes

(1) Voir le chapitre II.

d'agrément.) Un cultivateur travaille en moyenne de 4 à 5 arpents ⁽¹⁾. Cette antique mesure, évaluée aujourd'hui à 33 ares 33 centiares, et la perche demeurent la base de la propriété à Montreuil, mais on calcule encore l'importance des pêcheries par le nombre de mètres de murs; quelques-uns en ont plus de 3.000, mais ils sont rares. La production moyenne par culture est évaluée à 20.000 pêches chaque année en moyenne et à 30.000 par hectare. Le fruit, qui valait jadis en primeur 2 francs 50 à 3 francs pièce, atteint rarement plus de 1 franc 25. La moyenne est de 20 à 25 centimes sur l'ensemble de la saison.

Cette culture nécessite de grandes dépenses comme main-d'œuvre et matériaux. J'entends parmi les matériaux les *loques*, c'est-à-dire les rognures et lisières de drap qui servent au palissage. Pendant la guerre, elles firent défaut; la fabrication du drap renaissance ⁽²⁾ ayant accaparé tous les lainages noirs, on se rejeta sur les rognures bleu horizon. Il faut aussi des sacs

(1) Cette surface en production a été réduite à 2 arpents pendant la guerre, à cause de la pénurie de personnel.

(2) Sur cette fabrication des draps renaissance à l'aide des vieux draps, voir le chapitre sur Vienne, dans le 7^e volume du *Voyage en France*.

pour mettre les beaux fruits, poires et pommes à l'abri des insectes, le syndicat des producteurs en achète 200 kilos par an, et il y en a 210 au kilo, soit 42.000 chaque année. Pour fixer ces sacs, il faut des épingles ou une coulisse de laiton. A Fontenay, on les remplace par une bague de caoutchouc. L'engrais employé — la boue de Paris — représente aussi une valeur considérable; il n'est utilisé qu'après avoir subi un triage et une fermentation prolongée.

La vente a lieu soit directement aux Halles, par les petits cultivateurs qui les apportent eux-mêmes, soit sur pied, par les grands cultivateurs. Les fruits, réunis dans de grandes mannes, sont groupés le soir par des commissionnaires, qui les chargent dans leurs voitures et les amènent à Paris, où les vendeurs se rendent par des tramways partant dès 3 heures du matin. Il reste beaucoup de voitures appartenant à des producteurs et conduites par eux, mais on ne retrouve pas la fébrile physionomie nocturne de Montreuil décrite par Émile de La Bédollière vers 1860, description encore copiée de nos jours, mais qui a bien vieilli avec la création des tramways et du Métropolitain. Je cite :

Pour se faire une juste idée de l'importance de Montreuil comme production, il faut le voir la nuit, vers

1 heure ou 2 du matin ; ce village, si calme dans le jour, s'éveille tout à coup et devient bruyant au possible ; de toutes parts, on va et l'on vient, on parle, on rit et l'on chante : c'est le moment d'atteler pour aller à la halle.

Au bout d'une demi-heure, on commence à voir partir les voitures, et bientôt toutes les rues conduisant à la route de Paris sont encombrées d'équipages qui, venus de toutes les voies adjacentes, prennent place à la file, et forment une immense caravane qui se dirige vers la capitale.

Une fois les femmes parties, car ce sont elles qui sont chargées de la vente, les campagnards vont reprendre leur somme interrompu, et le village reprend son calme jusqu'à l'heure où la caravane de la nuit revient les voitures vides et les poches pleines.

Les voitures n'emportent pas seulement des pêches et d'autres fruits, elles se chargent aussi de grandes gerbes de fleurs coupées, car Montreuil entre pour une forte part dans l'approvisionnement en bouquets à la main du carreau des Halles, où viennent s'approvisionner les marchandes de fleurs qui parcourent Paris en poussant leurs petites charrettes.

Ces cultures, qui se rattachent si intimement à celle du pêcher et des fruits de luxe à pépins, ont amené nombre de propriétaires à entreprendre la production florale. Toutes les plantes bulbeuses, série qui s'étend, dit M. Baltet, « du galtonia à l'ornithogale, de la jacinthe pari-

sienne au lis, du narcisse à la fritillaire, soit en bulbes, soit en gerbes fleuries, sont obtenues dans les jardins de Montreuil ». Là encore sont produites les plantes en pot : primevères de Chine, grenadiers, azalées, hortensias. Les serres ont apparu à leur tour pour abriter camélias, gardénias, cyclamens et orangers. Et plusieurs forceurs de lilas se sont installés sur le territoire. C'est du reste dans ces parages, à Belleville, alors commune en dehors de Paris, que la curieuse et prospère industrie du forçage prit naissance ; un horticulteur nommé Mathieu découvrit le procédé au commencement du dix-neuvième siècle. Alors Belleville était le grand fournisseur des lilas autour de Paris.

J'ai signalé déjà que Montreuil est le principal producteur de la barbe de capucin, c'est-à-dire de la chicorée étiolée, industrie que l'on retrouve dans toute la région des anciennes carrières à plâtre : à Rosny, Fontenay-sous-Bois, Neuilly-sur-Marne, Créteil, Pantin, Bobigny, etc. ; elle utilise les immenses souterrains des environs de Montreuil, ceux qui s'étendent sous la ville, et des caves spécialement aménagées en vue du blanchiment. La chicorée obtenue dans les cultures maraîchères des deux rives de la Marne, où elle a été semée au printemps, est arrachée, en

novembre et décembre, à l'aide d'une fourche à dents plates, qui évite de meurtrir ou couper les racines. Celles-ci, bien lavées, sont réunies en bottes de 30 à 50 centimètres de largeur, à l'aide de deux liens d'osier; le collet doit rester intact, il faut dans la même botte des brins droits, de même force — 10 à 15 millimètres de diamètre au collet. Les bottes sont alors transportées dans le souterrain ou le cellier obscur et placées, très serrées, les unes contre les autres au sein d'un lit de fumier frais de cheval, épais de 40 à 50 centimètres. Tous les deux jours ou tous les jours parfois, on arrose la plantation, la chaleur du fumier fait entrer les racines en végétation, les feuilles poussent rapidement, mais l'absence de lumière les force à s'étioler, c'est-à-dire à devenir d'un blanc jaunâtre. Après une durée de douze à vingt jours, qui varie selon la température — elle doit atteindre 18 à 20 degrés — et l'humidité de la masse qui enveloppe les bottes, on retire celles-ci pour les diviser en bottillons; les racines sont nettoyées avec soin, on retire les feuilles altérées. Ces longues feuilles blanches, parfois légèrement veinées de rouge, sont la barbe de capucin, salade connue surtout dans les régions du Nord; on en prépare peu au sud de la Loire.

Montreuil, dont les horticulteurs ont acquis une illustration si méritée et qui conserve, à côté du nom de Girardot, ceux d'arboriculteurs d'une haute science professionnelle comme les Pépin au dix-huitième siècle et Lepère au dix-neuvième, demeure un des grands centres de jardinage de la France, mais il est devenu une ville qui, partout ailleurs que dans la banlieue de Paris, serait un centre considérable, comme Bourges, Caen ou Poitiers. Pour beaucoup de gens, cependant, Montreuil est un village, bien qu'il n'ait rien gardé de sa physionomie rurale, sauf autour de sa vénérable et gracieuse église. De longues rues, souvent bordées de maisons à cinq ou six étages, tout un réseau de tramways la reliant à Paris, à Vincennes, à Fontenay, à Rosny, à Pantin, donnent au contraire un caractère franchement urbain. Mais trop vaste pour sa population pourtant si considérable, la ville manque d'animation en beaucoup de ses parties. Il y a seulement de la vie, parfois intense, quand se préparent au départ les ouvriers et les employés qui travaillent à Paris, quand ont lieu l'entrée et la sortie des ateliers et des usines auxquels est dû l'accroissement qui, en cinquante ou soixante ans, a fait passer le nombre des habitants de 3.000 à plus de 43.000.

L'industrie ne possède pas un grand nombre de vastes usines, mais elle est infiniment variée ; les produits chimiques et les cuirs vernis, trois verreries sont les branches qui donneraient les aspects les plus manufacturiers. Il est intéressant de parcourir dans le Bottin la liste des fabricants. J'y relève des ateliers pour la préparation des balles et ballons, des boîtes métalliques, des appareils de bouchage mécanique, des capsules à boucher, de la cire à cacheter, des clarifiants pour liquide, des papiers et toiles « verrés et émerisés », de la pâte à polir...

On fait à Montreuil des peignes, des poupées, des porte-paquets, des enveloppes de lettres, de la tabletterie et des vitraux d'art ; je relève encore des ateliers de brosiers, de cordiers, de fleurs artificielles, de jouets dits de Paris, de mesures linéaires, de nickelage, de tabletterie, de miroiterie, de préparation de jonc verni.

Parmi les établissements exigeant de grands ateliers ou de larges surfaces, il y a une fabrique de bougies, des briqueteries, des fabriques de couleurs et vernis, de lits en fer et en cuivre, de savon de toilette, de toile cirée, d'huiles et de graisses. L'industrie des cuirs et peaux n'a pas seulement pour spécialité la préparation des cuirs vernis, les lustreurs en pelleterie qui

occupent de nombreux ouvriers, les coupeurs de poils, les fabricants de colle sèche de peaux de lapin se rattachent à cette branche d'activité.

Cette énumération forcément aride explique comment Montreuil entre pour une part considérable dans le mouvement des affaires de la Banque de France (1), plus que les succursales de certains chefs-lieux de département. Elle permet aussi de comprendre comment la population a grandi, au point d'étouffer le vieux village dont l'irrégularité surprend entre les voies nouvelles régulières, mais banales et faubouriennes, qui n'acquerront jamais le charme de nos anciennes bourgades. Le Montreuil primitif ainsi noyé a mieux conservé que d'autres villes de la ceinture parisienne sa physionomie d'autrefois; il se serre autour de l'église, œuvre intéressante de l'époque flamboyante, greffée sur un chœur des premiers temps de l'ogive, avec triforium aux grandes baies trilobées porté sur de courtes colonnes aux robustes chapiteaux contrastant avec une voûte aux élégantes nervures. Les bas côtés, avec chapelles, ont éga-

(1) En 1913, le bureau auxiliaire de Montreuil eut un mouvement d'affaires de 33.364.200 francs.

lement de belles nervures dont les croisements sont ornés de fleurons.

Près de l'église, dont la façade gothique s'encastre entre de vieux logis, une place a été tracée, plantée d'arbres, bordée sur un de ses côtés par un élégant hôtel de ville, de proportions modestes, construit en 1859, restauré et agrandi en 1890. Aux abords s'ouvrent de larges avenues, dont l'une conduit à Bagnolet et Romainville à travers les jardins de Malassis où Girardot créa les premières pêcheries.

XII

LES COLLINES DE ROMAINVILLE ⁽¹⁾

Malassis. Les fleurs et les pêches. — Bagnolet. — De Béranger à Paul de Kock. — Les fraises et les framboises. — Le Père la Fraise. — Romainville. — Le château et les chasses du Régent. — Un grand mais brumeux panorama. — Une ville nouvelle : Les Lilas. — Descente aux Prés-Saint-Gervais.

(*Carte de l'État-major* : feuille spéciale des environs de Paris au 1/800000.)

Le Pré Saint-Gervais. Mai.

L'avenue Pasteur, ouverte entre la place de l'hôtel de ville de Montreuil et les quartiers supérieurs de Bagnolet, a fait disparaître bien des jardins où l'on cultivait le pêcher. Mais les constructions ne sont pas très nombreuses encore et sur cette large chaussée régulière, ombragée d'arbres, s'ouvrent toujours les portes de petits enclos, la voie en remblai domine parfois l'échiquier et permet de distinguer sur les

(1) Voir les cartes des pages 161 et 217.

murs blancs les palmettes des arbres fruitiers. La large chaussée monte ainsi, en pente douce, jusqu'à un vaste mail ombragé de marronniers, la place de Villiers. C'est le nom d'un *marais*, c'est-à-dire d'un terroir de maraîchers couvrant les flancs d'un coteau.

La municipalité a été mal inspirée pour le vocable, elle eût dû adopter Malassis qui était le nom d'un hameau et d'un château, l'Ermitage de Malassis où, dit-on, Girardot fit ses essais de culture du pêcher; là se serait passée la scène entre l'ancien mousquetaire et le roi Louis XIV. L'ermitage était, dit-on, sur le territoire de Bagnolet, le quartier actuel appartient à Montreuil et confine à Romainville et à Rosny-sous-Bois.

Bagnolet commence presque aussitôt que la place de Villiers est dépassée. C'est d'abord un dédale de jardins où le pêcher et le poirier sont cultivés en espaliers encadrant des jardins ou des champs consacrés à la production florale. La pivoine domine, là viennent s'alimenter les Halles qui, elles-mêmes, alimenteront les petites voitures; les jacinthes, les lis, les roses abondent. Pas de rues dignes de ce nom de ce côté, sinon l'avenue Pasteur qui se continue jusqu'à la partie haute du village, mais des chemins

ruraux, des *sentes* dans le langage local. On leur a conservé les vieux noms d'autrefois, l'un d'eux évoque justement le souvenir du créateur du pêcher de Montreuil, c'est la rue Girardot, sur laquelle s'embranchent la rue Malassis. Elle aboutit à la rue principale de Bagnolet, bordée de villas souvent élégantes, à travers lesquelles on aperçoit des pentes couvertes par les innombrables murs des pêcheraies; parfois un champ plus vaste se montre, rouge des pousses de pivoines aux premiers jours de printemps, puis somptueusement couvert des énormes fleurs rouges, rosées ou blanches.

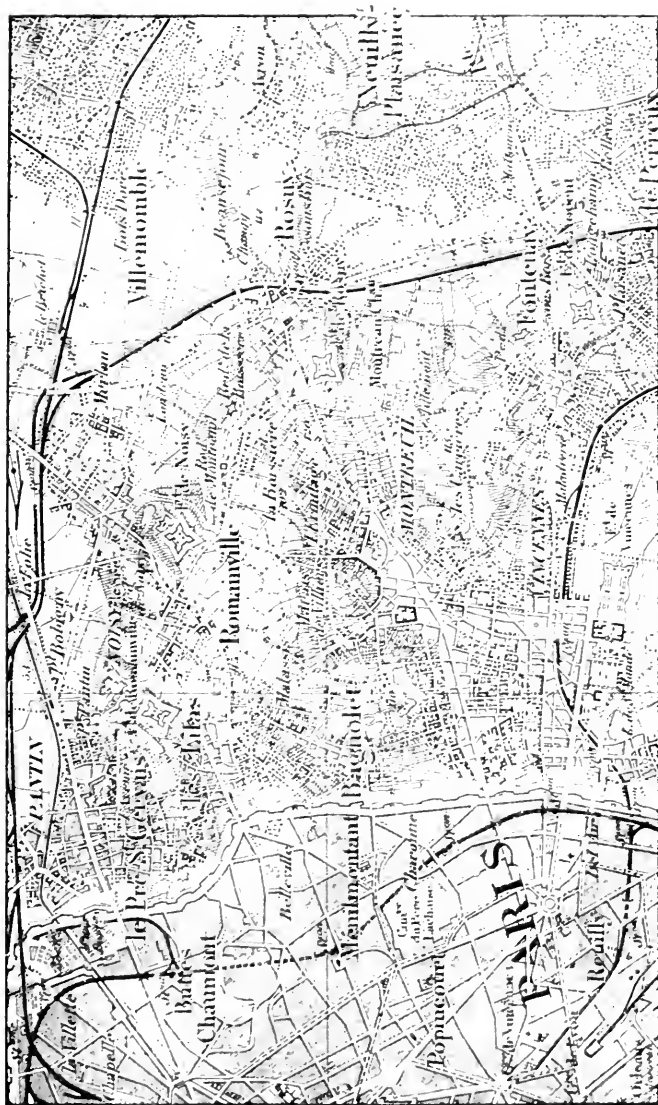
A l'entrée du bourg, une enseigne de cabaret évoque une chanson de Béranger qui rendit célèbre Bagnolet, plus encore que ne le firent les romans de Paul de Kock dont les scènes se passent ici. Ce cabaret est placé sous l'égide de *l'aveugle de Bagnolet*.

Ah! donnez! donnez s'il vous plaît,
J'ai bien employé ma jeunesse.
Ah! donnez! donnez s'il vous plaît
A l'aveugle de Bagnolet.

Le village où les Parisiens allaient suivre le conseil du chansonnier ne s'est guère transformé; de vieux logis aux façades grises, aux

toits fanés, une humble église où rien ne retient le visiteur ont une physionomie de lointaine petite ville provinciale. Un hôtel de ville moderne, de style Louis XIII, et, tout à côté, un grand immeuble de cinq étages rompent cette allure archaïque. Cet ensemble est enfoui dans les jardins et les vergers malheureusement étriés par la multiplicité des murs de séparation et trop souvent empuantis par les gadoues de Paris auxquelles le sol, qui ne connaît guère le repos, doit d'avoir conservé sa fertilité proverbiale.

Girardot n'est pas l'unique célébrité du terroir de Bagnolet. Si l'on en croit Émile de La Bédollière, c'est aux cultivateurs de ce village que serait due l'idée de semer les fraises, après l'introduction dans leurs jardins de la fraise des Alpes ou des quatre saisons, qui avait tant prolongé l'époque où l'on peut consommer cet excellent fruit. De ces semis naquirent les variétés de fraisiers, si nombreuses aujourd'hui, remarquables par le parfum, la saveur et la grosseur des produits. Ces fruits, d'abord rares, réservés aux tables riches et aux grands restaurants, sont maintenant obtenus partout, mais longtemps ils restèrent confinés dans les jardins de Bagnolet; le plus habile producteur,



M. Denys Graindorge, avait obtenu tant et de si remarquables conquêtes et mérité de telles récompenses dans les concours qu'on ne le connaissait que sous le nom de *Père la Fraise*.

D'après le même auteur de l'*Histoire des environs de Paris*, un autre Bagnolaisien, M. Hornet, ayant remarqué dans les éboulis d'une carrière de plâtre un pied de framboisier particulier par son feuillage, l'arracha, le planta dans son jardin et eut l'heureuse surprise de voir apparaître des fruits d'une grosseur et d'un parfum inconnus. D'abord jalousement gardée à Bagnolet chez l'auteur de la découverte, la framboise Hornet est aujourd'hui une des variétés les plus répandues dans cette région parisienne « où le framboisier pullule », dit M. Baltet.

La framboise tient toujours une large place dans les cultures de Bagnolet ; on y rencontre, non moins abondants, la groseille et le cassis, il reste même quelques vignes descendant de celles qui virent les premiers essais du soufrage contre l'oïdium. C'est encore à Denys Graindorge, le Père la Fraise, que cette précieuse conquête de thérapeutique horticole serait due. Ayant appris que les jardiniers anglais s'en servaient dans les serres où l'on produit le raisin en dépit du climat de la Grande-Bretagne, il eut

l'idée d'essayer le soufre sur les pampres de Bagnolet. En dépit des moqueries de ses voisins il obtint de tels résultats que, bientôt, chacun l'imita et le procédé se répandit partout où se cultive la vigne.

Les vignes avaient joué un grand rôle à Bagnolet au temps du duc d'Orléans, le Régent ; ce prince, trouvant que le vignoble gênait sa chasse à courre — une chasse à courre à Bagnolet, qui le croirait aujourd'hui ! — ordonna d'arracher les vignes et suscita une révolte dans laquelle les vigneronns eurent le dessus, grâce à l'énergie de leur curé, l'abbé Loyal.

Bagnolet est encore connu dans le monde des halles et des marchés aux fleurs par ses cultures de thym et de buis à bordure, ses rosiéristes ont une prédilection pour la rose pompon de Bourgogne, une de nos vieilles roses que n'ont pu détrôner tant d'orgueilleuses nouvelles venues. On voit que le village, devenu d'ailleurs une très grosse commune de 16.000 âmes (1) par l'allotissement des domaines princiers de jadis, notamment ce qui fut le parc d'un château des ducs d'Orléans, mérite une place d'honneur dans l'histoire de l'horticul-

(1) Exactement 15.774 au recensement de 1911.

ture française. En dépit de l'accroissement de l'humble paroisse de Girardot et de Denys Graindorge — on n'y comptait pas 3.000 âmes en 1870 — c'est toujours un centre de grande production de fruits, de légumes et de fleurs, ses champs sont toujours surveillés par les *messiers* qui dédaignent le titre plus ronflant de garde champêtre. La grande industrie n'y est pas venue, il y a cependant quelques usines, mais à la périphérie, surtout vers Paris, au voisinage des fortifications et dans l'ouvrière rue de Vincennes. Là se fait la colle forte et se préparent les cuirs vernis, là se coupent les poils de lapin. Bagnolet fait encore du savon, des billes et des procédés de billard, des meubles et la décoration sur métaux, on y vernit le jonc pour cannes.

Mais ces ateliers ne détruisent guère le caractère rustique de ce coin de banlieue dont la partie haute a donné à sa voie principale, partagée avec les Lilas et Romainville, le nom de rue Floréal. Cette artère maîtresse du plateau n'a d'ailleurs rien de bucolique. De longs murs masquent les jardins, des tramways courent, ayant, comme centre, les vastes hangars de leur dépôt. Un des rares moulins à vent conservés sur ces collines parisiennes où ils étaient si nombreux

jadis, occupe le point culminant du massif auquel Romainville a donné son nom, à 117 mètres d'altitude, hauteur inférieure à celle des collines urbaines de Belleville et de Montmartre. Ce vieil édifice marque la limite des trois communes unies par la rue Floréal.

Là, sur un plateau aride et sablonneux, qu'un allotissement a découpé en rues lentement bordées de pavillons, commence Romainville, jadis rendez-vous dominical des Parisiens qui venaient boire le vin frais dans ses guinguettes, courir à ânes dans le bois et, au printemps, dépouiller les lilas de leurs thyrses parfumés. Cette vogue dura jusqu'au moment où le gouvernement de Louis-Philippe — le petit-fils du Régent cause de la révolte des vigneron — choisit le plateau pour l'assiette de quelques-uns des forts les mieux campés du camp retranché de Paris. Sur cette sorte de falaise entaillée par les carrières à plâtre furent élevés les forts de Romainville et de Noisy, les redoutes de Montreuil et de la Boissière, puis le fort de Rosny à partir duquel la ligne des ouvrages se replia au sud par la batterie de Fontenay et le fort de Nogent-sur-Marne. A une époque où l'on ne pouvait prévoir la portée et la puissance de l'artillerie actuelle, cette position commandant de

200 pieds le canal de l'Ourcq pouvait paraître inexpugnable, bien qu'en 1814 les Alliés fussent parvenus à l'emporter, mais alors aucune défense n'y existait et les troupes de Marmont étaient épuisées, débordées d'ailleurs par le nombre.

De toutes les communes du plateau, Romainville est la moins peuplée, on n'y compte pas 6.000 habitants ⁽¹⁾ et la plus grande partie réside dans les quartiers nouveaux établis sur le plateau jusqu'à Montreuil. Le centre primitif est demeuré village, surtout autour de l'église qui occupe le rebord du plateau. Si l'édifice n'a aucun intérêt, il avoisine une promenade d'où l'on jouit d'une vue immense sur la plaine Saint-Denis jusqu'aux petites collines du pays de Goële où trône Dammartin ⁽²⁾. Jadis le panorama était d'une beauté parfaite par son étendue et surtout par le caractère agreste des campagnes. Mais l'industrie est venue, transformant la plupart des villages en grosses villes manufacturières, les hérissant de cheminées jetant sur le tableau un manteau de fumées livides ou sombres, nauséabondes souvent ; les chemins de fer tracent de grands sillons décelés par

(1) 5.676 au recensement de 1911.

(2) 42^e volume du *Voyage en France*.

les vapeurs b'anches. Dans cette pénombre se montrent la basilique de Saint-Denis, la tour de l'église d'Aubervilliers et les humbles clochers qui jadis émergeaient de la verdure. Cependant cet ensemble mélancolique reste d'une réelle majesté.

La place d'où l'on découvre ce vaste paysage possède un petit monument qui évoque tout le passé de Romainville, l'époque des rires et des plaisirs champêtres du fameux bois dont on chercherait vainement la trace aujourd'hui. C'est le buste de Paul de Kock, le romancier le plus lu du dix-neuvième siècle peut-être et dont la verve un peu grasse et grosse s'est identifiée avec ce pays. Paul de Kock vécut à Romainville, il y possédait une maison dans la partie de la commune devenue les Lilas, il y a placé les scènes les plus connues de ses romans. Le village ne l'a pas oublié.

Le vieux centre demeure morne, ses maisons anciennes mais sans physionomie intéressante sommeillent, bien qu'un tramway parcoure la rue de Paris qui fut jadis la grande voie du lieu. Toute l'animation se porte au carrefour où aboutissent les chaussées conduisant à Bagnolet, à Noisy-le-Sec et à Montrenil. Là s'étendait le bois où les Parisiens venaient dîner à

l'ombre. La route de Noisy descend, rapide, dans un ravin couvert de vergers, où des pentes herbeuses portent les talus verdoyants du fort de Noisy. La route reliant les forts, dite route stratégique, devient un boulevard en bordure d'un quartier où les maisonnettes naissent comme champignons au long de rues découpant les cultures et les plantations d'arbres fruitiers. Paysage assez morose, sauf quand s'ouvre un pli tapissé de pêcheraies et de champs de fleurs.

La route stratégique dessert les deux redoutes de Montreuil et de la Boissière que les constructions assiègent sur le plateau tandis que, du côté des pentes, s'étalent les vergers de Rosny-sous-Bois. Au delà monte entre les arbres fruitiers, régulièrement alignés, la route sinueuse qui va pénétrer au milieu de la plus vaste plantation de pêchers de Montreuil et devenir plus loin une des principales rues de la vaste cité horticole.

La Boissière, quartier nouveau qui avoisine la redoute, se développe lentement, bien qu'un tramway électrique y aboutisse, mais la durée de la course est longue jusqu'à Paris, elle empêche ouvriers et employés de venir en foule habiter ce plateau élevé, où l'air est pur et salubre.

Le tramway de Romainville ramène au village

et gagne Paris en traversant une des agglomérations spontanées qui ont le plus rapidement crû, les Lilas, véritable ville peuplée de près de 12.000 habitants (1). Peu avant 1870 cette partie de Romainville et du Pré-Saint-Gervais, qui fut longtemps territoire maraîcher aux jardins séparés par des haies de lilas, commençait à peine à naître, au long de la route conduisant au fort de Romainville. Dans ce quartier, alors champêtre, habitait Paul de Kock ; sa maison existe encore près d'un rond-point autour duquel rayonnent huit rues. Il y a une place et une rue Paul-de-Kock. Peut-être le romancier ne se douta-t-il jamais qu'il serait la gloire d'une cité nouvelle, démembrée de son cher Romainville.

L'artère centrale de la commune est la route de Romainville, devenue rue de Paris. Sa largeur, sa longueur, sa pente, la hauteur des maisons, son animation lui donnent un air citadin **ou**, plutôt, de grand faubourg. La nouvelle ville contraste ainsi avec ses voisines. Elle s'est dotée d'élégants édifices. Si l'église est quelconque, l'hôtel de ville est un des mieux conçus de la banlieue où, cependant, chaque municipale a tenu à posséder une maison commune monu-

(1) 11.654 au recensement de 1911.

mentale. Cette mairie, de dimensions assez modestes, est dans un beau style de la Renaissance. Trois larges ouvertures à plein cintre portent un balcon ajouré sur lequel s'ouvrent de hautes fenêtres à meneaux, aux vitraux de couleur. Un grand comble d'ardoise aux mansardes à pignon aigu est couronné par un campanile. L'ensemble tranche heureusement avec la vulgarité des logis voisins et rappelle les hôtels municipaux des bords de la Loire.

Un autre édifice, la salle des fêtes, surprend par ses proportions gracieuses et sa pimpante majesté. L'architecte s'est inspiré avec beaucoup de talent et de goût du grand Trianon et de certaines parties du château de Versailles sur le parc. Un large perron porté sur des degrés donne belle allure au monument. Il est peu d'édifices modernes aussi bien conçus dans toute la banlieue de Paris.

Cette commune si récente des Lilas, fière de son nom qu'elle rappelle en sculpture dans l'ornementation de ses monuments publics, échappe ainsi à la banalité que semblerait devoir lui imposer sa croissance presque spontanée. Elle a eu la bonne fortune de tenir l'industrie à l'écart de ses parties hautes. C'est au pied des collines creusées d'immenses carrières de plâtre

et sur les confins de la zone militaire des fortifications de Paris que les manufactures se sont établies. On y fait des objets en celluloïd et des articles d'ivoire que le celluloïd s'efforce d'imiter, le caoutchouc est travaillé dans plusieurs usines. Une production curieuse est celle des oignons brûlés annexée, je ne sais comment, à la savonnerie. Près de l'avenue Pasteur, qui se poursuit sous le même nom à travers Bagnolet et Montreuil, sont d'importantes verreries. Ces diverses manufactures, comme celles du Pré-Saint-Gervais, font partie du groupe industriel desservi par la vaste gare de Pantin, sur le chemin de fer de l'Est.

Une avenue sinueuse, plantée de tilleuls, descend des Lilas au Pré-Saint-Gervais, qui constitue, avec Pantin, une agglomération unique dont elle est la partie la plus pauvre par l'aspect. La chaussée, bordée de vulgaires bâtisses, de débits de vin de physionomie parfois inquiétante, laisse apercevoir entre ces bicoques d'immenses horizons fermés au nord par les collines de Montmorency et la butte Pinson. Au premier plan s'étendent, immenses, Pantin et Aubervilliers, hérissés d'innombrables cheminées d'usine. Bientôt on pénètre dans le Pré-Saint-

Gervais — il n'y a plus de prés ! Comme ses voisins, le hameau blotti dans ce creux avait ses lilas et ses guinguettes modestes mais riantes. Aujourd'hui c'est un des faubourgs les plus mornes de la capitale. Rues étroites et sombres, bordées de maisons enfumées ne rappellent guère le « riant village » où se plaisaient les Parisiens en quête de verdure pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, où se plurent même Henri IV et la belle Gabrielle. La favorite eut là une de ces innombrables maisons que la légende lui prête généreusement. De cette époque du Vert-Galant subsiste une fontaine assez pittoresque, ornement de la place. Dans le voisinage, rue Plâtrière, la maison attribuée aux séjours du Roi fut dotée de son buste. Ce logis est d'ailleurs intéressant par son ornementation intérieure.

Ce bourg de médiocre étendue, mais très peuplé — près de 14.000 âmes (1) — a perdu toute grâce, il dut avoir cependant ses villas et ses ombrages et des hôtes illustres. Ainsi peut-on s'expliquer la rue Charles-Nodier, écrivain que rien n'appelait à partager avec Danton, Ledru-Rollin et Franklin l'honneur de donner son nom

(1) 13.865 au recensement de 1911.

à une rue de banlieue. Nodier eut peut-être ici quelque jardin où il aurait semé sa fleur favorite :

La fleur de Nodier, l'ancolie,
Et la pervenche de Rousseau.

L'industrie tient une large place dans la vie du Pré-Saint-Gervais, la population vit par elle, une partie des habitants travaillent à Pantin, à Aubervilliers ou à Paris. Dans la commune même, il y a plusieurs usines ; on y fait des couleurs et des vernis, de la margarine, des talons de bois pour chaussures. Les conserves de légumes et de viande par le procédé Appert occupent une manufacture, une importante tannerie emploie un nombreux personnel.

Comme Pantin, le Pré-Saint-Gervais se rattache au marché de la Villette par son commerce de bestiaux, plusieurs facteurs du grand marché parisien y ont leurs bureaux, je relève parmi les industries celle des conducteurs de viande. C'est que le Pré-Saint-Gervais vient jusqu'à la porte d'Allemagne, à l'entrée de laquelle s'étendent marché et abattoirs ; une partie des travailleurs de ces établissements ont leur habitation dans cette commune où les loyers et le prix de la vie sont bien inférieurs à ceux de la ville.



INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractère gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun d'eux, à son ordre alphabétique.

A

Ablon (Seine-et-Oise), 10.
Acierie, 90.
Adamville (Seine), 94, 96, 118.
Alfort (Seine), 35, 85 à 88.
Alfortville (Seine), **36** à **39**.
Alger (Algérie), 141.
Algérie, 14, 34.
Allemagne, 14.
ALLIER, 12.
Alpes, 176.
Angleterre, 14.
Anjou, 99.
Armainvillers (Seine-et-Marne), 61, 62.
Armainvillers (forêt d'), 56, 61, 62, 63.
Athis-Mons (Seine-et-Oise), 8 à 10, 44.

Aubervilliers (Seine), 223, 227, 229.
Aulnay-lès-Bondy (Seine-et-Oise), 129, 132, **135** à **138**, 142, 145.
Aulnay-sous-Bois (voir *Aulnay-lès-Bondy*).
Aulnaye (pays d'), 64, **130** à **156**.
Avignon (Vaucluse), 155.
Avron (plateau d') [Seine et Seine-et-Oise], 114, 115, 118, 119, 120, **122** à **124**, 128.

B

Bagnolet (Seine), 158, 159, 194, 195, 197, 198, 212, **214** à **220**, 227.

- Balles et ballons* (fabriques de), 210.
- Balzac* (Honoré de), 43.
- Banque de France*, 32, 79, 163, 211.
- Barbe de capucin* (chicorée étolée), 92, 125, **207, 208**.
- Barbière (île de la Marne), 58.
- Barrière (la) [Seine-et-Oise], 148.
- Beauregard (château de) [Seine-et-Oise], 42, 54.
- Beauséjour (Seine), 123.
- Beauté (île de) [Seine], 109, 110.
- Belles-Fontaines (les) [Seine-et-Oise], 4, 6.
- Belleville (quartier de Paris), 207, 221.
- Bercy (Paris), 34, 75, 76, 77.
- Bercy (île du bois de Vincennes), 175.
- Bièvre (rivière), 2, 20.
- Bobigny (Seine), 119, 207.
- Boileau-Despréaux*, **45, 46**.
- Bois d'Avron (Seine), 123.
- Bois de Boulogne, 174.
- Bois-le-Vicomte (château) [Seine-et-Oise], 136.
- Bois de Vincennes (voir *Vincennes* [bois de]).
- Boissière (la) [Seine], 224.
- Boissy-Saint-Léger (Seine-et-Oise), 41, 50.
- Bondy (forêt de), 130, 132, 136, 139, **142 à 150**.
- Bondy (Seine), 119, 132, 133, 134, 145.
- Bonneuil-sur-Marne (Seine), **92, 93**.
- Bosse-de-Marne (Seine), 31.
- Bougies* (fabrique de), 210.
- Boule-de-neige* (culture et forçage de la), 19 à 28.
- Boulogne (bois de) [voir *Bois*].
- Boulogne-sur-Seine (Seine), 94.
- Bouquet (Le) [Champigny, Seine], 107.
- Boussy-Saint-Antoine (Seine-et-Oise), 41.
- Branche-Saint-Maur (ancien nom de Joinville), 108.
- Bretagne**, 12.
- Brévannes (Seine-et-Oise), **50 à 53**.
- Brie**, 24, 40, 48, 53, 54, **55 à 74**.
- Brie-Comte-Robert (Seine-et-Marne), 55, 60.
- Briqueterie*, 13, 14.
- Brunoy (Seine-et-Oise), 41.
- Bry-sur-Marne (Seine), **112 à 114**, 118.
- Buisson (ferme du) [Seine-et-Marne], 73.
- Butte Pinson (la) [Seine-et-Oise], 227.

C

- Camp de Saint-Maur, 172, 174, 176, 177, **180 à 183**.
- Caoutchouc* (fabrique de), 90, 227.
- Capsules à boucher*, 210.
- Carrières (quartier de Charenton), 78, 80.

- Caussade (Tarn-et-Garonne), 113.
Causses (région des), 73.
Celluloïd, 30, 227.
Céramique, 12, 13, 33, 34, 85.
 Cessoy (Seine-et-Marne), 12.
 Châalis (bois de), 153.
 Champignol (Seine), 103.
 Champigny-sur-Marne (Seine), 97, 116, 118.
 Champs près Noisiel (Seine-et-Marne), 67, 69, 126, 127, 156.
 Chantereine (ru de), 154.
Chapeaux de paille, 113.
 Charenton (Cher), 81.
 Charenton-le-Pont (Seine), **76** à **82**, 175.
 Charentonneau (Seine), 85.
 Charonne (quartier de Paris), 174.
Chasseurs à pied, 171.
 Château-Gaillard (Seine), 85.
 Châtillon (*Viry-Châtillon* [Seine-et-Oise]), 2.
 Chelles (Seine-et-Marne), 115, 116, 120, 126, 127, 145, 148, **154** à **156**.
 Chelles (abbaye de) [Seine-et-Marne], 146.
 Chelles (canal de), 126, 156.
 Chennevières (Seine-et-Oise), 58, 106.
 Chesnay (canal du), 126.
 Chevaleret (le) [Seine], 33.
 Chevilly (Seine), 24.
Chicorée (culture de la), 91, 92.
Chilpéric (le roi), 156.
Chocolat (fabrique de), 63 à **74**.
 Choisy-le-Roi (Seine), 2, **10** à **18**, 23, 24, 28, 31, 50.
Chrysanthème (culture du), 203.
Cire à cacheter, 210.
 Clamart (Seine), 20.
 Clichy-en l'Aumais (voir *Clichy-sous-Bois*).
 Clichy-sous-Bois (Seine-et-Oise), 118, 142, **143**, **144**, 145.
 Cœnilly (Seine), 104, 114, 116.
Colle de peau, 211.
Conducteurs de viande, 229.
 Conflans (Seine), 76, 80.
Conserves (fabrique de), 229.
 Corbeil (Seine-et-Oise), 44.
 Coudreaux (bois des) [Seine-et-Marne], 142, **152**, **153**.
Couleurs (fabrique de), 210.
Coupeurs de poils, 211.
 Cour de France (la) [Seine-et-Oise], **6** à **8**.
 Courbon (Seine-et-Marne), 131, 145.
 Courtry (Seine-et-Marne), 131, 145, 152, 154.
 Crécy-en-Brie (forêt de), 56.
 Créteil (Seine), 65, **90** à **92**, 95, 207.
Cristallerie, 13.
 Crosnes (Seine-et-Oise), 41, 43, 45, 46.
 Croult (ruisseau), 135.
Cuir (industrie du), 210.

D

- Daguerre*, 112, 113, 114.
 Dames (rivière des), 126, 155.
 Dammartin-en-Goële (Seine-et-Marne), 222.
 Dannemarie-en-Montois (Seine-et-Marne), 12.
 Daumesnil (lac du bois de Vincennes), 175.
Daumesnil (le général), 162.
Delacroix (le peintre Eugène), 84.
 Douvres (moulin de) [Seine-et-Marne], 74.
 Draveil (Seine-et-Oise), 9, 41, 44, 45.
 Dugny (Seine), 135.

E

- Eaux minérales*, 147.
École d'administration militaire, 170.
École d'agriculture coloniale, 184 à 189.
École de gymnastique, d'escrime et de tir, 109, 176 à 183.
Écoles militaires, 170.
École militaire de Saint-Cyr, 178.
École supérieure de guerre, 178.
École vétérinaire d'Alfort, 85 à 88.
 Elbe (île d'), 7.
 Émerainville (Seine-et-Oise), 59, 63.

- Émerainville - Pontaut (gare) [Seine-et-Oise], 63.
 Enghien - les - Bains (Seine-et-Oise), 147.
Enveloppes (fabrique d'), 210.
 Épinal (Vosges), 113.
 Épinay-sous-Sénart (Seine-et-Oise), 41.
 Escrime (section de l'école de gymnastique), 180 à 183.
 Espagne, 15.

F

- Faïencerie*, 12, 85.
 Faisanderie (la) [Seine], 109, 176.
Féculerie, 154.
 Ferrières - en - Brie (Seine - et - Marne), 62, 63.
 Ferrolles (Seine-et-Marne), 59.
Filature de laine, 47.
Flandres, 39.
Fleurs (culture des), 206.
Fonderie, 90.
Fontaine (La) fabuliste, 136.
 Fontainebleau (Seine-et-Marne), 7.
 Fontenay-sous-Bois (Seine), 159, 175, 184, 189 à 192, 194, 195, 197, 205, 207, 214.
Forçage des fleurs, 207 (voir aussi *Vitry*).
 Forêts (voir au nom de chacune d'elles).
Fort, batteries, redoutes :
 Boissière (redoute de la), 221, 224.

Champigny (fort de), 106, 167.
 Charenton (fort de), 35, 85, 87, 88.
 Chelles (fort de), 154.
 Faisanderie (redoute de la), 109, 166, 183.
 Fontenay (batterie de), 221.
 Gravelle (redoute de), 177.
 Limeil (batterie de), 53.
 Montrenil (redoute), 221, 224.
 Nogent-sur-Marne (fort), 221.
 Noisy-le-Sec (fort), 221, 224.
 Romainville (fort), 190, 221, 225.
 Rosny (fort de), 120, 128, 166, 221.
 Sucy-en-Brie (fort de), 53, 58, 167.
 Vaujours (fort de), 139.
 Villeneuve-Saint-Georges (fort de), 9, 43, 53, 167.
 Villiers-sur-Marne (fort de), 106, 115, 167.
 Vincennes (fort de), 175.
 Vitry (fort de), 30, 32.
 Fourgoyeuse (gouffre de) [Seine-et-Oise], 143.
 Fraises (culture des), 216 à 218.
 Framboisier (culture du), 218.
 Franceville (Seine-et-Oise), 142.
 Freins Westinghouse (fabrique de), 140.
 Freinville (Seine-et-Oise), 140.
 Fromenteau (Seine-et-Oise), 6 à 8.
 Fruitière (culture), 194 à 209.

G

Gagny (Seine-et-Oise), 12, 129, 145, 149, 150, 151.
 Gargan (Seine-et-Oise), 132, 133 à 134, 138, 146, 148.
 Gentilly (Seine), 20.
 Girardot (créateur du pêcher de Montreuil), 198 et suivantes.
 Goële (pays de), 222.
 Gournay-sur-Marne (Seine-et-Oise), 120, 126, 155.
 Grande Pelouse (la) [Seine-et-Oise], 123, 124.
 Grande Prairie (la) [Seine-et-Oise], 46.
 Grandval (château de) [Seine-et-Oise], 59.
 Grange (cité eau de la) [Seine-et-Oise], 48 à 50, 56.
 Gravelle (lac du bois de Vincennes), 175.
 Gravier (extraction du), 44.
 Gravières (ruisseau des), 59.
 Grèce (royaume de), 141.
 Gretz (Seine-et-Marne), 61, 62.
 Gretz-Armainvilliers (gare de) [Seine-et-Marne], 61.
 Griffon (mont) (Seine-et-Oise), 46.
 Grosbois (château de) [Seine-et-Oise], 48 à 50, 56.
 Guerre de 1870-1871, 30, 31, 62, 91, 103 à 106, 112 à 114, 123, 124.
 Gypse (carrières de), 139.

H

- Havre (le) [Seine-Inférieure],
93.
Hay (l') [Seine], 20.
Hôpital (ferme de l') [Seine-et-
Oise], 53, 54.
Horticulture, **18 à 28**, 89.
91, 92, 113, 125, 190, 192,
194 à 209, 206 à 208, 216
à 218.
Houlme (Seine-Inférieure), 14.

I

- Ivry-Centre (quartier d'Ivry).
33.
Ivry-Port (quartier d'Ivry), 33.
Ivry-sur-Seine (Seine), 23, 24,
30 à 34, 36, 75.

J

- Jacob* (l'amiral), 141.
Je l'écoute s'il pleut (moulin)
[Seine-et-Marne], 58.
Joinville-le-Pont (Seine), 107,
108, 109, 118, 176, 177.
Joséphine (l'impératrice), 115.
Juvisy (Seine-et-Oise), **2 à 8**,
44.

K

- Kaolin*, 12.

L

- Lagny (Seine-et-Marne), 154.
Laine (industrie de la), 47.

- Lande (château de la) [Seine],
116.
Léchelle (forêt de), 56, 61.
Lésigny (Seine-et-Marne), 59.
Levallois-Perret (Seine), 94.
Lilas (les) [Seine], 158, 159,
220, 223, 225.
Lilas (culture et forçage du),
18 à 28.
Limeil (Seine-et-Oise), 53.
Lincrusta-Walton (voir *Lino-
léum*).
Linoléum, **14 à 16**.
Livry (abbaye de) [Seine-et-
Oise], 132, 142, **146, 147**.
Livry-en-Aulnais ou Livry-
Garçon (Seine-et-Oise), 118,
129, 130, 132, 133, 138, 139,
140 à 142, 145, 148.
Lognes (bois de), 64.
Londres (Angleterre), 70.
Loreid (cuir lactice), 30.
Lyon (Rhône), 85, 87, 170.

M

- Maison-Blanche (Asile) [Seine],
119, 126, 127.
Maison Guyot (logis de) [Seine-
et-Oise], 150.
Maison Rouge (château de la)
[Seine-et-Oise], 149.
Maisons (Seine) [voir aussi
Maisons-Alfort], 35.
Maisons-Alfort (Seine), 24, 36,
38, 85, **88 à 90**, 91.
Malassis (Seine), 198, **212, 214**.
Maltournée (la) [Seine et Seine-
et-Oise], 122, 127.

Margarine, 229.
 Marne (la Boucle de), 24.
 Marne (rivière), 2, 24, 31, 35, 39, 50, 55, 56, 58, 64, 70 à 74, 76, 78 à 127, 144, 154, 156, 158, 166, 172, 174, 176, 190, 191.
 Marolles-en-Brie (Seine-et-Oise), 55.
 Melun (Seine-et-Marne), 39.
 Metz (Moselle), 148.
 Minimes (lac des), bois de Vincennes, 176.
 Mons (Seine-et-Oise), 9, 10.
 Montfermeil (Seine-et-Oise), 115, 122, 142, 145, 150, **151**, **152**.
 Montgeron (Seine-et-Oise), 41, 43.
 Mont Guichet (logis de) [Seine-et-Oise], 150.
 Montjay (Seine-et-Marne), 153.
 Montmartre (colline de), 221.
 Mont Mesly (Seine), 91.
 Montmorency (Seine-et-Oise), 227.
 Montreuil-sous-Bois (Seine), 96, 125, 128, 158, 159, 163, 190, 194, **196** à **214**, 222, 224, 227.
 Morbras (ru de), **56**, **57**, 93.
 Morée (pays de Grèce), 141.
 Morée (ruisseau de la), 135.
 Mormant (Seine-et-Marne), 55.
 Moulin Soquet (Seine), 30, 31.
 Mulhouse (Haut-Rhin), 67.
Multien (pays de), 144.
 Mûriers-Prospérité (Seine), 102.

N

Nancy (Meurthe-et-Moselle), 113.
 Nançis (Seine-et-Marne), 55, **56**.
Napoléon 1^{er}, **6**, **7**.
Navigations fluviales, 44, 45, 80, 92, 93.
 Neuilly-Plaisance (Seine-et-Oise), 118, 120, 122, 124.
 Neuilly-sur-Marne (Seine-et-Oise), 122, 124, 125, 207.
 New-York (États-Unis), 70.
 Nicaragua (république du), 70.
 Nice (Alpes Maritimes), 27.
Nodier (Charles), 228, 229.
 Nogent-sur-Marne (Marne), 108, **109** à **111**, 117, 118, 120, 122, 163, 175, 189, 190.
 Noiseau (Seine-et-Oise), 58.
 Noisiel (Seine-et-Marne), 59, **63** à **74**, 126, 156.
 Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise), 114, 115.
 Notre-Dame-des-Anges (Seine-et-Oise), **143**, **144**, 149.
 Notre-Dame (bois), 56, 59, 63.
 O
 Observatoire de Juvisy, 7.
Oignons brûlés, 227.
 Orge (rivière), 2 à 6, 70.
 Orly (Seine), 10.
 Ormesson (Seine-et-Oise), 58, 107.
 Ourcq (canal de l'), 146.

Ozoir-la-Ferrière (Seine-et-Marne), 56, 63.
 Ozouer-le-Voulgis (Seine-et-Marne), 60.

P

Pantin (Seine), 159, 207, 227, 229.
Papier verre, 210.
 Parc Saint-Maur (Seine), 94, 96, 97, 102.
Parisis, 144.
 Paroy (Seine-et-Oise), 2, 10.
Pâtes alimentaires, 90.
Pâte à polir, 210.
 Pavillons-sous-Bois (Seine), 118, 129, 132, 133, 138, 146.
Pêcher (culture du), 128.
Pêchers de Montreuil (culture des), 195 à 206, 224.
Peignes (fabriques de), 210.
Pelleterie (lustreurs en), 210.
 Péniche (la) [Seine], 109.
 Périgueux (Dordogne), 162.
 Perreux (le) [Seine], 110, **111**, **112**, 118, 123, 163.
 Petit-Chelles (Seine-et-Marne), 156.
 Petit-Ivry (Seine), 33.
 Petit-Val (château de) [Seine-et-Oise], 58.
 Pie (la) [Seine], 94, 96, 102.
 Pierrefitte (Seine), 15.
 Pin (le) [Seine-et-Marne], 154.
 Pissottes (ru des), 126.
Pivoine (culture de la), 214.
 Plaine Saint-Denis, 22, 135.
 Plaisance (Seine), 110, 120.

Plant (le) [Seine], 107, 118.
 Plateau (le) [quartier de Saint-Maurice], 84.
Plâtre, 139, 146.
 Plessis-Piquet (voir *Plessis-Robinson*).
 Plessis-Robinson (Seine), 20.
 Plessis-Trévisé (Seine-et-Oise), 63, 116.
 Polangis (Seine), 107, 108.
Pommes de terre, 154.
 Pontaul-Combaut (Seine-et-Marne), 59.
Porcelaine, 12, 13.
 Port-à-l'Anglais (Seine), 25, 26, **29**, **30**.
 Port-Créteil (Seine), 94, 95, 102.
Porte-paquets (fabriques de), 210.
 Portugal, 15.
Poupées (fabriques de), 210.
 Pré-Saint-Gervais (le) [Seine], 158, 159, 190, 225, **227** à **229**.
 Presles (Seine-et-Marne), 60.
Produits chimiques, 210.
Provence, 73.
Pruniers (culture des), 113.
Pyrénées, 176.

Q

Quartier Sévigné (voir *Sévigné*).
 Queue-en-Brie (la) [Seine-et-Oise], 55, 58, 116.
 Quincy-sous-Sénart (Seine-et-Oise), 41.
Quintinie (La), jardinier de Louis XIV, 198, 199.

R

Rabelais, 100.

Raincy (le) [Seine-et-Oise], 115,
118, 119, 129, **130 à 132**,
133, 138, 142, 145, 146, 148,
149, 150.

Reuilly (île de), bois de Vincennes, 175.

Rivière morte (ruisseau), 2.

Rochers (château des) [Ille-et-Vilaine], 51.

Romainville (Seine), 114, 158,
159, 190, 195, 197, 214, 220,
221 à 225, 224, 225.

Roses (culture des), 60.

Rosny-sous-Bois (Seine), 119,
120, 122, **127, 128**, 190,
193, 194, 197, 203, 207.

Rouen (Seine-Inférieure), 34, 93.

Rouget de l'Isle, 11.

Roye (Somme), 70.

Ru d'Oly (ruisseau), 43.

Rungis (Seine), 18.

S

Saint-Cyr (école militaire de),
178.

Saint-Denis (Seine), 94, 223.

Saint-Denis (plaine) [voir
Plaine].

Saint-Maixent (Deux-Septres),
170.

Saint-Mandé (Seine), 158, 159,
160, 163, 175, 184.

Saint-Mandé (lac du bois de Vincennes), 175.

Saint-Maur (boucle ou presqu'île de), 91, 94, 107, 118.

Saint-Maur (canal), 84, 98, 109.
Saint-Maur (camp de) [voir
Camps].

Saint-Maur-les-Fossés (Seine),
94, 95 à 102, 108, 118, 163,
174.

Saint-Maur-de-Glanfeuil (Maine-et-Loire), 99.

Saint-Maurice (Seine), 80, 81,
82 à 85, 175, 177.

Saint-Maurice (canal), 84.

Sau Emilio (Nicaragua), 70.

Santeny (Seine-et-Oise) 59.

Saumur (Maine-et-Loire), 170.

Sausset (ruisseau), 135.

Savigny-sur-Orge (Seine-et-Oise), 2.

Savonnerie, 227.

SEINE, 10 à 50, 75 à 114,
117 à 122, 123, 127 à 130,
157 à 229.

Seine (fleuve), 1 à 45, 50, 55,
75 à 79, 80, 144.

SEINE-ET-MARNE, 58 à 74,
126, 127, 154 à 156.

SEINE-ET-OISE, 9 à 10, 40
à 58, 106, 107, 114 à 116,
122 à 126, 130 à 153.

Sénart (forêt de), 43.

Sept îles (étang des) [Seine-et-Oise], 149, 151.

Servon (Seine-et-Marne), 59.
Sévigne (la marquise de), 51,
146.

Sévigne (lac, thermes), 147.

Sévigné (quartier) [Seine-et-Oise], 132, 138, 142, 146,
147, 148.

Sevrau (Seine-et-Oise), 138.

Somme, 70.

Sucy-en-Brie (Seine-et-Oise),
55, 58.

T

Tabletterie, 210.

Thiais (Seine), 17, 18.

Tissage de la laine, 47.

Tonnay-Charente (Charente-
Inférieure), 141.

Torcy (Seine-et-Marne), 67, 74.

Toulouse (Haute-Garonne), 79,
85, 87.

Tourcoing (Nord), 79.

Tournan (Seine-et-Marne), 60.

Tremblay (champ de courses
du) [Seine], 107.

Tubes en fer, 90.

Tuilerie, 13, 14.

V

Val du Muguet (Seine-et-
Marne), 59, 63.

Val-Plant (Seine), 107.

Val Roger (Seine-et-Oise), 116.

Valle Menier (Nicaragua), 70.

Valenton (Seine-et-Oise), 42, 53.

Varenne-Saint-Hilaire (Seine),
94, 96, 102, 118, 119.

Vaujours (Seine-et-Oise), 138,
139, 142, 143, 145, 153.

Verrerie, 227.

Versailles (Seine-et-Oise), 162,
170, 199.

Vert-Galant (le) [Seine-et-Oise],
139.

Vigneux (Seine-et-Oise), 9, 42,
44, 45.

Ville-Évrard (la) [Seine-et-Oise],
119, 125.

Villeflix (château) [Seine-et-
Oise], 115.

Villejuif (Seine), 20, 30.

Villemonble (Seine), 118, 122,
129, 130, 200.

Villeneuve-le-Roi (Seine-et-
Oise), 10, 45.

Villeneuve-Saint-Georges (Sei-
ne-et-Oise), 2, 9, 24, 40 à
43, 45, 54.

Villeparisis (Seine-et-Marne),
145.

Villepatour (château de) [Seine-
et-Marne], 60.

Villepinte (Seine-et-Oise), 145.

Villette (marché aux bestiaux
de la), 221.

Villevaudé (Seine-et-Marne),
153.

Villiers-sur-Marne (Seine-et-
Oise), 104, 115, 116.

Vincennes (Seine), 96, 98,
156 à 172, 190, 192.

Vincennes (asile national de),
83.

Vincennes (bois de), 80, 83,
109, 110, 122, 173 à 189,
190.

Vins (commerce des), 34, 79,
80.

Viorne boule-de-neige (voir
Boule-de-neige).

Vitraux d'art, 210.

Vitry-Centre (quartier de Vitry-
sur-Seine), 28, 29.

Vitry-port (quartier de Vitry-
sur-Seine), 28.

Vitry-sur-Seine (Seine), 19 à
30, 32, 36, 50.

Vivant-sur-Marne (nom révo-
lutionnaire de Saint-Maur-
des-Fossés), 101.

W

Watteau (le peintre *Antoine*),
110.

Wissons (Seine-et-Oise), 4.

Y

Yeres (rivière), 2, 42, 43 à
48, 60.

Yerres (Seine-et-Oise), 42, 45,
46 à 48.

Yerres (abbaye de) [Seine-et-
Oise], 47, 48.

Young (le voyageur *Arthur*),
40, 41, 86.



TABLE DES CARTES

De Juvisy à Choisy-le-Roi, 5.	La boucle de la Marne, 97.
Choisy-le-Roi, Vitry et Ivry-sur-Seine, 21.	Champ de bataille de Champigny, 105.
Entre la Seine et la Marne (Charente à Villeneuve-Saint-Georges), 37.	Les Quatre lieues de maisons (de Nogent-sur-Marne à Aulnay-les-Bondy), 121.
Cours inférieur de l'Yères, 49.	Le Raincy et la forêt de Bondy, 137.
La Brie forestière, 57.	L'Aulnaye, 145.
Environs de Noisiel, 65.	Environs de Vincennes, 161.
Charenton et la boucle de Marne, 77.	De Montrenil à Bagnolet et au Pré-Saint-Gervais, 217.



TABLE DES MATIÈRES

I. — LA SEINE ENTRE L'ORGE ET LA MARNE

Pages

- Au confluent de l'Orge. — Les Belles-Fontaines. — Juvisy et sa gare. — La Cour de France. — Napoléon avant l'île d'Elbe. — L'Observatoire de Juvisy. — Athis-Mons. — Villeneuve-le-Roi. — Choisy-le-Roi et son industrie d'art. — Thiais 1

II. — LES LILAS DE VITRY

- Champs de lilas. — Les pépinières de Vitry-aux-Arbres. — Forceries de lilas et de viornes boules-de-neige. — Lilas d'hiver et lilas d'août. — Ivry-sur-Seine. — La métallurgie et la céramique. — A Ivry-Port. — L'ancien Ivry et ses souvenirs rustiques. 19

III. — AUX BORDS DE L'YÈRES

- Alfortville. — Rues moroses, noms bucoliques. — Voies dédiées aux pêcheurs. — La plaine de Maisons-Alfort. — Les sablières et leurs étangs. — Les gares de Villeneuve-Saint-Georges. — Au bord de la Seine. Impressions d'Arthur Young. — Les accroissements de Villeneuve-Saint-Georges. — L'Yères et sa vallée. — Montgeron et la forêt de Sénart. — Les sablières de Vigneux et de Draveil. — Le troisième port de la Seine. — Crosnes et Boileau. — Yerres et son abbaye. — Les Camaldules de Villecresnes. — Boissy-Saint-Léger. — Brévannes et Madame de Sévigné 35

IV. — DE LA BRIE FORESTIÈRE A LA MARNE

- Les bois de la Brie parisienne. — Le vallon du Morbras. — Le ru des Graviers. — Les gouffres de la Morsange. — Gretz. — Armainvillers. — La forêt d'Armainvillers. — Le château de Ferrières. — Le chemin de fer de Noisiel. — La ville ouvrière de Noisiel. — Les créations de M. Menier. — La fabrique de chocolat 55

V. — DE BERCY A LA BOUCLE DE MARNE

Pages

Bercy et Conflans. — Le royaume du vin. — Les palais disparus. — Carrières. — Charenton-le-Pont. — Saint-Maurice et ses asiles. — Charentonneau, Château-Gaillard et Alfort. — L'école vétérinaire. — Maisons et son église. — Les maraichers de Maisons-Alfort. — Créteil. — Vers la Marne. — Le port de Bonneuil.	75
---	----

VI. — LES BOUCLES DE LA MARNE

Port-Créteil. — A travers la boucle de Marne. — La commune de Saint-Maur-les-Fossés. — Histoire de la presqu'île. — La Pie. — Adamville. — La Varenne. — Saint-Maur. — Champigny et ses monuments. — Le Plant. — Palangis. — Joinville-le-Pont et son canal souterrain. — Nogent-sur-Marne. — L'île de Beauté. — Le Perreux. — Bry-sur-Marne. — Souvenirs de Daguerre. — Noisy-le-Grand : Frédégonde, Madame de Maintenon et l'impératrice Joséphine. — Villiers-sur-Marne. — La ville naissante du Plessis-Trévisé.	95
--	----

VII. — A TRAVERS QUATRE LIEUES DE MAISONS

L'agglomération des bords de Marne. — Comment elle s'est formée. — Vieux villages et villes neuves. — Autour du fort de Nogent. — La Maltournée. — Neuilly-Plaisance. — Le plateau d'Avron. — Neuilly-sur-Marne. — La barbe de capucin. — Ville-Evrard et la Maison-Blanche. — Le château de Champs. — Rosny-sous-Bois. — Dans les jardins maraichers. — Villemonble et le Raincy. — Pavillons-sous-Bois et Gargan	117
--	-----

VIII. — LA FORÊT DE BONDY ET L'AULNAYE

Aulnay-sous-Bois. — Les parcs allotés et les vieux domaines. — La cité du parc d'Aulnay. — Sevrans et sa poudrerie. — Livry. — Freinville. — La forêt de Bondy ; son dépècement. — Notre-Dame-des-Anges. — Clichy-sous-Bois. — Ce qu'était le pays d'Aulnaye. — L'Abbaye de Livry. — La ville mort-née de Sévigné. — Gargan. — En forêt. — Le lac des Sept-Îles. — Le château de Maison-Rouge. — Gagny. — Franceville. — Montfermeil. — Les Coudreaux, ville des sciences. — Chelles	135
--	-----

IX. — VINCENNES

Pages

La sortie de Paris à la porte de Vincennes. — Les chemins de fer nogentais. — Saint-Mandé. — Vincennes. — Le château de Vincennes. — Du haut du donjon. — Vie militaire. — La garnison. — L'arsenal. — L'école d'administration. — Chasseurs de Vincennes. — Le fort neuf.	157
--	-----

X. — LE BOIS DE VINCENNES ET FONTENAY-SOUS-BOIS

L'ancienne forêt de Vincennes. — Ses transformations. — Les lacs. — Le parc Saint-Maur. — L'École de gymnastique et d'escrime. — Le jardin colonial. — L'École nationale d'agriculture coloniale. — L'Afrique et l'Asie au bois de Vincennes. — Fontenay-sous-Bois. — La culture des fleurs.	173
--	-----

XI. — LES PÊCHERS DE MONTREUIL

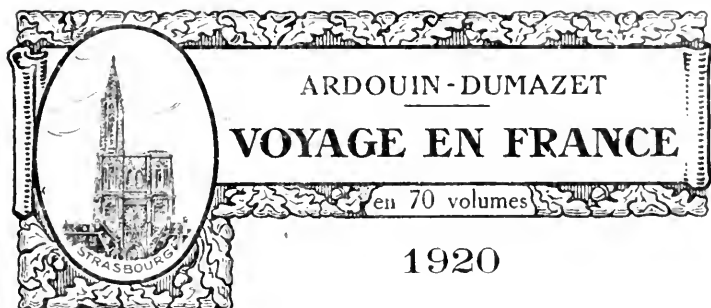
La campagne de Rosny-sous-Bois. — Les vergers et les pêcheries. — Le labyrinthe des enclos. — Le passé horticole de Montreuil. — Les espaliers de Girardot. — Légende et histoire. — La production actuelle. — Pêches, poires et pommes. — Les fleurs coupées. — Le commerce horticole. — La barbe de capucin. — L'industrie de Montreuil. — La nouvelle ville et le vieux village.	193
---	-----

XII. — LES COLLINES DE ROMAINVILLE

Malassis. — Les fleurs et les pêches. — Bagnolet. — De Béran-ger à Paul de Kock. — Les fraises et les framboises — Le Père la Fraise. — Romainville. — Le château et les chasses du Régent. — Un grand mais brumeux panorama. — Une ville nouvelle : Les Lilas. — Descente au Pré-Saint-Gervais	213
INDEX ALPHABÉTIQUE	331
TABLE DES CARTES	243
TABLE DES MATIÈRES	345



BERGER-LÉVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS
NANCY - PARIS - STRASBOURG



1920

Description complète de la France, en 70 volumes,
dont 67, consacrés à la Province et 6 à l'Alsace-Lorraine,
ont paru ou sont sous presse ;
les autres, consacrés à Paris, sont en préparation.
(Quatorze volumes décrivent les départements envahis.)

Volumes in-12 de 300 à 500 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, 4 fr. 50. — Élégamment relié, 6 fr.

La Guerre n'a pas enrayé le succès du **Voyage en France**.

La Patrie devenant plus chère à ses enfants, ceux-ci ont voulu la mieux connaître, et c'est aux livres de M. ARDOUIN-DUMAZET qu'ils ont recouru. Aucun ouvrage ne saurait leur être comparé, pour l'étendue, l'ampleur, la variété et la vérité des descriptions. C'est un véritable monument élevé à la France, œuvre de trente ans de patientes explorations, œuvre profondément personnelle accomplie sans défaillance, par un écrivain qui s'est imposé de parler seulement de ce qu'il a vu. Et il voulut tout voir.

Le **Voyage en France** sera d'autant plus précieux désormais qu'il évoque, au milieu des ruines de nos départements de l'Est et du Nord ravagés par la barbarie germanique, ce que furent ces pays si vivants et si riches. Les volumes consacrés à ces régions sont et seront conservés dans leur forme primitive pour rappeler ce qu'étaient ces régions avant l'effroyable cataclysme. L'auteur s'est borné, au fur et à mesure des rééditions, à donner un court historique des événements qui se sont déroulés dans la partie de territoire à laquelle le

volume est consacré. C'est ainsi que les principaux actes de la bataille de la Marne sont dès maintenant rappelés dans la 42^e série (le Valois) et la 43^e (la Brie).

Il en est de même pour les événements de guerre en Alsace et en Lorraine. L'étendue de ces pages nouvelles a amené le dédoublement des trois séries qui furent consacrées aux *Provinces perdues*, titre sous lequel parurent, en 1907, les volumes sur la Haute-Alsace, la Basse-Alsace et la Lorraine messine, que M. ARDOUX-DUMAZET avait pieusement voulu faire entrer dans le *Voyage en France*. Ces pays sont revenus à la Patrie française, ils conservent leur place dans l'ensemble, mais sous un autre titre : **Les Provinces délivrées**, et sont désormais répartis en six volumes : 48^e et 60^e, 49^e et 61^e, 50^e et 62^e.

Ce n'est pas la seule modification qu'ait subie notre publication. Celle-ci ressemble bien peu à ce qu'elle était au début et a dépassé pour l'étendue toutes les prévisions. Les premiers livres, en effet, étaient simplement la reproduction d'études publiées dans le journal le *Temps* et conçues sur un thème imposé par ce journal ; il s'agissait de faire un tableau de l'état économique du pays vers 1890. M. ARDOUX-DUMAZET, rompant avec le moule habituel, tenta de faire avant tout œuvre littéraire ; il tissa en quelque sorte les notions économiques et sociales dans des descriptions pleines de couleur et de vie, avec un sens remarquable des paysages et des intérieurs.

Cette forme nouvelle fut une révélation ; les lecteurs du grand journal parisien n'ont pas oublié le succès qu'ils firent à cette rubrique « **Voyage en France** ». La maison Berger-Levrault eut l'idée de recueillir ces études éparses et de les réunir en volumes. Sous cette présentation, le succès ne fut pas moins vif : trois éditions successives des premières séries ont été épuisées.

Les raisons qui avaient amené le directeur du *Temps* à confier ces études à M. ARDOUX-DUMAZET — approches du renouvellement des traités de commerce — ayant cessé, la publication fut interrompue. Les éditeurs songèrent alors à la faire poursuivre, sur un plan moins étroit que celui imposé par les nécessités du journal. Au lieu de s'appliquer à quelques régions-types, le **Voyage en France** devait être désormais un tableau complet de notre pays. Les 3^e et 4^e séries, consacrées aux Iles de l'Océan, donnaient déjà une physionomie tout autre à l'œuvre ; la méthode fut poursuivie à partir des 9^e et 10^e séries. Dès lors, l'ouvrage prit une large envergure ; l'écrivain eut le courage et la probité de reprendre les séries jugées incomplètes. Il a refait, à vingt ans d'intervalle, l'exploration méthodique des contrées déjà parcourues ; pèlerin passionné, il les a visitées en itinéraires plus serrés et a rapporté de ces visites une abondante moisson nouvelle. Ainsi, la Bretagne, qui comprenait, au début, une partie de la 3^e série et les 4^e et 5^e, a été dotée de trois nouveaux volumes, 51, 52 et 53 qui furent presque aussitôt réédités. Les deux premières séries ont été refondues, donnant matière à une 56^e nouvelle. Les livres sur la région lyonnaise et les Alpes ont été accrus déjà d'un 57^e, et

des pages en préparation augmenteront d'un volume les séries consacrées à la zone frontière de la Suisse et de l'Italie à la Méditerranée. Ce sera le 66°.

La Provence littorale (13° série) a fourni les éléments d'une 55° série comprenant uniquement les Maures, l'Estérel et les rivages des Alpes maritimes, dont le succès a été s'il se peut plus éclatant. Et nos départements du Nord eux-mêmes, à qui manque parfois l'intérêt pittoresque, ont procuré la matière de trois beaux livres au lieu des deux primitifs : un 58° comprend l'Artois, le Boulonnais et les autres petits pays qui constituèrent le Pas-de-Calais.

Depuis longtemps l'auteur projetait d'accroître les pages consacrées à la Normandie (6° série). Le travail est achevé. Une 51° série était prévue, cela n'a pas suffi, il fallut encore un volume devenu le 63° de la collection. (Ces trois séries sont en composition.)

En dehors de ces livres nouveaux, beaucoup d'autres ont été considérablement accrus; ainsi la 27° série (Bourbonnais et Haute-Marche); la 26° (Berri), la 28° (Limousin) et les rééditions en préparation : 11°, 34°, 36°, 37°, 12°. 11° comportent tant de pages nouvelles qu'elles constituent en grande partie des œuvres inédites que voudront posséder les lecteurs des séries primitives. La carte jointe à cette notice indique par un grisaille tous les volumes ainsi refondus.

Pareil dédoublement avait été envisagé pour la Lorraine. Le brusque épanouissement du bassin minier de Briey et les progrès de l'industrie dans les Vosges ayant amené M. ARDOUX-DUMAZET à reprendre la 22° série pour la compléter, les nouveaux chapitres furent si étendus que le volume dut être divisé à son tour. Une nouvelle 22° série est uniquement consacrée au département de Meurthe-et-Moselle et à la partie de la Meuse qui comprend la Woëvre et l'ancien Luxembourg français; elle a reçu pour titre : *Lorraine Centrale (Plateau Lorrain)*.

Au département des Vosges et à la partie vosgienne de l'arrondissement de Lunéville, en Meurthe-et-Moselle, est consacrée une 59° série sous le titre *Les Vosges*. Ces deux volumes étaient écrits sur place dans les deux mois qui précédèrent la guerre. Par une sorte de préscience, l'auteur venait de parcourir à nouveau tous ces pays auxquels le grand drame allait donner une sanglante illustration.

La Guerre avait entravé la composition des trois derniers volumes, consacrés à la banlieue immédiate de Paris. Ces trois séries 64°, 65° et 66° sont actuellement sous presse. Elles achèvent cette vaste description de la France que compléteront plusieurs volumes en préparation sur Paris.

Si M. ARDOUX-DUMAZET, tout entier à son œuvre, n'a pas cherché à la faire connaître par la grande publicité, les distinctions ne lui ont pas manqué. A deux reprises le **Voyage en France** a été couronné par l'Académie française. La Société des Gens de Lettres lui a accordé le prix du Président de la République à la première attribution de cette récompense. Le Touring-Club ayant à décerner pour la première fois, en 1904, un prix destiné à favoriser les voyages en France, le

lui accorda. *Nul, disait le rapporteur, ne remplit mieux que lui les conditions indiquées par les fondateurs, et le véritable monument qu'il a élevé à notre pays le met en quelque sorte hors de pair.*

La Société nationale, aujourd'hui Académie d'Agriculture, donna, en 1904, sa médaille d'or au **Voyage en France**; le rapport s'exprimait ainsi :

Comme Arthur Young, en 1789, M. Ardouin-Dumazet sait voir et suit bien décrire ce qu'il a vu. En sa compagnie, on éprouve un plaisir extrême à parcourir toutes les provinces de la France.

L'œuvre de M. Ardouin-Dumazet est une géographie nationale, vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues, que de la méthode d'exposition; c'est une œuvre moderne qui constitue un des plus considérables labours de ce temps; le style est alerte, plein de couleur.

La Société de géographie commerciale de Paris, attribuant sa médaille de France à M. ARDOUIN-DUMAZET, expliquait ainsi son choix :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France? Posez cette question devant M. Ardouin-Dumazet! Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son Voyage en France, œuvre encore inachevée, sans doute; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre? Aucun de nous ne l'a pensé.

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention; pas de phraseologie; des morceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui aurait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France, depuis le célèbre voyage d'Arthur Young, à la fin du dix-huitième siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, et combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de

géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière n'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la « médaille de France ».

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France**, la Société de géographie de Paris l'avait dit en lui attribuant le prix Félix-Fournier.

M. Ardouin-Dunazel s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et justidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Le supplément du *Nouveau Larousse illustré*, dans les colonnes consacrées à la France, disait du **Voyage en France** :

Il constitue un tableau magistral du sol français, de ses beautés naturelles, de ses richesses et du développement de son industrie. Ce n'est ni un guide à travers la France, ni un livre de pure géographie, mais un ouvrage d'une lecture attrayante, intéressant pour les lettrés.

Parmi les autres distinctions accordées au **Voyage en France** il faut signaler encore la médaille de la Société de géographie de Marseille pour les séries 12 et 13, « constituant le meilleur ouvrage sur la Provence ».

Voici les sommaires des 66 volumes parus, sous presse ou en préparation :

1^{re} SÉRIE : **MORVAN, VAL DE LOIRE ET SOLOGNE** (5^e édition très accrue). — le flottage en Morvan — à travers le Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — les Vaux d'Yonne — les Vaux de la Nièvre et Guérisny — le Nivernais pastoral : les Amognes — le Nivernais pastoral : le Bazois — la vallée inférieure de l'Aron — le val de Loire et Nevers — du Douzinois au Val de Loire — la Puisaye — Briare et Gien — le Gâtinais orléanais — en Gâtinais français — le safran en Gâtinais — Orléans — le Val de Loire orléanais — la Sologne — paysages solognots — les cônes de Sologne — la Sologne berrichonne. — 420 pages et 20 cartes.

2^e SÉRIE : BEAUCE, PERCHE ET MAINE (3^e édition très accrue). — Les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — la Beauce dunoise — le Perche-Gouët — le Perche aux bons chevaux — le Percheron en Amérique — le grand Perche — la foire aux chevaux de Longny — le Saosnois — le Mans et la haute Sarthe — la Sarthe et les Alpes mancelles — la Champagne mancelle — du Belinois à la Braye — de la Charnie aux Coëvrons — le Désert du Maine — Laval et Port-du-Salut — Mayenne et la Rivière — chez les Chouans — les mines d'or dans la Mayenne — de la Mayenne à l'Ernée — le petit Maine et le Passais — la Mayenne angevine — en Craonnais. — 400 pages avec 25 cartes.

Voir aussi la 56^e série : *Les Châteaux de la Loire.*

(Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française, dès leur apparition; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.)

3^e SÉRIE : BRETAGNE I : LES ILES DE L'ATLANTIQUE (3^e édition complète). — D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle. — L'île aux Oiseaux — la presqu'île d'Arvert et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — le nord de l'île d'Oleron — la côte sauvage d'Oleron — au sud d'Oleron — après vingt ans — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — le Fier d'Ars — le chemin de fer de l'île de Ré — l'île d'Yeu — dans la Fouras d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer — le Palais — à travers Belle-Isle. — 318 pages avec 13 cartes et 4 cartes hors texte.

4^e SÉRIE : BRETAGNE II : LES ILES DE L'ATLANTIQUE (3^e édition). — D'Hoëdic à Ouessant. — île d'Hoat — la charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuy — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Goucarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest — Brest et le « Borda » — la pointe de Penmarc'h. — 376 pages avec 27 cartes.

5^e SÉRIE : BRETAGNE III (4^e édition accrue et transformée). — Haute-Bretagne intérieure. — Rennes — l'université agricole de Rennes — Vitré et le Vendelais — Fougères et le Désert — le Gouesnon et le pays de Coglès — de l'Ille à la Rance — entre la Rance et le Meu — autour de Châteaubriant — de l'Erdre à la Vilaine — la forêt de Brocéliande — les lacs de l'Erdre — Grand-Jouan et la Meilleraye — d'Ancenis à Clisson — le lac de Grand-Lieu — du Sillon de Bretagne aux landes de Lanvaux — autour des landes de Lanvaux — en Porhoët — en Penthièvre — du Turnet-Gouët en Porhoët — aux sources de l'Oust et du Gouët — le Méné. — 422 pages avec 21 cartes et une carte hors texte.

Le littoral est décrit dans les séries 51 et 52; la Basse-Bretagne dans la 53^e série.

6^e SÉRIE : NORMANDIE I : PARTIE OCCIDENTALE (Dédoublément de la 6^e série primitive très accrue). Avranchin, Cotentin, Bessin, Bocage.

— En Avranchin — une ville de chaudronniers — la Suisse normande — des Vaux-de-Vire aux landes de Lessay — la côte de la Heroute — le Penesme et le duché de Coigny — du Penesme au val de Saire — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — de l'Hiémois à l'Houlme — région industrielle de Flers — du Passais au Bocage — bocage Normand.

En préparation sous sa forme nouvelle. Les éditions primitives de la 6^e série, dont il reste quelques exemplaires, comprennent toute la Normandie.

La NORMANDIE CENTRALE (51^e série) et la NORMANDIE ORIENTALE (HAUTE-NORMANDIE) [63^e série] figurent plus loin à leur ordre.

7^e SÉRIE : LA RÉGION LYONNAISE (3^e édition très accrue). — Le Mont-d'Or lyonnais — entrée à Lyon par la Saône — le paysage lyonnais — rôle social de Lyon — la presqu'île lyonnaise — la rive droite de la Saône — la Croix-Rousse — les Brotteaux et la Guillotière — Lyon industriel et commercial — le camp retranché de Lyon — des Balnes viennoises à la Bourbre — la plaine du Dauphiné — Vienne — de la Côte-Rôtie au Mont Pilat — l'Yzeron et le Garon — les monts du Lyonnais : I. De Givors à Chazeilles — les monts du Lyonnais : II. Entre l'Yzeron et la Brèvenne — la vallée de la Brèvenne — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Amplepuis — Thizy et Cours — la haute vallée d'Azergues — autour du Saint-Rigand — la plus belle lieue de France — le Bas-Beaujolais viticole — le Haut-Beaujolais viticole — Beaujeu, Belleville et la foire de Montmerle — Ars et Trévoux — en Dombes — de Bourg en Valbonne. — 382 pages avec 30 cartes.

8^e SÉRIE : RÉGION DU HAUT-RHÔNE : LE RHÔNE, DU LEMAN A LA MER (3^e édition très accrue). — La Hollande en Dauphiné — l'Isle de Crémieu — le Rhône en Bas-Bugey — l'Albarine et la cluse des Hôpitaux — du Bugey en Revermont — la cluse de Nantua — une ruche industrielle : Oyonnax — la Biègne et Saint-Claude — la Valserrine et la perte du Rhône — le pays de Gex — le Valromey — les lacs du Bas-Bugey — de Pierre-Châtel au Mont-du-Chat — le Guiers et le lac d'Aiguebelette — Chambéry et Aix-les-Bains — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — la vallée de Thônes et la vallée des Dornes — de Semine en Bornes — le Rhône de Beilegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le « saut » du Rhône — le Rhône de Lyon à Valence — le Rhône de Valence à la Mer — en Camargue : les Saintes-Maries-de-la-Mer — en Camargue : le vignoble et les troupeaux. — 505 pages avec 34 cartes.

9^e SÉRIE : GRAISIVAUDAN ET OISANS (3^e édition refondue). — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône aux Terres-Froides — la Bièvre et la Valloire — Voiron — le Massif de la Grande-Chartreuse — Grenoble — l'industrie grenobloise — de Grenoble à la Mure — la Matesysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — les gorges de la Romanche — en Oisans — en Graisivaudan (rive gauche) — d'Allevard en Graisivaudan occidental — le Bas-Graisivaudan — la grande Noyeraie — les Quatre-

Montagnes — Saint-Marcellin et le Royannais — Saint-Antoine et le plateau de Chambaran — de Chambaran au Plateau Viennois. — 396 pages avec 25 cartes.

Voir aussi la 57^e série : Bas-Dauphiné, Comtat-Venaisin.

10^e SÉRIE : LES ALPES, DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au Mont-Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Pernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genève au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 26 cartes.

Ce volume sera complété et dédoublé pour fournir en partie le texte de la 66^e série

11^e SÉRIE : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnie — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavailon. — 362 pages avec 25 cartes

Une partie de ce volume est passée à la 57^e série. Les passages détachés seront remplacés dans une future réédition par de nouveaux et importants chapitres sur les Cévennes.

12^e SÉRIE : ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES. — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le felibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

Ce volume, qui doit recevoir d'importantes additions, sera ultérieurement augmenté et divisé en deux parties : 12^e série Alpes de Provence ; 67^e Alpes Cottiennes et Alpes Maritimes.

13^e SÉRIE : LA PROVENCE MARITIME (2^e édition de l'ancienne 13^e série dédoublée par la 55^e série : Côte-d'Azur). — I. Région marseillaise — Aux bouches du Rhône — la petite mer de Berre — les bourdigues de Caronte — la côte occidentale de la petite mer — le massif de l'Estaque — le canal de Marseille au Rhône — de Roquefavour au

Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux Cabanons — de la Ciotat aux Calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles — les Isles d'Or : Bagau, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — du Grapeau à la Sainte-Baume — de la Sainte-Baume à l'Huveaune. — 419 pages avec 27 cartes.

La Côte d'Azur est décrite dans la 55^e série.

Ces deux volumes (12 et 13) et la 55^e série ont obtenu la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

14^e SÉRIE : LA CORSE (3^e édition). — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Penticia — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15^e SÉRIE : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — la Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16^e SÉRIE : DE VENDEE EN BEAUCE. — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'école de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

Cette série doit être profondément modifiée par suite du passage de plusieurs chapitres aux 56^e, 2^e et 5^e séries. D'autres chapitres remplaceront ceux qui furent ainsi distraits des éditions primitives.

17^e SÉRIE : LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE. — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de vailleuse en vailleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventailistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Anuens — dans les hortilonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les seruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

ANNEXE : LE VERMANDOIS ET LA BATAILLE DE LA SOMME.

La prochaine réédition de ce volume aura pour seul titre Vexin, Basse-Picardie, les chapitres sur la Normandie passant à la 63^e série.

18^e SÉRIE : LA FLANDRE. — Le vieux Lille — le nouveau Lille — l'industrie lilloise — mœurs lilloises — Roubaix et Tourcoing — Roubaix et ses satellites — Tourcoing et le Ferrain — les villes industrielles de la Lys — le val de Lys — petits pays de la Flandre wallonne — la Flandre guerrière — Bailleul et ses dentellières — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moères — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les waterings. — 372 pages avec 21 cartes.

19^e SÉRIE : HAINAUT ET CAMBRÉSIS. — Douai et l'Escrebieux — de la Scarpe à Orchies — l'agriculture dans le Nord — de la Scarpe à l'Escaut — Valenciennes — le pays noir d'Anzin — en Ostrevent — Cambrai et le Cambrésis — la plus grande sucrerie du monde — la source de l'Escaut — Caudry et le canton de Clary — la vallée de la Selle — la forêt de Normal — la vallée de la Sambre — aux champs de Malplaquet — le rayon industriel de Maubeuge — de la Sambre à la Solre — de la Solre à l'Elpe-Majeure — les fagnes de Sains — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 390 pages avec 29 cartes.

Voir aussi la 5^e série : Boulonnais et Artois.

20^e SÉRIE : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la Montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Bethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Châteauregnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — de l'Argonne en Champagne Pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21^e SÉRIE : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne Pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — De Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres

— du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voie et le pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22^e SÉRIE : LORRAINE CENTRALE. — Le Luxembourg français — entre la Chiers et l'Orne lorraine — Longuyon et Longwy — à travers le bassin de Longwy — le Jarnisy et le bassin de Briey — la découverte du bassin de Briey — à travers le bassin de Briey : régions de l'Orne et de Landres — la Woëvre — l'agriculture en Woëvre — du Rupt de Mad à la Moselle — la métallurgie et le bassin minier de Nancy — Nancy — les industries nanciennes — retour à Nancy (1904-1914) — l'école forestière — Toul et le pays de Haye — de Toul à Thiaucourt ; le vignoble lorrain — le Vermois, le Saulnois et Lunéville — le Xaintois — de Roville à Gerbéviller. — 349 pages avec 18 cartes et 2 cartes hors texte.

Les réimpressions de ces 6 séries (17 à 22) auront chacune un supplément consacré aux événements de guerre survenus de 1914 à 1918 sur le territoire décrit.

23^e SÉRIE : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fays-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugçais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le Pays de Gex — les lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne-Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24^e SÉRIE : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — dans les houblonnières — les pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'or — la côte dijonnaise — la côte Nuits et Cîteaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val d'Amour — le Bon-Pays — Châlon-sur-Saône — et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louchanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charolais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25^e SÉRIE : BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS. — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de Phale — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — de l'Orse à l'Orvanne — le pays d'Othe — le Tholon et l'Orvanne. — 367 pages avec 24 cartes.

Voyage en France

VOLUMES PARUS

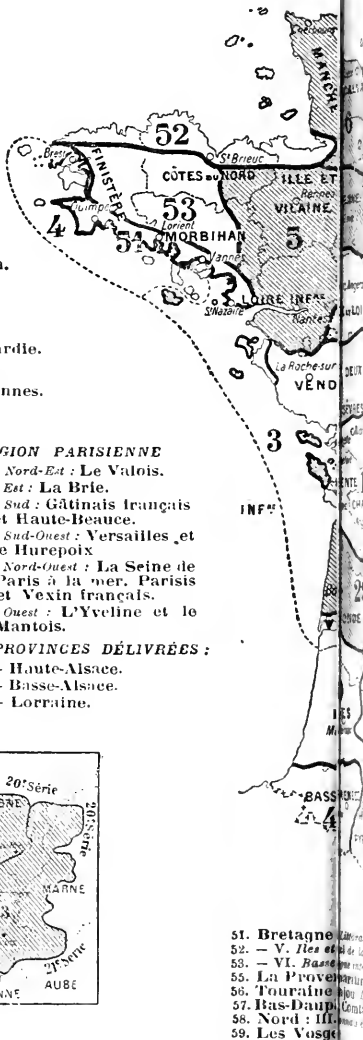
1. Morvan, Val de Loire et Sologne.
2. Beauce, Perche et Maine.
3. Bretagne: I. Les Iles de l'Atlantique: I. De la Loire à Belle-Ile.
4. Bretagne: II. Les Iles de l'Atlantique: II. D'Hoëdic à Onessant.
5. Bretagne: III. Haute-Bretagne intérieure.
6. Normandie: I. Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, H^o Normandie, Poys de Caux.
7. La Région Lyonnaise.
8. La Région du Haut-Rhône: Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Dauphiné; Graisivaudan et Oisans.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes-Maritimes.
13. Provence maritime: I. Région marseillaise.
14. La Corse.
15. Les Charentes et la Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18. Nord: I. Flandre.
19. Nord: II. Hainaut et Cambrésis.
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut Quercy et Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35. Rouerges et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Le Haut-Languedoc.
39. Pyrénées orientales.
40. Pyrénées centrales.
41. Pyrénées occidentales.

RÉGION PARISIENNE

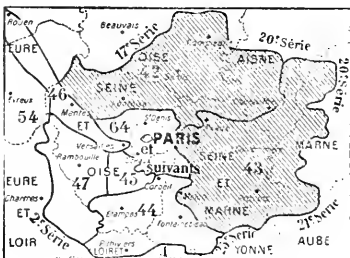
42. — I. Nord-Est: Le Valois.
43. — II. Est: La Brie.
44. — III. Sud: Gâtinais français et Haute-Beauce.
45. — IV. Sud-Ouest: Versailles et le Hurepoix.
46. — V. Nord-Ouest: La Seine de Paris à la mer. Paris et Vexin français.
47. — VI. Ouest: L'Yveline et le Mantois.

LES PROVINCES DÉLIVRÉES:

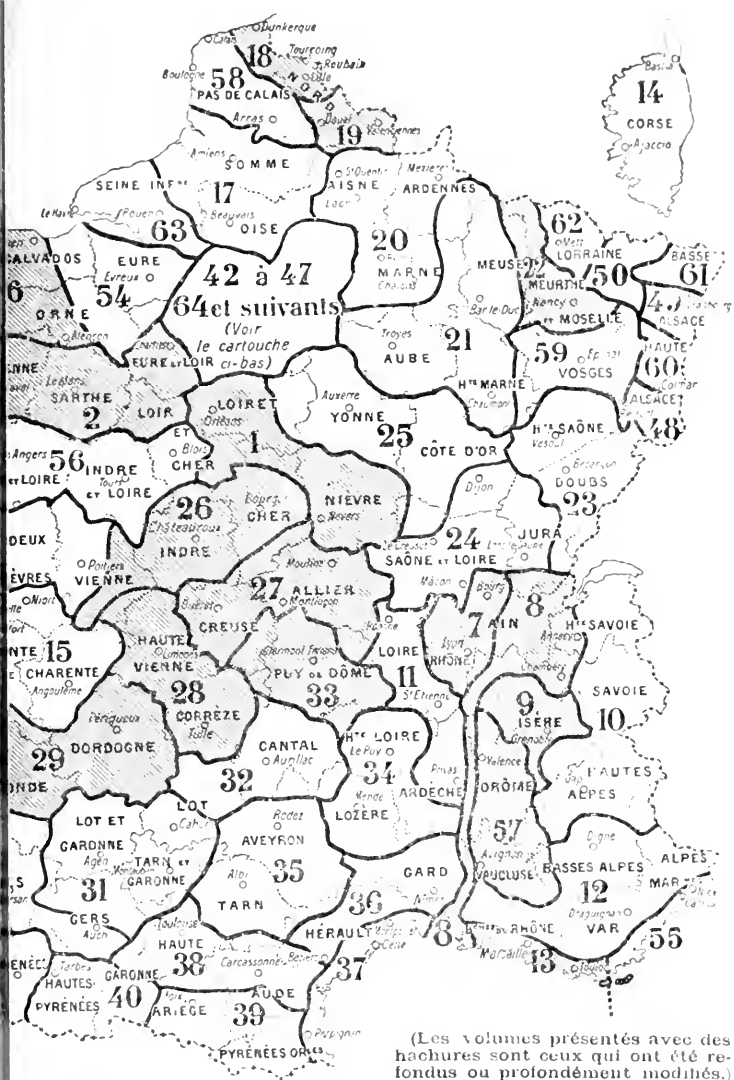
- 48 et 60. — Haute-Alsace.
- 49 et 61. — Basse-Alsace.
- 50 et 62. — Lorraine.



Région Parisienne



51. Bretagne
52. — V. Iles et Val de la Loire
53. — VI. Basse-Normandie
55. La Provence
56. Touraine
57. Bas-Dauphiné
58. Nord: III. Cambrésis
59. Les Vosges



(Les volumes présentés avec des hachures sont ceux qui ont été refondus ou profondément modifiés.)

littoral breton de l'Atlantique.
 et de la Manche.
 ne intérieure.
 aritime : II. La Côte d'Azur.
 jon Les châteaux de la Loire).
 Comtat Venaisin.
 nnaus et Artois.

Volumes en préparation

Normandie. — 6° Normandie occidentale; 54° Nor
 ma die centre e. 63° Normandie orientale.
 61, 65 et 66. Banlieue de Paris.
 67. Alpes collines et Alpes maritimes.
 68 à 79. Le Sud-Ouest — Paris.

26^e SÉRIE : BERRY ET POITOU ORIENTAL (2^e édition complétée. — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — Au centre mathématique de la France — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée de Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaux — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse — la châtaigneraie berrichonne — 391 pages avec 28 cartes.

27^e SÉRIE : BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE (2^e édition complétée). — Du Nivernais en Bourbonnais — autour de Moulins — la Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — les monts de la Madeleine — Vichy et Cusset — la Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — Souvigny, les côtes Matras et la Sioule — de la Sioule à la Bouble — les houillères de Commentry — la forêt du Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — Guéret et les deux Creuse — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedellé — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 383 pages avec 17 cartes.

28^e SÉRIE : LIMOUSIN (2^e édition très accrue). — La Basse-Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines — autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — entre Poitou et Périgord — la Chine du Limousin — la haute-Vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — les châteaux d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle — les chemins de fer électriques de la Haute-Vienne — Vézère, Corrèze et Dordogne — la Dordogne et la Luzège. — 426 pages avec 24 cartes.

29^e SÉRIE : BORDELAIS ET PÉRIGORD (2^e édition complétée). — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre-Deux-Mers — les Graves de la Garonne — la Double — autour de Bergerac — Entre la Dronne et la Nizonne — Périgueux et le Périgord Blanc — truffes et trufficulture — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais et Brantôme — Nos aïeux préhistoriques — en Sarladais — le Périgord noir. — 423 pages avec 31 cartes.

30^e SÉRIE : GASCOGNE. — De Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsau

et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Marrenne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31° SÉRIE : AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY. — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonnières de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezensaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — 352 pages avec 22 cartes.

32° SÉRIE : HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE. — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Segala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Vialène — dans l'Anbrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Lugnet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — 328 pages avec 21 cartes.

33° SÉRIE : BASSE-AUVERGNE (2^e édition complétée). — Combrailles d'Auvergne et Franc-Allier — les bouillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — de Montferrand au puy de Dôme — dans les monts Dômes — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — les conteliens de Thiers — en Livradois — du Livradois en Forez — du Cher à la Sioule. — 377 pages avec 26 cartes.

34° SÉRIE : VELAY, VIVARIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN. — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblayès et le Puy — la dentelle du Puy — Pagnac et le volcan du Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cevenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual. — 397 pages avec 27 cartes.

La prochaine réédition sera profondément remaniée.

35° SÉRIE : ROUERGUE ET ALBIGEOIS. — La Passe-Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Segala — entrée en Albigeois — le pays de Coragne — Garmaux et

ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré. — 359 pages avec 22 cartes.

36° SÉRIE : CÉVENNES MÉRIDIONALES. — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Satendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuve et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois. — 331 pages avec 26 cartes.

Une nouvelle édition accroîtra considérablement ce volume.

37° SÉRIE : GOLFE DU LION. — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vannage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Biterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls. — 355 pages avec 24 cartes.

38° SÉRIE : LE HAUT-LANGUEDOC. — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauragais — Carcassonne et le Carcassès — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays Toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan. — 331 pages avec 20 cartes.

39° SÉRIE : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Livia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérour et le Plantaurel. — 343 pages avec 25 cartes.

40° SÉRIE : PYRÉNÉES CENTRALES. — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie. — 345 pages avec 23 cartes.

41° SÉRIE : PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de

Labourd — Hasparren et l'Arberone — la Basse-Navarre — une pointe dans le Val-Carlos — le bas Adour et le pays de Bulahe — de Mix-en-Baigorry — la Soule — la vallée de Baretons — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaiz et les vésiaus du Béarn — au long du gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre. — 351 pages avec 27 cartes.

RÉGION PARISIENNE :

42^e SÉRIE : I. NORD-EST : LE VALOIS (2^e édition complétée). — La Marne en Orxois — le pays d'Orxois — entrée en Valois — la forêt de Villers-Cotterêts — autour de Crépy-en-Valois — autour de Pierrefonds — en forêt de Compiègne — la vallée de l'Authonne — Compiègne et la navigation de l'Oise — la lieue archéologique — le pays des Sylvanectes — le désert d'Ermenonville — le Multien — la Gergogne et la Théronanne — en Goële — Chantilly et ses forêts — Mortefontaine et les étangs de la Thève — les entraîneurs du Servois — l'Oise entre Creil et Pontoise — la petite France — la forêt de Carnelle. — 395 pages avec 21 cartes.

ANNEXE : LE VALOIS ET LA BATAILLE DE LA MARNE.

43^e SÉRIE : II. EST : LA BRIE (2^e édition complétée). — Au cœur du plateau briard — le Montois — la Bassée — la falaise de Brie — Provins et la Voulzie — la Brie Pouillieuse — le champ de bataille de Champaubert — de Brie en Tardenois — les meules à moulin : agonie d'une grande industrie — microbes et corsets — méandres de Marne — les fromages de la Brie — la Brie meldoise — entre Meaux et Pomponne — la Brie forestière — le grand Morin des peintres — moutons de Brie — les papeteries du grand Morin — la vallée de l'Aubetin — Melun et le Châtelet. — 418 pages avec 23 cartes.

ANNEXE : LA BRIE ET LA BATAILLE DE LA MARNE.

44^e SÉRIE : III. SUD : GATINAIS FRANÇAIS ET HAUTE-BEAUCE. — Le Bocage gâtinais — la vallée de l'Orvanne — Nemours et le Loing — navigation sur la Seine — la Seine de la Caye à Corbeil — Fontainebleau — l'École d'application de l'artillerie et du génie — la forêt de Fontainebleau — la forêt vers Barbizon — Marlotte et les gorges de Franchard — les espaliers de Thomery — la Seine et la Forêt — le pays de Bière — le Gâtinais Beauceron — de l'École à l'Essonne — la Seine de Corbeil à Choisy-le-Roi — l'industrie à Essonne — de l'Essonne à la Juine — l'Étamptois — la Juine et la Chalouette — en remontant la Juine — la Beauce pitoueraise — trois bourgades beauceronnes — 428 pages avec 19 cartes.

45^e SÉRIE : IV. SUD-OUEST : VERSAILLES ET LE HUREPOIX. — La vallée des Roses — la forêt de Sénart — autour de Longjumeau — au bord de la Bièvre — le Josas — Versailles la ville — rôle social et

économique de Versailles — Versailles, le château et le parc — Versailles militaire et Saint-Cyr — Port-Royal-des-Champs — l'École d'aérostation de Chalais — la vallée des Fraises — Marcoussis et Montlhéry — de l'Yvette à l'Orge — de l'Orge à la Juine — la capitale du Hurepoix — Chevreuse et les Vaux de Cernay — la vallée de la Remarde — vallée de la Renarde. — 359 pages avec 15 cartes.

46^e SÉRIE : V. NORD-OUEST : LA SEINE DE PARIS A LA MER. PARISIS ET VEXIN FRANÇAIS. — La vallée de Montmorency — le pays des poiriers — les collines du Parisis — la boucle d'Argenteuil — la plaine du Parisis — descente de la Seine, de Paris à fin d'Oise — la Seine de fin d'Oise à l'Eure — à Rouen par la Seine — sur la Seine maritime, de Rouen à Duclair — la Seine maritime, de Duclair à Villequier — l'estuaire de la Seine — vergers de Gaillon et de Vernon — Chevrie et Madrie — les abricotiers de l'Hautie — à travers l'Hautie — en Vexin français — le pays d'Arthies — de l'Arthies au pays de Madrie. — 366 pages avec 17 cartes.

47^e SÉRIE : VI. OUEST : L'YVELINE ET LE MANTOIS. — Rambouillet et ses enfants de troupe — en forêt Yveline, les étangs de Saint-Hubert — en Yveline, Montfort-l'Amaury — les parfums et les volailles de Houdan — Épernon et la vallée de la Guesle — en Beauce chartraine — un chemin de fer militaire — la vallée de la Voise — en Drouais — l'École de Grignon — la vallée de la Maudre — de la Vaucouleurs à Meulan — les luthiers de Mantes — Jé Mantois — Poissy et le Pincerai — la forêt de Laye — la forêt de Marly — le royaume du pot-au-feu. — 351 pages avec 15 cartes.

LES PROVINCES DÉLIVRÉES :

48^e SÉRIE : HAUTE-ALSACE. I. — La trouée de Belfort et la vallée de la Largue — le Jura alsacien — le Rhin — Mulhouse — le coton à Mulhouse — industries mulhousiennes — les œuvres sociales de Mulhouse — Altkirch et l'Ill — l'Ochsenfeld et la Doller — vallée de la Thur — la vallée de Saint-Amarin — Soultz et Guebwiller — le ballon de Guebwiller — 272 pages avec 12 cartes.

La 48^e série, 2^e partie : Haute-Alsace, II, devient la 60^e série.

49^e SÉRIE : BASSE-ALSACE. I. — Du Haut-Kœnigsbourg à Schlestadt — la Mésopotamie d'Alsace — Strasbourg — Strasbourg : la Cathédrale, la Vie économique — autour de Strasbourg — la Vallée de la Bruche — Schirmeck et le Donon — le Bau-de-la-Roche — le Champ-du-Feu et les Schlittes — du val de Villé à Barr — Sainte-Odile — de l'Elin à la Mossig — le Kochersberg. — 272 pages avec 13 cartes.

La 49^e série, 2^e partie : Basse-Alsace, II, devient la 61^e série.

50^e SÉRIE : LORRAINE DÉLIVRÉE. I. — *Les Petites Vosges et la Sarre.* — Le pays de Dabo — de la Zorn à la Sarre — les forêts d'Abreschwiller — la Sarre blanche — la Sarre rouge — Sarrebourg et Fénétrange

— Phalsbourg — les Verreries des Petites Vosges — les forges de Montherhouse — la pisciculture dans la Zinsel — le pays de Bitché — Sarreguemines — Sarralbe, l'Albe et la Rodé — de la Sarre au Warndt — Forbach et Stiring-Wendel — le champ de bataille de Spicheren — la première amputation de la Lorraine, le Sargau — Sarrelouis toujours française — Sarrebruck et les pays de la Sarre. 316 pages avec 19 cartes.

La 50^e série, 2^e partie : Lorraine déliée, devient la 62^e série.

51^e SÉRIE : BRETAGNE IV. — Littoral breton de l'Atlantique. — Nantes — le rôle économique de Nantes — la Loire maritime — la côte de Retz et Pornic — la baie de Bourgneuf — de Saint-Nazaire au pays de Guérande — le trait de Penbê et la Vilaine — l'estuaire de la Vilaine — l'estuaire de Penerf, Vannes et le Morbihan — Auray et Carnac — l'estuaire d'Étel et la mer de Graves — Hennebont et Lorient — la Laita et la rivière Belon — de l'Aven à l'Odet — les côtes de Cornouaille — le faz de Sein et la baie de Douarnenez — au Menez-Hom — Brest et sa rade — de l'Elorn à la presqu'île de Crozon — de l'Atlantique à la Manche. — 106 pages avec 32 cartes.

Voir les 3^e, 4^e et 5^e séries.

52^e SÉRIE : BRETAGNE V. — Iles et littoral de la Manche. — L'Aber-Benoît et l'Aber-Vrac'h — la grève de Goulven — Saint-Pol-de-Léon et l'île de Siec — Roscoff et l'île de Batz — Morlaix et son archipel — Primel et Saint-Jean-du-Doigt — Locquirec, la Lieue de Grève et le Guér — Lannion et les Sept-Iles — l'île Grande (Enes-Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les Iles d'Er — Trezquier, Paimpol — l'île de Brehat — le Trioux et le Gouët — entre Saint-Brieuc et Paimpol — les côtes de Penthièvre — Saint-Jacut, l'île des Ebhies et Saint-Cast — la baie de la Frenaye et le cap Frehel — la côte d'Émeraude et la Rance — Saint-Malo et le clos Poulet — les marais de Dol — la baie du mont Saint-Michel — Granville, les Chauzey et les Minquier — 457 pages avec 31 cartes.

Voir les 3^e, 4^e et 5^e séries.

53^e SÉRIE : BRETAGNE VI. — Basse-Bretagne intérieure. — La Basse-Bretagne — Quimper et la Cornouaille — le Vannetais — Pontivy et le Blavet — le Scorff — l'Isle et l'Ellé — La Montagne Noire — le berceau de la Tour d'Auvergne — les rochers d'Huelgoat — le Goëlle — le Trégorrois — le Haut-Léon — le Bas-Léon — dans la montagne d'Arrée — le Yeun Elez — la forêt de Quenecan — entre Aulne et Blavet — le toit de la Bretagne. — 400 pages avec 26 cartes

Voir les 3^e, 4^e et 5^e séries.

54^e SÉRIE : NORMANDIE II. — Normandie centrale. — Caen et les mines du Calvados — la campagne de Caen — Falaise et la foire de Ginbray — la haute vallée de l'Orne — la campagne d'Alençon — Cambembert et Vimoutiers — Orbiquet, Touques et Vie — A travers le pays d'Auge — la vallée d'Auge — le littoral du Calvados — le Lieuvin —

la Touques et la Colonne — Trouville et Honfleur — la Risle et le pays de Vièvre — le pays d'Ouche — les aiguilles de Laigle — Évreux et le Saint-André — Thimerais et Drouais — du Perche aux terres françaises — campagne de Neubourg. — (*Sous presse.*)

Les autres volumes sur la Normandie sont les 6^e et 63^e

55^e SÉRIE : LA PROVENCE MARITIME. — II. *La Côte d'Azur.* — Le littoral des Maures — dans les forêts des Maures — de Collobrières au Golfe — traversée nocturne des Maures — Saint-Tropez et le Golfe — du Golfe à l'Estérel — Saint-Raphaël et la corniche du Touring-Club — du Trayas au mont Vinaigre — le Mal-Infernet et le cap Roux — le golfe de la Napoule et Cannes — les îles de Lérins et le golfe Jouan — la presqu'île d'Antibes — les œillets d'Antibes, les jarres du Biot — Cagnes, le Malvan et Vence — Nice — Nice-Cosmopolis — l'industrie et le commerce à Nice — Villefranche et le cap Ferrat — la Petite-Afrique et la Corniche — la principauté de Monaco — Beausoleil, le cap Martin, Roquebrune et Menton — Nice, camp retranché — la Roya française. — 427 pages avec 18 cartes.

Voir la 13^e série pour la Provence maritime. I. Région marseillaise.

Ce volume (avec les séries 12 et 13) a obtenu en 1910 la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

56^e SÉRIE : TOURAINE ET ANJOU (*Les Châteaux de la Loire*) — La Loire d'Orléans à Chambord — Blois et la Sologne blésoise — de Blois à Châteaurenault — en Vendômois — la Gastine de Ronsard — Chaumont et Amboise — Tours et sa banlieue — du Mettray à la Brenne — entre Cher et Indre (la Champagne) — le plateau de Sainte-Maure — Richelieu, Chinon et le Chinonais — le pays de Rabelais — de l'Indre au Varennes — la Loire de Tours à Saumur — de la vallée d'Anjou en Gâtine — les vaux du Loir et la Flèche — Sablé et Solesmes — navigation sur la Mayenne — le pays Segréen — Angers — les ardoisières d'Angers — du Loir à la vallée d'Anjou — le Louet et le Layon — Saumur — l'École de cavalerie de Saumur — à travers le Saumurois — de Cholet au Bocage vendéen — les Mauges — l'Eldorado des Mauges — sur la Loire d'Angers à Nantes. — 577 pages avec 34 cartes.

Voir les 1^{re} et 2^e séries.

57^e SÉRIE : BAS-DAUPHINE, COMTAT-VENAISSIN. — La vallée de la Gallauré — Tain et l'Ermitage — de l'Herbasse à la Bayance — Valence — Romans et le Royonnais — entre Valence et Crest — en Diois — le Vercors — la haute vallée de la Drôme — Montelimar et la Valdaine — Dieulefit et la vallée de Saou — en Tri-castin — l'enclave de Valréas — dans les oliviers de Nyons — dans les Baronnies — les dentelles de Gigondas — l'ancienne principauté d'Orange — en Avignon — les campagnes de Carpentras — au mont Ventoux — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon — le Coulon, Apt et le Huberon — la Valmasque — dans les monts de Vaucluse — 470 pages avec 32 cartes.

Voir les 9^e et 11^e séries.

58^e SÉRIE : BOULONNAIS ET ARTOIS. — En Morinie — Langue, Brede-
narde et Pais reconquis — Calais — l'industrie des tulle^s — le Blanc-
Nez et le Gris-Nez — Boulogne — l'industrie boulonnaise, les plumes
— le littoral boulonnais — de la Canche à l'Authie — de l'Authie à la
Canche — du Haut-Boulonnais à Montreuil — en Ternois — le cheval
boulonnais — Azincourt, Enguinegatte et Théroouanne — Ayré, Saint-
Venant et Lillers — Béthune et les houillères du Pas-de-Calais — à
travers le pays noir — l'armée au pays noir — le pays d'Arras — à
travers le plateau artésien — la Seusee et Bapaume. — 358 pages
avec 27 cartes.

Voir les 18^e et 19^e séries.

59^e SÉRIE : LES VOSGES. — La Moselle de Charmes à Épinal —
Épinal et l'industrie des Vosges — Les images d'Épinal — Épinal et
les Vosges en 1914 — luthiers et dentellières — du Xaintois à la
Meuse — les Faucilles et leurs stations thermales — dans la Vôge —
le Val d'Ajol et Plombières — la Vologne — Rambervillers et Baccarat
— les petites Vosges — la principauté de Salm-Salm — le bassin de
Saint-Dié — la Vologne et ses lacs — Gérardmer et son lac — Remire-
mont et la Moselotte — la Haute Moselle — le ballon de Servance —
au ballon d'Alsace. — 359 pages avec 25 cartes.

60^e SÉRIE (suite de la 18^e série). HAUTE-ALSACE. II. — Le Mundat de
Rouffach — d'Ensisheim à Colmar — Neuf-Brisach à Colmar — Neuf-
Brisach et le Ried — Turckheim et les Trois-Épis — au Petit Ballon
(Kablewasser) — l'Alsace romane — le val d'Orbey et les Hautes-
Chaumes — à travers le vignoble — Sainte-Marie-aux-Mines et sa
vallée — la guerre dans la Haute-Alsace (1914-1918). — 281 pages
avec 12 cartes.

61^e SÉRIE (suite de la 49^e série). BASSE-ALSACE. II. — Un coin de
France au delà du Rhin — les houblonnières de Haguenau — autour
de la Forêt-Sainte — les lignes de Wissembourg — l'Alsace bavaroise
— Reichshoffen, Frœschwiller et Wœrth — autour de Niederbronn —
l'ancien comté de Hanau — autour de Saverne — entre la Sarre et
l'Eichel — les chapeliers de Saar-Union — la guerre en Basse-Alsace.
— 256 pages avec 17 cartes.

62^e SÉRIE (suite de la 50^e série). LORRAINE DELIVREE. II. — *La Mo-
selle.* — Metz — à travers Metz — l'industrie messine — les champs
de bataille sous Metz — Gravelotte et Rezonville — au long de la Mo-
selle — Thionville — le pays du fer — de l'Alzette à la Feuch — aux
confins du Luxembourg — entre Moselle et Nied — la Nied fran-
çaise — la Nied allemande — le Saulnois — la côte de Belme — les
marais salés de Marsal — autour de Morhange — les grands étangs
de Lorraine — l'étang de Lindre — des étangs à l'Albe. — *(Sous
presse.)*

En préparation :

63^e SÉRIE : NORMANDIE. III. — *Haute-Normandie*. — De la Risle au marais Vernier — le Roumois — les draps d'Elbeuf — trainglots et enfants de troupe — en Vexin français — l'Andelle et la forêt de Lyons — Rouen — le royaume d'Yvetot — le mascaret — d'Yvetot au Havre — le Havre — les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de Valleuse en Valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — Autour de la forêt d'Eawy. — (*Sous presse.*)

64^e SÉRIE : BANLIEUE DE PARIS. — 1^{re} PARTIE. — La Seine entre l'Orge et la Marne — les lilas de Vitry — aux bords de l'Yères — de la Brie forestière à la Marne — de Bercy à la boucle de Marne — les boucles de Marne — à travers quatre lieues de maisons — la forêt de Bondy et l'Aulnoye — Vincennes — le bois de Vincennes et Fontenay-sous-Bois — les pêcheurs de Montreuil — les collines de Romainville. — (*Sous presse.*)

65^e SÉRIE : BANLIEUE DE PARIS. — 2^e PARTIE. — Pantin, ses usines, son tabac — Aubervilliers et la plaine Saint-Denis — Saint-Denis en France — la basilique de Saint-Denis et la Légion d'honneur — Saint-Denis grande ville industrielle — entre la Seine et le Rouillon — autour du lac d'Enghien — Montmorency — les deux Saint-Ouen — de Clichy à la presqu'île de Gennevilliers — dans les champs de Gennevilliers — Asnières et les garennes de Colombes — la plaine des Sablons (Levallois-Perret, Neuilly.) — [*Sous presse.*]

66^e SÉRIE : BANLIEUE DE PARIS. — 3^e PARTIE. — Des mugnets de Neuilly aux roses de Puteaux — autour du mont Valérien — autour de la Malmaison — Saint-Cloud et Ville-d'Avray — la vallée de Sèvres et les bois de Meudon — la manufacture de Sèvres — les blanchisseries de Boulogne — d'Issy-les-Moulinaux à Vanves — de Vanves au plateau de Châtillon — Rosati, célibes et robinsons — le val d'Aulnay — le plateau de Buzigis — aux bords de la Bièvre. — (*Sous presse.*)

67^e SÉRIE : ALPES COTTIENNES ET ALPES MARITIMES. — Volume en préparation tiré de chapitres des séries 10 et 12 accrus de nombreux chapitres nouveaux.

68^e à 70^e SÉRIES : PARIS (*en préparation*).

Juillet 1919.

Les Éditeurs,

BERGER-LEVRULT

Répartition des volumes par Départements

DESIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT	DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DESIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT
Ain	7, 8, 24.	Maine-et-Loire	56.
Aisne	19, 20, 42, 43.	Manche	6, 52.
Allier	27.	Marne	20, 21, 43.
Alpes (Basses-)	10, 12, 67.	Marne (Haute-)	21, 22.
Alpes (Hautes-)	10, 67.	Mayenne	2.
Alpes-Maritimes	12, 55, 67.	Meurthe-et-Moselle	22, 59.
Ardèche	8, 11, 34.	Meuse	21, 42.
Ardennes	20, 21.	Morbihan	3, 4, 5, 51, 53.
Ariège	38, 39, 40.	Moselle (ancienne), voir Lorraine annexée.	
Aube	21, 25.	Nievre	1.
Aude	37, 38, 39.	Nord	18, 19.
Aveyron	32, 35.	Oise	17, 20, 42.
Bouches-du-Rhône	8, 12, 13.	Orne	2, 6 (puis 54).
Calvados	6, 46, 54.	Pass-de-Calais	58.
Cantal	32.	Puy-de-Dôme	7, 33.
Charente	15.	Pyénées (Basses-)	41.
Charente-Inférieure	3, 15, 29.	Pyénées (Hautes-)	30, 40.
Cher	1, 26, 27.	Pyénées-Orientales	37, 39.
Corrèze	28, 33.	Rhin (Bas-) [ancien], voir Basse-Alsace.	
Corse	14.	Rhin (Haut-) [Belfort]	29, 23.
Côte-d'Or	24, 25.	Rhin (Haut-) [ancien], voir Haute-Alsace.	
Côtes-du-Nord	5, 52, 53.	Rhône	7.
Creuse	27, 28, 33.	Saône (Haute-)	23.
Dordogne	29.	Saône-et-Loire	24, 25.
Doubs	23.	Sarthe	3, 56.
Drôme	8, 57.	Savoie	8, 10.
Eure	6, 17, 46, 54, 63.	Savoie (Haute-)	8, 10.
Eure-et-Loir	2, 6, 16, 44, 47.	Seine	47, 59 et suivants.
Finistère	4, 51, 52, 53.	Seine-Inférieure	6, 17, 46 (puis 63).
Gard	8, 11, 12, 36, 37.	Seine-et-Marne	1, 21, 25, 42, 43, 44, 45.
Garonne (Haute-)	15, 38, 40.	Seine-et-Oise	42, 44, 45, 46, 47.
Gers	30, 31.	Sèvres (Deux-)	15, 16.
Gironde	3, 29, 30.	Somme	17, 58.
Hérault	35, 36, 37, 38.	Tarn	35, 38.
Ille-et-Vilaine	5, 51, 52.	Tarn-et-Garonne	31.
Indre	26.	Var	12, 13, 55.
Indre-et-Loire	56.	Vauchuse	57.
Isère	7, 8, 9, 10.	Vendée	3, 16.
Jura	8, 23, 24.	Vienné	16, 26.
Landes	30.	Vienne (Haute-)	28.
Loir-et-Cher	1, 2, 26, 56.	Vosges	59.
Loire	7, 11, 24.	Yonne	29.
Loire (Haute-)	11, 32, 33, 34.	Basse-Alsace	49, 61.
Loire-Inférieure	3, 5, 51.	Haute-Alsace	48, 60.
Loiret	1, 2, 44, 56.	Lorraine délivrée	50, 62.
Lot	31, 32.		
Lot-et-Garonne	31.		
Lozère	32, 34, 36.		

Répartition des volumes par Provinces

DÉSIGNATION DES PROVINCES	DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE	DÉSIGNATION DES PROVINCES	DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE
Alsace	23, 48, 49, 60, 61.	Guyenne	29, 30, 31, 32, 35.
Angoumois	15.	Hainaut	19.
Anjou	2, 56.	Ile-de-France	17, 42 à 47, 59 et suivants.
Artois	58.	Languedoc	8, 11, 12, 31, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40.
Aunis	3, 15.	Limousin	28.
Auvergne	7, 32, 33.	Lorrain	21, 22, 50, 59, 62.
Barrois	21.	Lyonnais	7.
Basques (Pays)	41.	Maine	2.
Béarn	41, 30.	Marche	27, 28.
Berri	1, 26, 27.	Nice (comté de)	12, 13, 55, 67.
Boulonnais et Calaisis	58.	Nivernais	1
Bourbonnais	7, 27, 33.	Normandie	6, 17, 46, 54, 63.
Bourgogne	8, 24, 25.	Orléanais	1, 44, 47.
Bresse et Bugey	7, 8, 23.	Perche	2, 6.
Bretagne	3, 4, 5, 51, 52, 53.	Picardie	17, 19, 20, 42.
Cambésis	19.	Poitou	3, 15, 16, 26.
Champagne	20, 21, 25, 43.	Provence	8, 10, 12, 13, 55, 57, 67.
Comtat-Venaissin	57.	Roussillon	37, 39.
Corse	14.	Saintonge	3, 15, 29.
Dauphiné	7, 8, 9, 10, 11, 57.	Savoie	8, 10.
Flandre	18.	Trois-Évêchés (Toul-Ver- dun) de Lorraine	21, 22.
Foix (Comté de)	38, 40.	Touraine	56.
Forez	7, 11, 27.		
Franche-Comté	8, 23, 24.		
Gascogne	30, 31, 38, 40.		
Gex (pays de)	8, 23.		

Par grandes Régions naturelles

Alpes	8, 9, 10, 11, 12, 57.	Littoral et îles de la Manche	6, 17, 18, 46, 52, 54, 58, 63.
Bassin de Paris	17, 20, 21, 25, 42 à 47, 58 et suiv.	Littoral et îles de la Mé- diterranée	8, 13, 14, 37, 55.
Beauce	2, 12, 16, 44, 45, 47.	Massif central	28, 32, 33, 34, 35.
Cévennes	7, 11, 34, 35, 37.	Pyrénées	37, 39, 40, 41.
Jura	8, 23, 24.	Sologne	1, 25.
Landes	29, 30, 31.	Vosges	22, 23, 48, 49, 50, 59, 60, 61, 62.
Littoral et îles de l'O- céan	2, 3, 4, 15, 16, 29, 30, 41, 52, 53.		

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

NANCY - PARIS - STRASBOURG

- La France en guerre**, par RUDYARD KIPLING. Traduit de l'anglais par Claude et Joël RITT. 7^e édition. 1916. Vol. in-16 Jésus, avec 1 photogr. 1 fr. 50
- Une Visite à l'Armée anglaise**, par MAURICE BARRÉS, de l'Académie Française. 1915. Volume in-16 Jésus de 120 pages 1 fr. 25
- Parmi les Ruines. De la Marne au Grand Couronné**, par GOMEZ CARRILLO. 4^e mille. 1915. Volume in-12 de 387 pages Net. 5 fr. 75
- Le Sourire sous la Mitraille. De la Picardie aux Vosges**, par E. GOMEZ CARRILLO. 1916. Volume in-12. Net. 5 fr. 75
- Au Cœur de la Tragédie. Les Anglais sur le front**, par GOMEZ CARRILLO. 1917. Volume in-12. Net. 5 fr. 75
- Les Réfugiés chez nous**, par ÉMILE GABORY. Publié sous le patronage de la municipalité nantaise. 1921. Volume in-8 Net. 6 fr.
- En Alsace reconquise. Impressions du front 1915**, par Ed. BAUTY, rédacteur en chef de la *Tribune de Genève*. 1915. Volume in-8 avec 10 photographies hors texte 2 fr.
- Jusqu'au Rhin. Les Terres meurtries et les Terres promises**, par A. DE POUVOURVILLE. 6^e édition. 1919. Volume in-12, avec 32 cartes. Net. 5 fr. 75
- La Vérité territoriale et la Rive gauche du Rhin**, par F. DE GRAILLY. Nouvelle édition. Préface de M. Ernest BABELON, membre de l'Institut. 1917. Volume in-12 Net. 5 fr. 75
- Les Ruines des Vosges**, par ÉMILE WAGNER. 1910. Deux volumes in-12 de 450 pages, avec 112 photographies. — I. *Partie septentrionale*. II. *Partie méridionale*. Chaque volume, br. ché Net. 5 fr. 75
- Les Alsaciens-Lorrains contre l'Allemagne. L'Alsace-Lorraine pendant la guerre**, par FLORENT MATHIEU. 1918. Volume grand in-8. 5 fr.
- Le Délire pangermanique. Documents authentiques**, traduits, annotés et commentés par JULES FROELICH. 1918. Volume in-12, avec 28 dessins de ZISLIN. Net. 5 fr. 75
- Le Pangermaniste en Alsace**, par JULES FROELICH. 12^e mille. 1918. Volume in-12, avec 16 dessins par HANSI 1 fr.
- L'Esprit alsacien**. Conférence faite à la Société Ereckmann-Gautrian à Nancy. 1918. Volume in-18. Net. 2 fr.
- L'Alsace-Lorraine devant l'Histoire**, par JOSEPH REISCH, ancien député 1916. Brochure grand in-8 75 c.
- La Politique de Bonaparte en pays occupé, d'après des documents recueillis à Vienne, sur l'occupation française de 1797**, par HENRI MOREL-JOURNEL, ancien officier d'état-major de la X^e armée française en Italie. Lettre-préface du général MAISTRE, membre du Conseil supérieur de la guerre. 1921. Volume in-12 Net. 6 fr.
- Vaincre. Esquisse d'une doctrine de la Guerre basée sur la Connaissance de l'Homme et sur la Morale**, par le lieutenant-colonel MONTAIGNE. (Ouvrage couronné par l'Académie Française) :
- Tome I : **Préparation à l'étude de la Guerre**. 1913. Un volume grand in-8 de 268 pages, broché. 6 fr.
- Tome II : **Étude de la Guerre**. 1913. Un volume grand in-8 de 268 pages, broché. 6 fr.
- Tome III : **La Guerre**. 1913. Un volume gr. in-8 de 200 pages, br. 4 fr.

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

NANCY

18, RUE DES GLACIS

PARIS

5, RUE DES BEAUX-ARTS (VI^e)

STRASBOURG

23, PLACE BROGLIE

-
- Le Général Joffre**, par R. BIZET. 1915. Volume in-12, avec portrait. 60 c.
- La Bataille de la Marne. Le rôle du Gouvernement militaire de Paris, du 1^{er} au 12 septembre 1914**, par le général CLENGERIE et le capitaine Lucien DELAHAYE D'ANGLEMONT. 1920. Volume in-12, avec 4 cartes hors texte. 5 fr.
- Le Général Gallieni**, par Judith CLADEL. Préface de Gabriel HANOTAUX, de l'Académie Française. 1916. Volume in-16 Jésus, avec portrait. . . . 2 fr.
- Guerre et Théâtre, 1914-1918**, par P.-B. GHEUSI. *Mémoires d'un Officier du général Gallieni et Journal parisien du directeur du théâtre national de l'Opéra-Comique pendant la guerre*. 1919. Volume in-8, avec portrait et autographe du général Gallieni Net. 10 fr.
- Guerre de 1914. L'Œuvre de l'Armée britannique.** — Quatre Rapports du maréchal Sir John FRENCH, commandant en chef de l'armée britannique (21 août-29 novembre). — *La Retraite de Mons.* — *La Bataille de la Marne.* — *La Bataille de l'Aisne.* — *La Bataille de Flandre.* Traduits de l'anglais par Théodore REINACH, membre de l'Institut. 1919. Volume in-8, avec 4 croquis topographiques Net. 2 fr.
- 1914**, par le maréchal Lord FRENCH. Traduction de Robert BURNAND. Préface du maréchal Foch. 1919. Volume in-8, avec 3 cartes hors texte . . . 10 fr.
- Foch. Une lignée, une tradition, un caractère**, par le baron André DE MARI-COURT. 1920. Volume in-12. Net. 7 fr. 50
- Le Maréchal Foch**, par le commandant A. GRASSET. 1919. Volume in-12, avec un portrait et 6 cartes Net. 2 fr.
- Des Principes de la Guerre**, par le maréchal F. Foch. Avec la nouvelle préface de l'auteur, du 1^{er} septembre 1918. 7^e édition. 1921. Volume grand in-8, avec 25 cartes et croquis, dont 11 hors texte. 15 fr.
- De la Conduite de la Guerre. La Manœuvre pour la Bataille**, par le maréchal F. Foch. Avec la nouvelle préface de l'auteur, du 1^{er} sept. 1918. 6^e édition. 1921. Volume grand in-8, avec 13 cartes et croquis. . . . 15 fr.
- Précèptes et Jugements du maréchal Foch. Extraits de ses œuvres, précédés d'une étude sur la vie militaire du maréchal**, par le commandant A. GRASSET. 1919. Volume in-12, avec un portrait et 4 cartes. . . . 6 fr.
-

GUIDES ILLUSTRÉS MICHELIN POUR LA VISITE DES CHAMPS DE BATAILLE

Volumes in-8, avec de nombreuses vues photographiques, des portraits et des cartes et plans en noir et en couleurs, cartonnés.

Champs de Bataille de la Marne :

- **L'Ourcq. Meaux.** — *Senlis*. Net. 5 fr.
— **Les Marais de Saint-Gond. Coulommiers.** — *Provins.* — *Sézanne.*
Net. 5 fr.
— **La Trouée de Revigny. Châlons.** — *Vitry-le-François.* — *Bar-le-Duc.* . . .
Net. 5 fr.
— **La Deuxième bataille de la Marne. 1914-1918.** Net. 5 fr.
-

Les prix des ouvrages non marqués net sur cette couverture sont à augmenter de la majoration temporaire de 50 % (Déc. du Syndicat des Éditeurs.)

Author **Ardouin-Dumazet, Victor Eugene**
Title **Voyage en France. Vol.64.**

HF.
A6778v

DATE

University of Toronto
Library

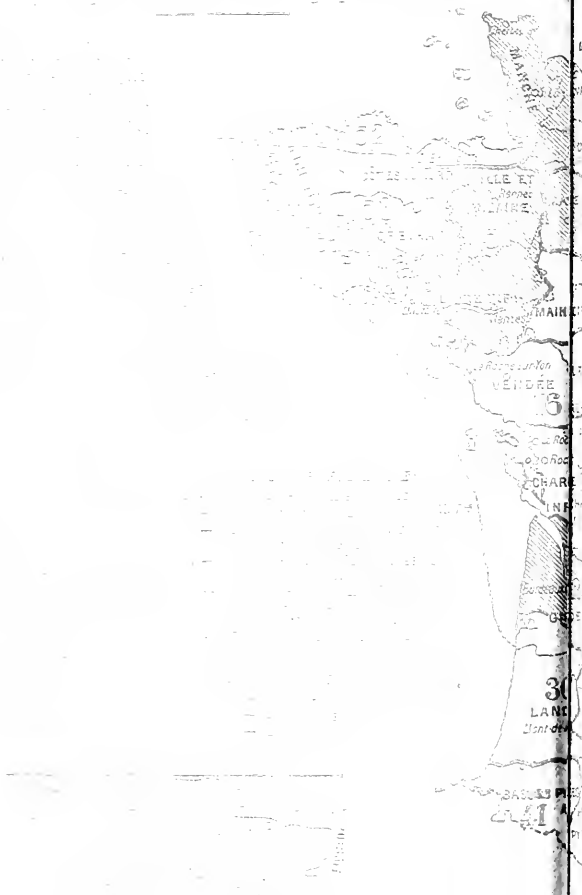
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

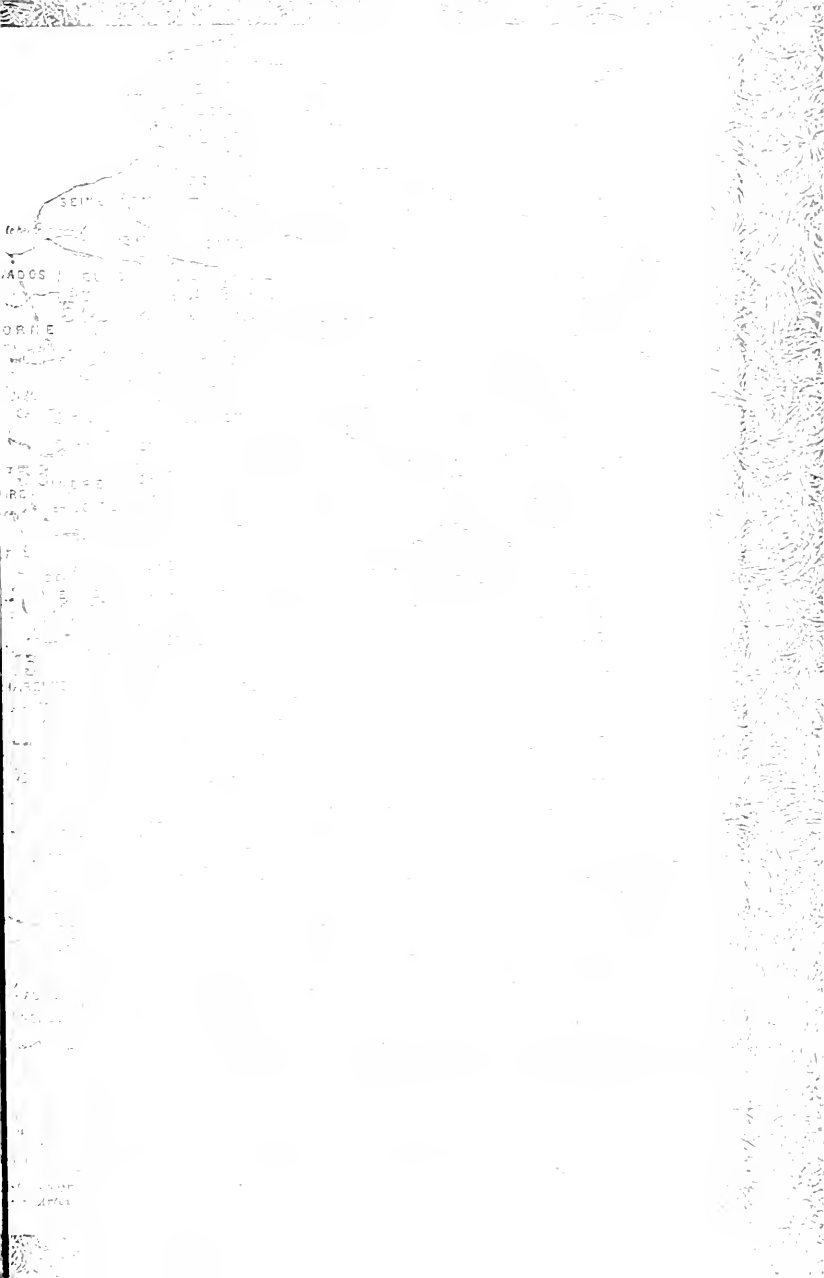
CARTE GÉNÉRALE DES VOLCANES

DE

LA FRANCE



- 1. Bretagne : IV.
- 2. — V. Mer et littoral.
- 3. — VI. Basse-Bretagne.
- 4. La Provence.
- 5. Touraine et Auvergne.
- 6. Bas-Dauphiné.
- 7. Nord : III.
- 8. Les Vosges.



SEIN

(ch)

ADCS

ORNE

RC

RC

APPL

